

MILLOT
HISTOIRE
ANCIENNE

I

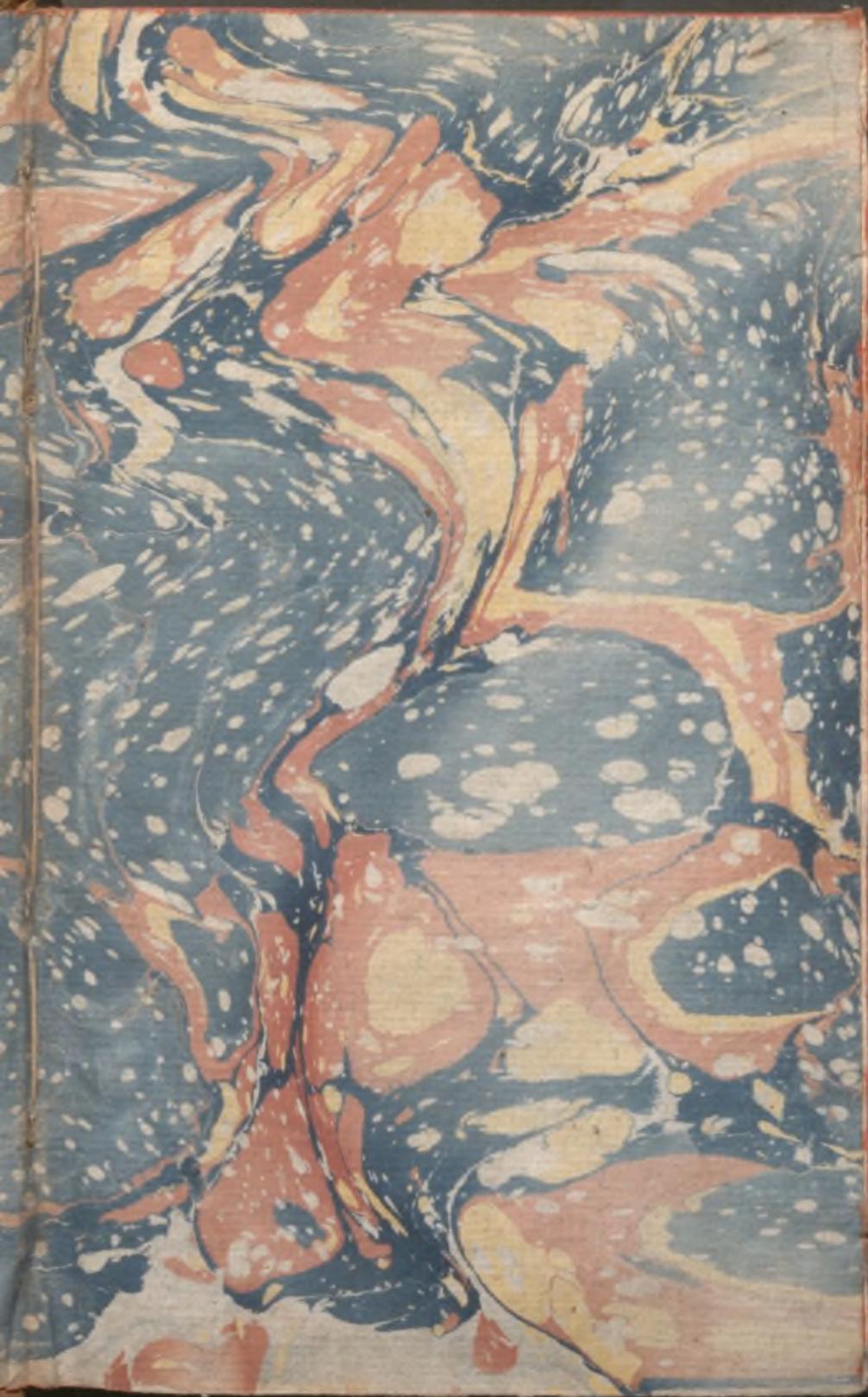
JUNTA DELEGADA
DEL
TESORO ARTÍSTICO

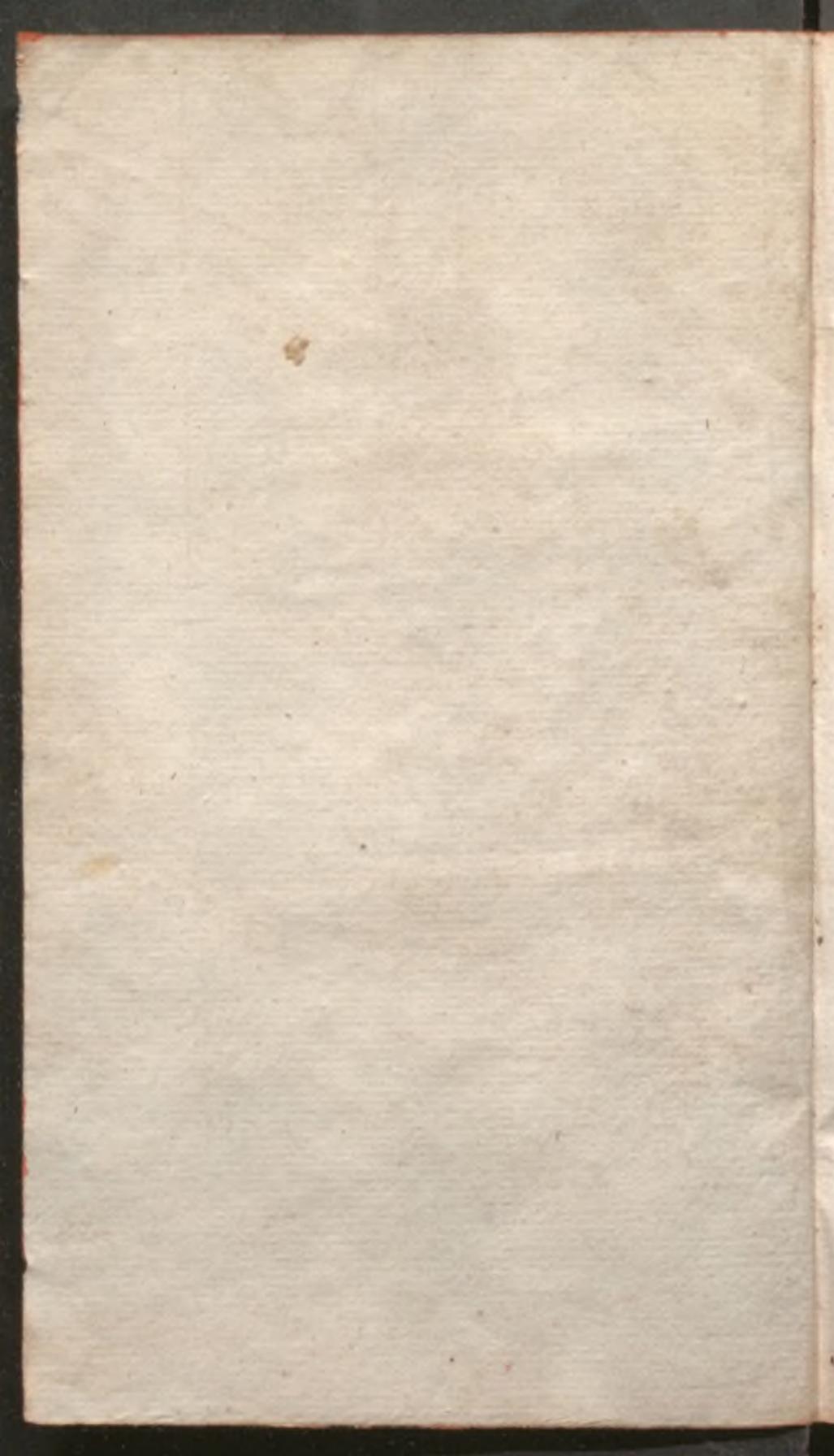
Libros depositados en la
Biblioteca Nacional

Procedencia

F Madrazo

N.º de la procedencia





Macl. 586

OEUVRES

DE

M. L'ABBÉ MILLOT.

TOME PREMIER.

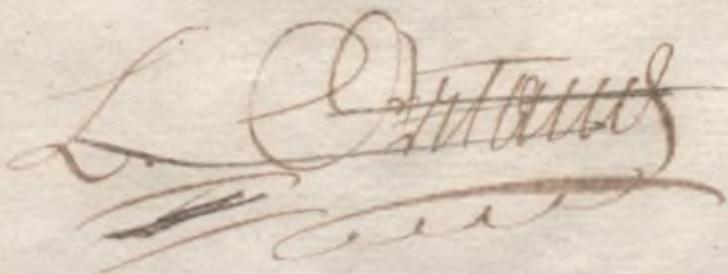
AVERTISSEMENT

*Sur les contrefaçons in-12 des Œuvres
de M. l'abbé Millot.*

Le Public est prévenu que tous les exemplaires de la nouvelle édition des ouvrages de M. l'abbé Millot, de format *in-12*, sont signés L. ARTAUD. Les exemplaires non revêtus de cette signature doivent être regardés comme provenant de contrefaçons, qui toutes sont plus ou moins fautives et inexactes.

Prix, brochés et étiquetés.

- Éléments de l'Histoire ancienne, 4 vol. in-12, 10 fr.
Éléments de l'Histoire moderne, 5 vol. in-12, 12 fr. 50 c.
Éléments de l'Histoire d'Angleterre, augmentés des règnes de Georges II et de Georges III, 3 vol. in-12, 9 francs.
Éléments d'Histoire de France, corrigés et augmentés d'observations sur le règne de Louis XV, et jusqu'au couronnement de Napoléon I^{er}, Empereur et Roi; 4 vol. in-12, 10 fr. 50 c.
Éléments de l'Histoire d'Allemagne, 3 vol. in-12, 8 fr.
Histoire littéraire des Troubadours, 3 vol in-12, 9 fr.



L. Artaud

ÉLÉMENTS

D'HISTOIRE

GÉNÉRALE

PREMIÈRE PARTIE.

HISTOIRE ANCIENNE

PAR M. L'ABBÉ MILLOT,
de l'Académie Française.

CINQUIÈME ÉDITION.

TOME PREMIER.

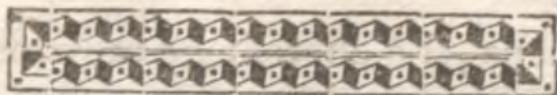
~~~~~  
A PARIS.

Chez ARTAUD, Libraire, Quai des  
Augustins, n<sup>o</sup>. 37.

---

1808.

63507



## P R É F A C E.

DEPUIS que l'état de Parme a pour souverains des princes nés du sang le plus auguste de l'Europe, il s'y est formé plusieurs établissemens utiles, propres à répandre les lumières qui contribuent toujours au bonheur des peuples. Le gouvernement s'est proposé en particulier, de faire servir l'histoire à l'instruction de la noblesse. Convaincu des avantages qu'elle procure, pour éclairer les citoyens, et pour les rendre solidement ver-

tueux, il a cherché les moyens d'en faciliter l'étude, et de la diriger au bien public.

J'ai eu l'honneur de travailler pour un objet si important. Le programme, déjà publié en 1768, par les ordres de S.A.R. l'Infant Don FERDINAND, duc de Parme, donnera une idée suffisante de la méthode que j'ai suivie. J'y ajoute seulement un petit nombre d'observations sur la matière des premiers volumes.

Quelques modernes célèbres ont trop décrié l'histoire ancienne. A les en croire, il faudroit la bannir presque entièrement des écoles, et de nos

bibliothèques usuelles : également fausse et inutile, elle y occupe une place usurpée; elle dérobe un temps que réclament des études indispensables.

Sans doute, on ne doit pas lui donner, comme autrefois, la préférence sur les objets qui nous intéressent le plus; on ne doit pas, sur-tout dans l'instruction civile, en accumuler les minuties, avec une pesanteur pédantesque; on ne doit pas la rendre absurde par des fables, ou fastidieuse par des inutilités; on ne doit pas enfin attacher de l'importance à ce qui n'est qu'un poids accablant pour la mémoire.

Mais l'histoire ancienne, réduite à de justes bornes, outre qu'elle attire fortement la curiosité, est une source de lumières où l'on peut, sans beaucoup de peine, puiser des connoissances très-précieuses, et même les principes des connoissances les plus nécessaires. En la considérant sous ce point de vue, j'ai fait mes efforts pour en exprimer la substance dans un ouvrage court et clair, qui renfermât et rendît sensibles les principales vérités.

Le *Discours* du grand Bossuet sur l'histoire universelle, un des chefs-d'œuvre du siècle de Louis XIV, n'offre, avec

son éloquente briéveté, qu'une suite chronologique d'événemens, dépouillés de circonstances et de détails : pour le lire, il faut donc connoître déjà l'histoire. La dernière partie de ce discours, où l'illustre prélat traite des mœurs, des gouvernemens, etc. est pleine de réflexions sublimes. qu'on ne sauroit trop méditer ; mais elle demande encore un lecteur instruit du fond de l'histoire. Bossuet a rempli son plan en homme de génie. Si j'ose quelquefois m'écarter de ses opinions, c'est que les savans ont éclairci des matières qui ne l'étoient pas assez de

son temps. M. Goguet en particulier, dans son *Origine des lois, des gouvernemens, etc.* donne des idées plus justes sur les anciens peuples.

Trop de longueur, trop peu de critique, sont les défauts qu'on trouve communément dans M. Rollin, dont il convient d'ailleurs d'honorer la mémoire et les écrits. En suivant une route fort différente de la sienne, puissé-je l'avoir imité par les sentimens vertueux qui dirigèrent sa plume?

Si des personnes scrupuleuses me blâmoient d'avoir insisté plus que lui sur les excès de la crédulité et de la supers-

tition, je n'ai que deux mots à répondre : la crédulité est mère de l'erreur ; la superstition est ennemie de cette religion divine, que les chrétiens ont reçue pour règle de leur conduite, et pour gage de leur bonheur.

J'ai divisé mon ouvrage avec méthode, de manière qu'un chapitre pût faire la matière d'une leçon pour la jeunesse. Les sommaires forment une espèce d'analyse, propre à faciliter le travail de la mémoire. La table de géographie ancienne, qu'on trouvera au commencement du tome I, ne contient que ce

qui m'a paru nécessaire ; et la table chronologique , insérée à la fin du tome IV , fixe les époques respectives des faits les plus mémorables.

---



P R O G R A M M E  
D'UN  
COURS D'HISTOIRE  
G É N É R A L E,

*PUBLIÉ en 1768 , par les  
ordres de S.A.R. l'INFANT  
duc de Parme , etc.*

I. L'HISTOIRE, considérée  
comme un simple objet de cu-  
riosité , mériteroit d'autant  
pus d'attention, qu'elle pré-  
sente à l'esprit le grand spec-  
tacle du genre humain. Mais  
n'étant pas moins utile qu'a-  
gréable, elle tient un des pre-  
miers rangs parmi les bonnes

études , puisqu'elle forme des citoyens pour l'état , et des hommes pour la société. La morale et la politique ont également besoin de son secours. Elle sert à perfectionner le jugement et à régler la conduite. En un mot , selon la pensée de Cicéron , elle enseigne l'art de bien vivre. C'est le but que S. A. R. s'est proposé , en établissant une chaire d'histoire , qui fût moins une école d'érudition que de goût , de vérité et de sagesse. Elle veut qu'on y trouve des instructions relatives à tous les états , à tous les emplois, où l'honnête hom-

me peut servir la patrie en assurant son propre bonheur.

II. Le cours d'histoire générale se fera le moins long qu'il sera possible, sans s'arrêter aux questions épineuses qui divisent les savans, ni aux détails minutieux qui surchargent la mémoire. Dans un enseignement public, où le temps est court et la matière inépuisable, il faut prendre la substance des choses; autrement on n'apprendroit que des mots. Laissant donc à part les difficultés chronologiques, les recherches infructueuses, les noms et les faits dignes d'oubli ou peu mémorables, on s'ef-

forcera de donner une idée juste de tout ce qu'il importe le plus de savoir en tout genre.

III. L'histoire sainte appartient proprement à l'étude de la religion : c'est comme la base de l'éducation chrétienne, et nous la supposons déjà connue. Le peuple juif, si célèbre par les merveilles de la providence, ayant été gouverné par des voies surnaturelles, il suffira de tracer les principaux traits de son caractère, et de marquer les événemens qui lui ont donné du rapport avec les grandes nations.

IV. Toutes les antiquités des autres peuples sont pleines

de fables et de ténèbres. Quelque admirable qu'ait été le travail de plusieurs savans pour débrouiller ce chaos , il n'en résulte guère que des probabilités et des conjectures douteuses. Il sera facile de s'en convaincre en jetant un coup-d'œil sur leurs systèmes. L'histoire fournit cependant des particularités fort intéressantes par rapport aux mœurs , aux lois , au gouvernement , aux arts et aux sciences des plus anciennes nations. On traitera ces objets avec assez d'étendue pour en tirer des lumières , et avec la critique nécessaire pour éviter les erreurs

de quelques historiens trop  
 crédules.

V. Il seroit honteux de ne  
 pas connoître spécialement les  
 Grecs et les Romains , nos maî-  
 tres, nos modèles en plusieurs  
 points considérables. Autant  
 que les bornes du plan le per-  
 mettront, on exposera les  
 grands événemens de leur  
 histoire, en étudiant plutôt  
 les effets de leur politique et  
 de leur génie, que le détail des  
 guerres et la suite des anna-  
 les. Le tableau de ces nations  
 peut renfermer dans un espace  
 médiocre le germe d'une foule  
 de connoissances essentielles.

VI. L'histoire moderne, à

commencer depuis l'établissement de la monarchie française, est sans doute plus nécessaire que l'histoire ancienne; mais aussi elle présente d'abord beaucoup plus de difficultés, soit par la barbarie des siècles et des peuples, soit par la multitude et la différence des états. Elle demande une méthode particulière, pour éviter les répétitions où l'on tomberoit nécessairement, si on entreprenoit de traiter séparément chaque partie. Il nous a paru indispensable d'embrasser l'histoire générale, de manière que tout soit lié par le fil des événemens fameux, qui dirigent succes-

sivement l'esprit dans les détours de ce vaste labyrinthe.

VII. Des époques fréquentes et bien caractérisées, serviront à fixer l'ordre et à marquer l'enchaînement des matières. On renverra ordinairement à des articles particuliers sous chaque époque les objets détachés de la chaîne, ou ceux qui exigent plus d'examen et de développement.

VIII. La législation et le gouvernement des états, les mœurs et les opinions des peuples, les causes des révolutions remarquables, les fondemens du droit public trop peu connu, les progrès et les égaremens de l'esprit humain,

l'invention des arts, les nouvelles découvertes, seront exposés avec soin, toujours en vue d'établir les meilleurs principes, et de fixer les jugemens sur tout ce qui intéresse l'humanité. On fera mention des hommes illustres qui se sont immortalisés par leurs actions ou par leurs ouvrages. On saisira aussi les occasions de faire connoître, du moins en partie, les peuples qui, sans tenir au système de l'Europe, fournissent matière à des observations utiles.

IX. L'histoire ecclésiastique, presque toujours liée depuis Constantin, aux affaires politiques, marche avec l'his-

toire profane, et ne peut en être séparée. C'est par elle qu'on apprendra facilement à discerner les vraies maximes de la religion, les abus de la superstition et les excès du fanatisme, les droits et les limites des deux puissances, la nécessité d'obéir à l'une pour le spirituel, et de reconnoître l'indépendance de l'autre pour le temporel et le civil, enfin les devoirs du citoyen envers l'église, et ceux du chrétien et du catholique envers les princes, le gouvernement, et les lois de la société. Leçons importantes pour la tranquillité publique, pour l'intérêt de la religion même, puisque les erreurs e

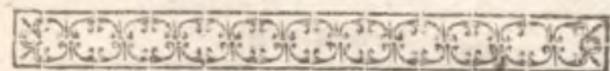
ce genre n'ont pas été moins funestes à la gloire de l'église qu'au repos des peuples et à la dignité des souverains.

X. Ainsi le cours d'histoire sera proprement un exercice de raison, destiné à répandre cette véritable sagesse, qui, par la connoissance de l'homme et des choses humaines, fait juger sainement de tout et agir en tout avec prudence. L'essentiel n'est pas de savoir beaucoup, mais de bien savoir, et le principal avantage des études publiques doit être de diriger sur un bon plan les études particulières. On indiquera les sources où chacun pourra puiser.

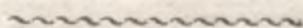
ser les autres connoissances historiques dont il sera curieux.

XI. Cette école sera différente des autres par la manière d'enseigner ainsi que par son objet. Comme elle ne peut être ouverte qu'à des auditeurs choisis et d'un esprit déjà cultivé, la méthode des conférences est préférable à celle de l'enseignement ordinaire. Des questions faites à propos ; les réflexions qu'on se communiquera mutuellement, éclairciront les difficultés, exerceront l'esprit, et soulageront la mémoire. C'est ainsi que se formèrent depuis Socrate les grands génies de l'antiquité.

TABLE



T A B L E  
DE GÉOGRAPHIE  
A N C I E N N E,  
*P o u r faciliter l'intelligence  
de cet Ouvrage.*



A

**A**CHAÏE; c'étoit d'abord une contrée du Péloponèse. Quand les Romains eurent subjugué la Grèce, la province romaine qu'ils nommèrent *Achaïe*, comprenoit l'Attique, la Béotie, la Phocide, le Péloponèse, etc. avec les îles.

**ADRIATIQUE** (mer). C'est le golfe de Venise.

**ALBANIE**; pays d'Asie, près de la mer Caspienne, aujourd'hui le Sohivan et le Dagestan, où est Derbent.

*Tome I.*

A

ALEXANDRIE. La ville la plus fameuse de ce nom, fut fondée en Égypte par Alexandre, près d'une des embouchures du Nil.

ALLOBROGES; peuple de la Gaule narbonnoise, dans une partie du Dauphiné et presque toute la Savoie.

ALPES. Ces montagnes étoient divisées en plusieurs parties, sous différens noms. — *Alpes Cottiennes*, entre le Dauphiné et le Piémont ( le mont Cénis ). — *Alpes Grecques*, entre la Savoie et le Piémont ( le petit mont Saint-Bernard ). — *Alpes Juliennes*, entre l'Istrie et la Carniole, dans les états de la maison d'Autriche. — *Lépointiennes*, dans la Suisse. — *Maritimes*, entre la Provence et l'état de Gènes. — *Noriques*, entre la Bavière, le Tirol et la Carinthie. — *Penines*, entre le Milanès et le Valais, ( le grand St.-Bernard ). — *Rhétiques*, dans le Tirol, etc.

AMANUS; branche du mont Taurus,

en Asie, qui sépare la Syrie et la Cilicie.

AMPHIPOLIS; (aujourd'hui Jamboli), ville de Thrace, près de l'embouchure du Strimon.

ARABIE; pays de l'Asie, entre la Palestine, la mer Rouge et le golfe Persique. On la divisoit, comme aujourd'hui, en trois parties; 1°. Arabie *pétrée*, sur les confins de la Palestine et de l'Égypte, 2°. Arabie *déserte*, au nord, où étoient des peuples nomades, dont une tribu portoit le nom de Sarasins, devenu ensuite commun à tous les Arabes, 3°. Arabie *heureuse*, au midi. Ses principales villes étoient Jatrippa, (Médine) Macoraba, (la Mèque) Saba, (Sanaa).

ARCHIBEL; la partie de la Méditerranée, qui est entre la Grèce et l'Asie.

ARMÉNIE. La grande Arménie, au nord de la Mésopotamie, aujourd'hui

d'hui Turcomanie. — Petite Arménie, dans l'Asie-mineure. C'étoit une partie de la Cappadoce, conquise par les rois d'Arménie.

**ASIE-MINEURE**, aujourd'hui Natolie. Elle comprenoit la Phrygie, la Lydie, la Bithynie, le Pont, la Cappadoce, la Galatie, l'Ionie, la Carie, la Cilicie, etc.

**ASSYRIE** au-delà du Tigre. Ninive fut l'ancienne capitale. Les autres villes fameuses sont Arbelles, (Erbil) et Ctésiphon, capitale des Parthes. Ce pays se nomme aujourd'hui le Kurdistan.

**ATHOS**, montagne qui termine une grande presque île de la Macédoine, (aujourd'hui *Monte-Santo*).

**ATLAS**; grande montagne d'Afrique, qui s'étend d'occident en orient.

**ATTIQUE**; contrée de la Grèce, où étoit Athènes, aujourd'hui Sélines ou Athéni.

## B

**B**ABYLONIE, ou Chaldée: au midi de la Mésopotamie et de l'Assyrie. Sa capitale Babylone, située sur l'Euphrate, est détruite. On a supposé que Bagdad étoit dans le même endroit; mais Bagdad est sur le Tigre. Ce pays se nomme maintenant Irak-Arabi.

**B**ACTRIANE; province de Perse en deçà de l'Oxus (le Gihon). C'est une partie du pays des Tartares Usbecks.

**B**ALÉARES; îles qui dépendoient de l'Espagne, aujourd'hui Majorque et Minorque.

**B**ÉOTIE; contrée de la Grèce, à l'occident de l'Attique. Thèbes, (Thiva) en étoit la capitale.

**B**ÉTIQUE; province d'Espagne, qui tiroit son nom du fleuve *Bœtis*, (le Guadalquivir). Elle comprenoit l'Andalousie, le royaume de

Grenade, et une partie de la nouvelle Castille.

**BITHÉNIE**; province au nord de l'Asie - mineure. Ses principales villes étoient Pruse, Nicée, Chalcedoine, Nicomédie, etc. aujourd'hui nommées Bourse, Isnich, Sculari, Is-Mikmid.

**BORYSTHÈNE**. C'est le Dniéper, fleuve qui se jette dans la mer Noire.

**BOSPHORE de Thrace**. C'est le détroit de Constantinople, par lequel la Propontide (mer de Marmara) communique avec le Pont-Euxin. — Bosphore *cimmérien* ou Chersonnèse Taurique, aujourd'hui la Crimée.

**BRETAGNE**. La Grande - Bretagne, qu'on nommoit aussi Albion, comprenoit, comme aujourd'hui, l'Angleterre et l'Écosse. Mais dans la Bretagne romaine, il n'y eut jamais que la partie méridionale de l'Écosse avec l'Angleterre. — La

Petite - Bretagne , appelée aussi Hibernie , et quelquefois Scotie , étoit l'Irlande.

BRUTTIUM ; partie de l'Italie méridionale , où étoient Crotoné , Cossence , Rhégio.

BYZANCE ; ville de Thrace , admirablement située sur la mer , aujourd'hui Constantinople.

## C

CADIX , autrefois Gadès , ville fondée par les Phéniciens , dans une île vers l'embouchure du Guadalquivir.

CAPANIE. C'est une partie de la Terre de Labour et de la principauté intérieure dans le royaume de Naples.

CANTABRES ; peuple de l'Espagne Tarragonoise , dans le Guipuscoa. la Biscaye , la Navarre. Les Romains eurent beaucoup de peine à les subjuguier.

**CAPPADOCE**; grande province de l'Asie-mineure, vers le Pont-Euxin. Elle forma un royaume dont la capitale étoit Césarée. Ce pays se nomme aujourd'hui Amazie ou Amnazan.

**CASPIENNES** (les portes). On appeloit ainsi un passage de montagnes très-difficile, entre les monts Caspiens et la mer Caspienne. On le place aujourd'hui près de la ville de Derbent.

**CAUCASE**; branche du mont Taurus, en Asie, entre la mer Noire et la mer Caspienne.

**CÉLÉ-SYRIE**; contrée de Syrie dans une vallée délicieuse. Les limites en sont peu connues. Voyez SYRIE.

**CELTIQUE**. Voyez GAULE. CHALDÉE.  
Voyez BABYLONIE.

**CHERSONÈSE**. On donnoit ce nom à plusieurs presqu'îles. Chersonèse *Cimbrique* (le Jutland); — *Taurique* (la Crimée); — de *Thrace* (la Romanie).

**CHYPRE**, île fameuse de la Méditerranée, à l'ouest de la Phénicie.

**CILICIE**; province méridionale de l'Asie mineure, où étoient les villes de Tarse et d'Issus.

**COLCHIDE**, nommée ensuite Lazique; pays d'Asie, à l'orient de la mer Noire, aujourd'hui Mengrelie.

**COMAGÈNE**; province de Syrie, près de l'Euphrate.

**CORCYRE**; île de la Grèce, à l'occident dans la mer Ionienne, aujourd'hui Corfou.

**CORINTHE**; ville au nord du Péloponèse, près de l'Isthme qui portoit son nom.

**CRÈTE**; île où l'on comptoit plusieurs royaumes. C'est l'île de Candie, au midi de l'Archipel.

**CYRÉNAÏQUE**; contrée de la Libye, qui fait aujourd'hui la partie occidentale du pays de Barca.

## D

**DACE** ou **DACIE**. Ce pays comprenoit la haute Hongrie, la Transilvanie, la Valachie, et la Moldavie, au-delà du Danube. Ses habitans étoient connus sous le nom de Gètes. Les Romains ayant abandonné la grande Dacie, donnèrent son nom à des contrées en-deçà du Danube.

**DALMATIE**; c'étoit la partie orientale de la Dalmatie d'aujourd'hui et de la Bosnie, avec la Servie occidentale. Ses villes étoient Salone, Belgrade (*Taurinum*), etc.

**DARDANIE**; sur les confins de la Macédoine, faisant quelquefois partie de la Dacie. On donne ce nom à d'autres pays.

**DELPHES**. Ville de Phocide, célèbre par l'oracle d'Apollon.

## E

**ÉGÉE** (la mer); c'est aujourd'hui l'Archipel.

**EGYPTE.** On la divisoit en trois parties: 1°. la basse Égypte, dont les principales villes furent Tanis, Péluse, Canope, Alexandrie; 2°. la moyenne, où étoit Memphis; 3°. la haute, où étoient Thebes, Éléphantis, Siène.

**EMILIE;** contrée d'Italie ou de la Gaule Cisalpine, entre le Pô et l'Apennin. Elle comprenoit ce qui fait l'état de Parme, et s'étendoit vers Ravenne.

**ÉPHÈSE;** ville d'Ionie, où étoit un magnifique temple de Diane.

**ÉPIRE;** contrée de la Grèce, aujourd'hui la basse Albanie. Ambracie (Larta) et Nicopolis (Préveza) bâtie par Auguste après la bataille d'Actium, étoient ses villes principales.

ÉQUES; ancien peuple d'Italie, qui habitoit le long de l'Anio, aujourd'hui le Tévéron.

ESPAGNE. Les Romains la divisèrent d'abord en deux parties; l'Espagne *Ultrérieure*, et la *Citériérieure* ou Tarragonoise. La première fut ensuite subdivisée en deux provinces, la Lusitanie et la Bétique. ( Voyez ces mots ). La seconde le fut en trois; 1°. la Tarragonoise propre, où étoient Tarragone, Saragosse, Pampelune, Numance; 2°. la Gallécie, où étoient Brague, Porto, Lugo, Léon; 3°. la Carthaginoise, où étoient Carthagène, Valence, Tolède.

ÉTHIOPIE, au midi de l'Égypte. C'est aujourd'hui la Nubie et l'Abbyssinie. On y distinguoit les Troglodites, qui habitoient des cavernes sur la côte de la mer Rouge.

ÉTOLIE; contrée de la Grèce,

à l'est de la Phocide; aujourd'hui le Despotat, partie de la Livadie.

**ÉTRURIE**; c'est la Toscane d'aujourd'hui, avec la partie de l'État ecclésiastique, située à l'occident du Tibre.

**EUBÉE**; île de la mer Egée, le long de la Béotie, dont la capitale étoit-Chalcis: l'Euripe la séparoit de la terre ferme, (aujourd'hui Négrepont).

## F

**FALISQUES**; peuples d'Etrurie, sur le Tibre. Faléries étoit leur capitale.

**FIDÉNATES**; peuple du Latium, dont Fidènes étoit la capitale.

## G

**GALATIE** ou **GALLO-GRÈCE**, province de l'Asie-mineure où

s'établirent les Gaulois. Sa capitale étoit Ancyre, (aujourd'hui Angouri).

GAULE, divisée en quatre parties, la Belgique, la Celtique, l'Aquitaine, la Narbonnoise; 1°. la Gaule *Belgique* comprenoit les pays entre l'Océan, le Rhin, les Vosges, jusques vers la Seine et la Marne; 2°. la *Celtique*, le milieu et la plus grande partie de la France; 3°. l'*Aquitaine* étoit située entre l'Océan, la Garonne et les Pyrénées. Ces trois premières s'appeloient Gaule chevelue (*camata*), parce qu'on y portoit les cheveux longs; 4°. la *Narbonnoise* (appelée aussi *braccata*, du nom d'un habillement) renfermoit le Languedoc, la Provence, le Dauphiné et la Savoie.

Auguste étendit la Narbonnoise jusqu'à la Loire. On fit successivement de nouvelles divisions. A la fin du quatrième siècle, la Gaule étoit divisée en dix-sept provin-

ces : il y eut deux Narbonnoises , trois Aquitaines , trois Lyonnaises , quatre Belghiques , la Viennoise , la Sénonoise , la Séquanoise , etc.

Comme la partie septentrionale de l'Italie étoit peuplée de colonies gauloises , les Romains lui donnèrent le nom de *Gaule cisalpine* : ils appeloient *Transalpine* la Gaule proprement dite , située au delà des Alpes , relativement à l'Italie.

GERMANIE. Elle comprenoit les pays entre le Rhin , le Danube , la Vistule et l'Océan septentrional. C'est ce qu'on appeloit *grande Germanie*. La *petite* étoit une partie de la Gaule , en deçà du Rhin , où des peuplades des Germains s'étoient établies.

Le Danemarck , la Suède , la Norwège et une partie de la Pologne se trouvoient dans la grande Germanie , mais non l'Allemagne toute entière , au midi.

GRÈCE. C'est aujourd'hui la partie méridionale de la Turquie d'Europe. On la divisoit en six ; la Macédoine, l'Épire, la Thessalie, l'Achaïe, le Péloponèse, les îles.

La *Grande-Grèce* est la partie méridionale de l'Italie, où des colonies grecques s'établirent.

## H

HALICARNASSE ; ville de l'Asie mineure, dans la Carie.

HELLESPONT ; détroit qui sépare l'Europe et l'Asie, aujourd'hui détroit des Dardanelles. On donna le même nom au pays situé en Asie sur ce détroit. Les villes de Lamsaque et de Cizique en faisoient partie.

HELVÉTIENS ; peuple celtique dont le pays étoit la Suisse d'aujourd'hui, excepté le canton de Bâle.

HÉMUS ( aujourd'hui Balkan ), montagne qui traverse la Thrace.

**HERCYNIE** (forêt d'). Cette immense forêt couvroit presque toute l'Allemagne, et s'étendoit depuis l'Alsace et la Suisse jusqu'à la Transilvanie.

**HYDASPE**; rivière de l'Inde, qui se jette dans l'Indus.

**HYPANIS**, fleuve de Scythie en Europe, (aujourd'hui le Bog).

**HYRCANIE**; province de Perse, au midi de la mer Caspienne, (aujourd'hui Mazanderan ou Tabaristan).

## I

**IBÉRIE**; province de l'Asie entre la mer Caspienne et le Pont Euxin; c'est la Géorgie. On donnoit aussi ce nom à l'Espagne, à cause de l'Èbre (*Iberus*).

**ILLYRIE**. Ce pays fort étendu après les conquêtes des Romains, fut divisé en huit provinces, qu'on subdivisa encore: 1<sup>o</sup>, la Rhétie;

2°. le Norique ; 3°. la Pannonie ;  
 4°. la Liburnie ; 5°. la Dalmatie ;  
 6°. l'Illyrie propre, ( où sont Scu-  
 tari et Durazzo ) ; 7°. la Mésie ;  
 8°. la Dacie. Il étoit borné par le  
 Danube, le lac de Constance et le  
 Rhin, les Alpes, la mer Adria-  
 tique, la Grèce et la Thrace.

INDE. Les anciens n'ont guère connu  
 de ce pays que la presqu'île oc-  
 cidentale, et ce qui forme en gran-  
 de partie les états du Mogol. C'é-  
 toit l'*Inde en-deçà du Gange*.  
 Le pays des Brachmanes au-delà  
 du Gange, vers les sources de ce  
 fleuve, est le Tibet ou le pays  
 des Lamas. La presqu'île de Ma-  
 laca étoit appelée *Chersonèse*  
*d'or*. On mettoit dans l'Inde le  
 pays des *Sines* (des Chinois), qui  
 étoit sans doute la partie méridio-  
 nale de la Chine, avec la Cochin-  
 chine et le Tonquin.

INSUBRIE ; partie de la Gaule  
 cisalpine, habitée par les Gau-  
 lois insubres. Milan étoit la ca-  
 pitale.

**IONIE**; contrée de l'Asie-mineure, où étoient Milet, Éphèse, Smyrne, etc.

**ISAURIE**; pays de montagnes en Asie, aux confins de la Cilicie; aujourd'hui Sauba, dans la Carmanie.

**ITALIE**. Ce n'étoit d'abord que la partie méridionale du pays connu aujourd'hui sous ce nom. On divisa ensuite tout ce pays en neuf parties; 1°. Gaule cisalpine ou *togata* (la Lombardie); 2°. Étrurie; 3°. Ombrie; 4°. Picenum; 5°. Samnium et Sabinie; 6°. Latium; 7°. Campanie; 8°. Grande-Grèce; 9°. îles. Auguste en fit onze provinces, et Constantin dix-sept.

**JUDÉE**, en Asie, aujourd'hui partie de la Syrie.

## L

**LACÉDÉMONE** OU SPARTE, capitale de la Laconie, sur l'Eurotas.

**LACONIE**, dans le Péloponèse, pays des Spartiates, aujourd'hui Maina.

**LATIUM**; pays des Latins, des Rutules, des Volsques, des Herniques, etc. C'est la Campagne de Rome et la partie voisine de la Terre de Labour.

**LAZIQUE**. Voyez COLCHIDE.

**LESBOS**, aujourd'hui Métélin, île de l'Archipel.

**LIBAN**. Chaîne de montagnes, aux confins de la Syrie et de la Palestine.

**LIBYE**, aujourd'hui le pays de Barca, en Afrique.

**LIGURIE**, aujourd'hui la côte de Gènes, et la partie du Piémont, du Montferrat, du Milanès, située au midi du Pô.

**LOCRIDE**; contrée de la Grèce à l'ouest de la Phocide.

**LUCANIE**; partie de la Grande-Grèce, où étoient Sybaris, Roscianum ( Rossano ), etc.

**LUSITANIE**; province d'Espagne entre le Douro, la Guadiana et l'Océan: elle comprenoit presque tout le Portugal, avec une partie des deux Castilles.

**LYDIE**; contrée de l'Asie-mineure, où étoit Sardes.

## M

**MACÉDOINE**; entre la Grèce et la Thrace. Les Turcs l'appellent *Makidunia*. Ses principales villes étoient Pella ( Jenitza ), Thessalonique ( Saloniki ), etc.

**MASSAGETES**; peuple de Scythie, au nord-est de la Sogdiane.

**MAURITANIE**; partie de l'Afrique; au midi du détroit de Gibraltar. Les Romains y joignirent une portion de la Numidie. Le tout fut divisé en trois provinces

qui comprennoient les états actuels de Maroc, avec la partie occidentale d'Alger.

MÉDIE; province de Perse au nord de la Babylonie. C'est aujourd'hui l'Irak-Agemi. Ecbatane en étoit la capitale.

MEMPHIS. Voyez Égypte.

MER ROUGE, autrefois *Sinus Arabicus*, à l'est de l'Égypte, séparée de la Méditerranée par l'Isthme de Suez.

MÉSIE. Ce pays répond à la Servie orientale d'aujourd'hui, et à la Bulgarie occidentale.

MÉSOPOTAMIE, (aujourd'hui Diarbeck;) province d'Asie, entre le Tigre et l'Euphrate, où étoient Edesse, Nisibe, Carres, Singare, Atra, etc.

MESSÉNIE, pays des Messéniens, dans le Péloponèse, à l'occident de la Laconie.

MILLET ; ville de Carie dans l'Asie-mineure.

MYCÈNE ; ville de l'Argolide ; capitale du royaume d'Agamemnon.

MYTILÈNE ; capitale de l'île de Lesbos.

## N

NINIVE ; ville célèbre d'Asie sur le Tigre.

NORIQUE ; contrée entre l'Italie et le Danube. C'est une partie des cercles de Bavière et d'Autriche.

NOVEMPOPULANIE, dans la Gaule. C'est la Gascogne, et la Guienne méridionale.

NUMIDIE. Cette partie de l'Afrique s'étendoit fort loin, avant que les Romains y pénétrassent. Ils la démembrèrent pour agrandir la Mauritanie. Sous Auguste, elle ne faisoit plus que la partie

orientale de ce qu'on appelle royaume d'Alger.

## O

**O**LYMPIE ; ville de l'Elide , dans le Péloponèse , fameuse par les jeux olympiques.

**O**LYNTHE ; colonie athénienne , conquise par Philippe , et dès lors ville de Macédoine , au fond d'un golfe.

**O**RCADES ; îles au nord de la Grande-Bretagne , ( aujourd'hui Orckney ).

## P

**P**ALESTINE. Voyez JUDÉE.

**P**ALUS-MÉOTIDES , aujourd'hui mer de Zabache ou d'Azow , qui communique avec la mer Noire.

**P**ANONIE ; province de l'Illyrie , au midi de l'Ister ( du Danube ) , comprenant une partie de

de l'Autriche et de la Hongrie. Ses villes étoient Sirmium (Sirmich), Vindobona (Vienne), etc.

**PARTHIE**; pays des Parthes, à l'orient de la Médie. Elle fait partie du Khorassan.

**PÉLOPONNÈSE**; grande presqu'île, jointe au reste de la Grèce par l'isthme de Corinthe. C'est la Morée.

**PÉLUSE**; ville d'Égypte, à l'embouchure du bras oriental du Nil.

**PERGAME**, capitale d'un royaume de ce nom, dans l'Asie-mineure, où étoit auparavant le royaume de Phrygie.

**PERSE**. On donna ce nom aux pays situés au-delà du Tigre jusqu'à l'Indus. La Perse proprement dite en faisoit une province, ainsi que la Médie, la Parthie, la Bactriane, etc. ce qui répond à la Perse d'aujourd'hui, et à une partie du pays des Tartares Usbecks.

**PHASE**; fleuve célèbre d'Asie dans la Colchide; aujourd'hui Rione ou Fache.

**PHÉNICIE**; pays des Phéniciens en Asie. C'étoit une côte étroite entre la Méditerranée et le mont Liban, aujourd'hui comprise dans la Sourie.

**PHOCIDE**; contrée de la Grèce, à l'occident de la Béotie, où étoient la ville de Delphes, le Parnasse et l'Hélicon.

**PHRYGIE**; contrée de l'Asie-mineure, vers l'Hellespont. Là étoit la fameuse Troie.

**LE PONT**; partie de l'Asie-mineure, sur les côtes du Pont-Euxin. C'étoit le royaume de Mithridate.

**PONT-EUXIN**, aujourd'hui la mer Noire.

**PROPONTIDE**; golfe entre l'Hellespont et le Pont-Euxin; aujourd'hui mer de Marmara.

## R

**RHÉTIE**; partie occidentale de l'Illyrie: C'est le pays des Grisons, et une partie du Tirol, de la Souabe et de la Bavière.

**RHODOPÉ**; montagne de Thrace, presque parallèle au mont Hémus, et qui traversoit une province de même nom.

**RUTULES**; peuple du Latium, dont la capitale étoit Ardée.

## S

**SABINS**, peuple d'Italie, dont le pays répond à la Sabine, dans l'Etat ecclésiastique, et s'étendoit jusques dans l'Abruzze ultérieure. Ils avoient Cures ( Vescovio ), Reate, ( Riéti ), etc.

**SAMNIUM**; pays des Samnites en Italie, parmi lesquels on comptoit les Marses. C'est aujourd'hui l'Abruzze dans le royaume de Naples.

**SARDES**; capitale de la Lydie, dans l'Asie-mineure, sur le Pactole.

**SARMATIE**. Les anciens la divisoient en Sarmatie d'Europe et en Sarmatie d'Asie. Celle d'Europe, entre la Vistule, le Danube, le Pont-Euxin, le Tanais et les monts Riphéens, comprenoit la Pologne, la Russie d'Europe et la petite Tartarie. Celle d'Asie étoit ce qu'on appelle aujourd'hui le Kasan, l'Astrakan et la Circassie.

**SCANDINAVIE**, dans la Germanie septentrionale. C'est principalement la Suède et la Norwège. On l'appeloit aussi Scandie, Baltie.

**SCYTHIE**; partie septentrionale de l'Asie, aujourd'hui la grande Tartarie. On y plaçoit la Sarmatie asiatique. On appeloit Sérique la partie la plus orientale, qui s'étendoit au midi jusqu'aux Brachmanes et aux Sines: c'étoit peut-être la Chine septentrionale. —

La *patite Scythie* étoit en Europe, aux embouchures du Danube.

SICAMBRES; peuples célèbres de la Germanie occidentale, qui, avec d'autres Germains, formèrent la ligne des Francs.

SIXONE; ville du Péloponnèse, au nord-ouest de Corinthe.

SOGDIANE; province de Perse, entre l'Oxus (Gihon) et le Jaxartes (Sihon). La capitale étoit Maracanda, aujourd'hui Samarkand.

SYRIE. Ce pays d'Asie, que les Romains appelèrent Orient, se divisoit d'abord en Syrie, Phénicie et Palestine. On fit de nouvelles divisions. La première partie fut subdivisée en cinq provinces; 1°. Syrie propre, où étoient Antioche, Séleucie, Emèse, villes situées sur l'Oronte (l'Assi); 2°. Comagène; 3°. Osroène; 4°. Palmyrène; 5°. Phénicie-Damascène, autrefois Célé-Syrie, où

étoient Damas et Héliopolis (Balbeck).

## T

**TANAÏS**, aujourd'hui le Don, fleuve qui se jette dans la mer de Zabache.

**TARSE**; ville de Cilicie, sur le Cydnus.

**TAURUS**; chaîne de montagnes en Asie, dont les branches avoient différens noms.

**THÉBAÏDE**; contrée de la haute Egypte, vers l'Éthiopie. Elle avoit Thèbes pour capitale.

**THÈBES**; capitale de la Béotie. Il y avoit en Égypte une ville fameuse du même nom.

**THERMOPYLES**; défilé entre la mer et les montagnes, par lequel on passoit dans la Locride.

**THESSALIE**; contrée de la Grèce, au midi de la Macédoine, dont

elle étoit séparée par des montagnes; aujourd'hui la Janna.

THRACE. C'est la Romanie et la Bulgarie occidentale d'aujourd'hui. Sous les empereurs Romains, elle fut divisée en six provinces; 1°. Thrace propre, près de la Macédoine; 2°. Rhodope; 3°. Europe, où étoit Byzance; 4°. Hémimon; 5°. seconde Mésie; 6°. petite Scythie, près des Bouches du Danube.

LAC DE TRASIMÈNE, aujourd'hui de Pérouse.

TRÉZÈNE; ville de l'Argolide dans le Péloponnèse.

## V

VÉNÉTIE. Ce pays peuplé par les Gaulois *Vénètes*, comprenoit l'état de Venise et une partie du Mantouan, du Milanès, du Ferrarois. Mantoue étoit une de ses villes.

VOLSQUES; peuples du Latium.  
Ils avoient Anxur ( Terracine ),  
Arpinum ( Arpino ), Cassinum  
( le mont Cassin ).

*Fin de la Table Géographique.*



## INTRODUCTION.

UNE immense carrière s'ouvre devant nous. C'est l'espace des siècles et de l'univers que nous devons parcourir ; et la connoissance du genre humain est le but de nos recherches. Sans doute nul objet ne mérite davantage la curiosité de l'homme. Il peut contempler avec fruit les phénomènes du ciel, les productions de la terre, toutes les richesses, toutes les beautés de la nature, ce magnifique spectacle où brillent la grandeur et la sagesse du créateur. Mais la naissance, les progrès, la chute des nations et des empires ; les effets divers des passions et du génie ; la variété prodigieuse des lois, des mœurs, des usages, des opinions ;

Combien  
l'histoire in-  
téresse l'hu-  
manité.

Elle fait  
connoître  
l'homme.

les événemens qui ont tant de fois changé la face du monde ; en un mot , les objets que l'histoire lui met sous les yeux , ont des rapports plus intimes avec lui-même. En les ignorant , il seroit comme étranger dans sa patrie ; il ne connoitroit point l'humanité ; il manqueroit de lumières pour remplir la destinée qui l'unit à ses semblables. *L'histoire* , \* dit Cicéron , *est le flambeau de la vérité ; elle enseigne l'art de bien vivre.* Cet éloge en fait sentir tous les avantages.

Ses effets  
sur l'esprit  
et sur le  
cœur.

Y a-t-il en effet une erreur , un préjugé nuisible , dont elle ne puisse nous garantir par le tableau des illusions et des folies qui ont égaré

---

\* *Lux veritatis , magistra vitæ.* Cic. de Orat. II. 9.

les hommes: un vice dont elle ne peigne, dans une foule d'exemples, la difformité et les malheurs? une vertu, dont elle n'inspire l'amour, en consacrant la mémoire des personnages vertueux? une seule circonstance de la vie, à laquelle ne s'appliquent utilement ses leçons? Et depuis le trône des rois jusqu'au cabinet du philosophe, où trouver un état qui n'ait plus ou moins à profiter des secours qu'elle procure?

Mais on se perdrait dans l'im-  
 mensité de cette carrière, si l'on y  
 marchoit au hasard et sans prin-  
 cipes. Deux règles importantes di-  
 rigeront notre étude. La première  
 sera de chercher le vrai en tout;  
 la seconde de nous borner à l'utile.  
 Autrement, l'histoire même devien-  
 droit une source intarissable d'er-

Deux règles de cette étude; chercher le vrai, et se borner à l'utile.

reurs; ou ce qu'elle renferme d'excellent s'évanouiroit par le mélange des choses frivoles.

Erreurs  
sans nom-  
bre mêlées  
à l'histoire  
ancienne.

Quoique chaque historien fasse profession d'écrire la vérité, la plupart des anciennes histoires sont remplies de fables. Le mensonge se reproduit encore quelquefois sous la plume des écrivains modernes. Il suffit qu'un auteur connu ait publié des fictions, pour que d'autres les répètent avec une aveugle confiance. L'autorité en impose; on aime mieux croire que d'examiner. Ainsi tout ce que l'intérêt, la vanité, la superstition, l'ignorance, l'esprit de parti, les préjugés populaires, ont enfanté et accrédié d'impostures, se trouve tellement incorporé avec le vrai, qu'ils passent ensemble de siècle en siècle. Ne voyons-nous pas tous les jours des relations contra-

dicatoires du même fait, des peintures opposées de la même personne, des faussetés palpables qui circulent dans les cercles, et qui trouvent place dans les livres? Jugeons par-là des erreurs sans nombre que l'antiquité nous a transmises. La révélation seule est essentiellement vraie: tout le reste a été souvent mêlé de faux.

S'il n'y avoit eu que des historiens judicieux, attentifs, éclairés, sincères, il suffiroit de recueillir les principaux traits de leurs ouvrages, pour former un tableau fidèle des nations et des événemens qui en sont l'objet. Malheureusement les uns ont cherché à plaire par le merveilleux, les autres à flatter leurs concitoyens par des chimères; ceux-là à cimenter les superstitions dont ils profitoient, ceux-ci à satisfaire des

Source  
des erreurs  
et des mensonges dans  
l'histoire.

haines nationales ou personnelles; d'autres, stupidement crédules, ont débité de bonne foi toutes les traditions reçues; d'autres, artificieusement politiques, ont couvert de nuages les vérités contraires à leurs intérêts et à leur parti. Enfin, la plupart ont manqué de secours, et plusieurs de sincérité et de droiture.

Il faut donc examiner et choisir.

Il faut donc se tenir toujours sur ses gardes, consulter sans cesse la critique et la raison, soit pour se garantir de l'erreur, soit pour démêler, surtout parmi les fables et les préjugés antiques, ce qui mérite une place dans l'histoire. Ces fables peuvent y entrer, il importe même de les exposer aux yeux du lecteur, mais comme des monumens de la foiblesse de l'esprit humain, mais comme des preuves de la nécessité de l'examen, sur toutes les matières

où le sceau de la vérité divine n'est point imprimé.

Du reste, le scepticisme ne seroit pas moins déraisonnable, en fait d'histoire, qu'une crédulité aveugle. Parce que les fictions ont eu tant de cours parmi les hommes, faut-il donc ne rien admettre de certain? Suffit-il pour rejeter un fait, qu'il ait peu de vraisemblance? La qualité et le nombre des témoins ne doivent-ils pas confirmer le témoignage? Des contemporains éclairés, désintéressés, se tromperont-ils, pourront-ils tromper l'univers sur des événemens publics? Enfin, l'expérience n'apprend-elle pas qu'on s'abuse également en ne croyant rien, comme en croyant tout? Ce qu'Hérodote nous a transmis des annales égyptiennes est en partie fabuleux. On ne peut y croire; on

Lescepticisme aussi peu raisonnable qu'un excès de crédulité.

Hérodote en est la preuve.

est tenté de rejeter également ses descriptions des monumens de l'Égypte : cependant les pyramides durent après tant de siècles, et déposent en faveur de l'historien. Les prêtres du pays l'avoient induit en erreur par leurs chimériques traditions ; mais ce qu'il avoit vu lui-même étoit vrai ; il a décrit ce qu'il avoit vu : c'est le cas de croire. Sans discuter une matière si féconde, j'ajoute seulement que si l'historien exact admet quelquefois des faits probables, dont la certitude n'est pas établie, ces accessoires, plus ou moins intéressans, ne peuvent altérer le fond du tableau.

Laisser  
aux savans  
les recher-  
ches d'éru-  
dition.

Autant il importe de chercher le vrai, autant est-il nécessaire de se borner à l'utile ; seconde règle de notre étude. Que des gens de lettres se livrent au goût des recherches

minutieuses, qu'ils s'enfoncent dans les profondeurs de l'érudition, qu'ils embrassent tous les détails historiques : peut-être en recueilleront-ils peu de solides avantages ; mais ils sont les maîtres de leur loisir, et l'on doit respecter leurs travaux, dès qu'il en résulte une augmentation de connoissances dans le monde littéraire. Les anciens érudits, dont les ouvrages sont maintenant négligés, ont rendu service au public, en défrichant des terres incultes où naissent aujourd'hui de précieuses moissons. Les savans modernes, en faisant plus d'usage de la critique, nous ont procuré plus de véritables richesses. Sachons profiter de leurs présens : mettons en œuvre, pour nos besoins, ce que d'autres ne saisissent que comme la pâture d'une vaine curiosité.

N'appren-  
dre que ce  
qu'il est pos-  
sible et utile  
de retenir.

La mémoire est communément trop foible, pour se charger d'une vaste érudition; l'esprit trop borné, pour apercevoir distinctement une grande multitude d'objets confondus ensemble. D'ailleurs les devoirs d'état ou de société laissent à peu de personnes le tems de suivre l'histoire dans ses longs détours. Vouloir apprendre plus qu'on ne peut retenir, c'est le moyen de ne rien savoir, ou de savoir mal. Et quand on pourroit tout retenir, ne vaut-il pas mieux apprendre à penser? Rarement aux prodiges de mémoire s'est réunie la justesse du discernement. Quiconque souhaite de s'instruire pour son bien, doit se prescrire l'ignorance de plusieurs choses. Il s'en consolera bientôt s'il est sage.

Critique du  
plan d'étude  
de Langlet-  
Dufresnoy.

Je ne conçois pas le plan d'étude proposé par le docte Langlet-Du-

fresnoy, à la tête de ses *Tablettes chronologiques*. Il veut qu'on lise tous les auteurs originaux : (bonne règle, quand on peut la suivre). Il mesure ensuite le temps que demande cette étude, et il le fait avec une étrange économie. Pour Hérodote, par exemple, il assigne douze jours ; dix, pour Thucydide ; six, pour Xénophon ; vingt, pour Tite-Live avec les supplémens ; dix, pour Polybe ; autant pour Tacite, etc. On diroit que ces historiens se lisent comme d'agréables romans ; et qu'après les avoir feuilletés d'un bout à l'autre, le lecteur doit les avoir dans la tête, bien compris et bien digérés. Mais outre que les originaux ne sont point à la portée de tout le monde, des lectures si rapides, sans un miracle de facilité et de pénétration, quel effet produiroient-elles ? un fatras d'idées

confuses et de mots, qui étouffent le bon sens, loin de procurer des lumières. La simple science du monde est préférable à ce savoir pédantesque, dont il ne faut attendre que des ronces pour la société.

Objets les plus dignes d'attention.

Quand on a le bonheur de pouvoir remonter aux sources et étudier les originaux, il importe encore de préférer l'utile à tout le reste. Que sera-ce, si les moyens et le temps nous manquent pour une étude de la plus grande étendue? C'est alors surtout que le besoin doit nous fixer des limites. Or la connoissance des hommes et de ce qui intéresse principalement le genre humain; les ressorts des passions et les jeux de la fortune; les vices et les vertus des peuples, des personnages célèbres; l'influence des lois et des coutumes, la nature des gou-

vernemens, les principes et les vues de la politique, les causes de la grandeur et de la décadence des états; les révolutions opérées, ou par le temps, ou par les armes, ou par des causes morales; les événemens suivis de grands effets; les monumens de la folie, et ceux du génie et de la sagesse: voilà ce que tous en général ont intérêt de connoître, puisque rien n'est plus propre à former l'esprit, à régler les mœurs, à développer les talens, ainsi que les vertus sociales. Chacun en particulier cherchera dans l'histoire les instructions relatives directement à son état. Mais on est essentiellement homme et citoyen. Perfectionnons ces premières qualités: les autres ne resteront pas sans culture.

Incertitu  
de des sys-  
tèmes chro-  
nologiques.

En partant de nos principes, en nous bornant aux choses utiles et

vraies, nous ne perdrons pas le temps à la suite d'une foule de savans auteurs, qui ont consumé leurs jours dans les ténèbres de l'ancienne chronologie. Le dessein d'accorder ensemble les divers historiens, et de concilier avec l'histoire sainte les antiquités profanes, a fait éclore plus de soixante-et-dix systèmes, dont le nombre seul démontre le peu de solidité; car, s'il étoit possible de débrouiller ce chaos, tant d'érudition et de calculs n'aboutiroit il qu'à des systèmes contradictoires?

Différence entre les trois textes de l'écriture-sainte.

La différence qui se trouve entre le texte hébreu des livres sacrés, le texte samaritain et la version des Septante, sert de fondement aux suppositions et aux conjectures. Usénius, célèbre anglais, conformément à l'hébreu, fixe le commencement de l'ère chrétienne, ou la

naissance de Jesus-Christ, à l'an du monde 4004. La plupart des partisans du samaritain, entr'autres les auteurs anglais de l'histoire universelle, placent cette époque l'an 4305. Les copies ordinaires des Septante la fixent à l'an 5270; et le P. Pezron, amplifiant le calcul des Septante, la recule jusqu'à l'an 5873. Ainsi entre les Septante de Pezron et l'hébreu d'Ussérius, la différence est de 1869 ans, sur moins de six siècles. Les chronologistes les plus entêtés de leurs systèmes réussissent beaucoup moins à les prouver solidement qu'à détruire ceux de leurs adversaires. Tous ont une infinité d'objections à résoudre. Le grand Newton qui s'est engagé dans cette carrière, et qui diminue encore la durée du monde, déjà si courte, Newton lui-même ne peut guère qu'augmenter nos doutes.

La révélation doit faire des saints, et non des savans.

Idée chimérique du P. Pétau.

Nouveauté du monde, prouvée par toutes les histoires, quoique les époques soient incertaines.

Plus on imaginera d'hypothèses, d'après quelques passages des livres sacrés, plus les doutes se multiplieront. La Providence a voulu que la révélation fût des saints, non des savans. Adorons ses oracles et ses mystères; mais ne cherchons point à expliquer ce que nous trouvons d'inexplicable: craignons de tomber par-là dans l'absurdité, comme le savant Pétau, qui, resserré par les limites du texte hébreu, et peuplant la terre au gré de son imagination trop féconde, lui donne, en moins de trois siècles après le déluge, cent cinquante fois plus d'habitans qu'on n'en suppose aujourd'hui \*.

Les histoires profanes concourent, avec la bible, à prouver une destruction presque totale, et une re-

\* *Doct. Temp. lib. 9. c. 14.*

naissance du genre humain. Elles représentent les nations, d'abord sauvages, acquérant peu à-peu les arts les plus nécessaires, et parvenant aux sciences après une longue barbarie. On voit l'enfance de celles même qui prétendent remonter à des siècles infinis. C'en est assez pour satisfaire une curiosité raisonnable. Mais quand le monde a-t-il commencé, quand le déluge a-t-il dépeuplé la terre? quand et comment se sont formées les nouvelles nations? En vain s'efforceroit-on de le savoir, puisque nul monument sacré ni profane n'a fixé avec précision ces époques.

A l'exemple de ses prédécesseurs, l'illustre Bossuet date cependant de la création du monde, et fait marcher toute l'ancienne histoire sous des époques tirées principalement

La méthode de Bossuet, pour les époques, est susceptible de critique.

des livres saints ; le déluge , la vocation d'Abraham , Moïse ou la loi écrite , etc. Il franchit d'un saut les difficultés immenses dont nous venons de parler : en suivant la chronologie de l'hébreu avec Ussérius , il suppose que tout s'arrange de soi-même dans un espace si étroit. Mais , quelque respectable que soit l'autorité de ces grands hommes , leur système chronologique n'en est pas moins difficile à soutenir : fût-il même le plus vraisemblable , ce ne sera jamais qu'un système ; or qu'est-il besoin d'en avoir un ? En toute matière , principalement en fait d'histoire , avouons sans peine notre ignorance , plutôt que de donner pour vraies des choses tout au moins douteuses.

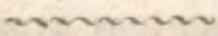
S'il convient de mêler l'histoire sainte avec la profane. D'ailleurs , le mélange de l'histoire sainte avec la profane , est peut-être aussi malentendu que celui

de la théologie avec la philosophie. Tout est surnaturel d'un côté, tout est naturel de l'autre: là, on exerce la foi; ici la raison: il faut étudier sa religion dans la bible avec une humble docilité; il faut s'instruire dans les historiens avec une libre et courageuse critique. En confondant deux études si disparates, on risque également et d'altérer la simplicité de la foi, et de changer l'histoire en frivoles conjectures.

Pour éviter ce double écueil, nous ne daterons ni de la création, ni du déluge; nous ne parlerons des Juifs qu'autant qu'ils entrent dans notre plan général; nous exposerons brièvement, sans ordre chronologique, et sans confondre les sujets, ce qui mérite le plus d'être observé dans les anciens peuples,

Plan de cet ouvrage.

jusqu'aux Grecs et aux Romains, dont l'histoire nous conduira à celle des nations modernes , qui nous intéresse principalement.





É L É M E N S  
D'HISTOIRE  
GÉNÉRALE.

---

---

HISTOIRE ANCIENNE.

*PREMIERE PARTIE.*

~~~~~

*OBSERVATIONS GÉNÉRALES
sur les anciens Peuples.*

LA plupart des anciennes traditions parlent d'un temps où les hommes dispersés, errans dans les bois, environnés de périls et de besoins, uniquement occupés des moyens de pourvoir à leur subsistance et à leur conservation, étoient presque réduits

Les hommes, d'abord sauvages, dans plusieurs pays.

à l'instinct des animaux, et suivoient brutalement le penchant de la nature, sans connoître ni règles, ni lois, ni subordination, ni arts, ni aucun lien de société permanente. On voit encore en plusieurs contrées des vestiges de cet état sauvage, si humiliant pour le genre humain.

Commen-
cemens de
la société.

Cependant l'homme est né social. Un sentiment naturel le rapproche des individus de son espèce. L'affection pour une femme et pour des enfans le dispose à des liaisons plus étendues. Les besoins et les secours réciproques unissent çà et là un nombre d'individus, tantôt pour se défendre contre la cruauté des bêtes féroces, tantôt pour se procurer la nourriture nécessaire. Plus ils sentent les avantages de cette union, plus ils en serrent les nœuds. Quelques conventions tacites forment leurs premiers engagements; quelques coutumes grossières leur tiennent lieu de police. Ce n'est encore qu'une ébauche de société, qui ne détruit point la barbarie, et ne forme point les mœurs: tout se rapporte, tout se borne aux besoins physiques.

Si la faim sollicite à manger de la chair humaine, si l'habitude en fait prendre le goût, on sera peut-être sans scrupule anthropophage. L'histoire des quatre parties du monde. Anthropophages. fournit plus d'un exemple de cet horrible attentat contre la nature. A quel excès l'homme ne s'accoutume-t-il pas, quand il y est poussé par les circonstances, et que nul frein ne l'arrête?

Pour transformer en nations de petites peuplades isolées, pour en faire des empires; en un mot pour civiliser les hommes, il a fallu que plusieurs arts naquissent les uns après les autres, et amenassent l'agriculture, véritable source des lois civiles. Il a fallu auparavant qu'on mît un frein à la passion fouguese de l'amour, et que le mariage fût solidement établi; qu'on eût déjà les notions et la pratique d'une forme imparfaite de gouvernement; que les langues fussent nées, et les connoissances multipliées à un certain point; qu'on fût enfin sorti de la barbarie sauvage où sont encore presque tous les Américains. Et de-

Les Nations civilisées par le mariage; l'agriculture et les arts.

L'écriture
inventée
fort tard,
preuve de
l'incertitu-
de des an-
ciennes his-
toires.

Les Grecs
amis des fa-
bles.

là quelle distance ne reste-t-il pas jusqu'à l'invention de l'écriture, ou de l'art de conserver le souvenir des faits et des pensées même ? Cet art est sans contredit un des plus grands efforts du génie, cultivé par d'autres arts. Les premiers historiens profanes n'ont donc pu écrire que long-temps après la naissance des états; ils n'ont pu avoir pour matériaux que des traditions vagues et confuses. Aussi n'ont-ils guère débité qu'un tissu de fables sur les antiquités de leur patrie.

Ces fables recueillies et sans doute amplifiées par les Grecs, plus amis du merveilleux que du vrai, ont entièrement défiguré l'histoire ancienne. Saisissons le peu de vérités importantes qu'elles enveloppent; et renonçant aux discussions inutiles, commençons par les Égyptiens, non qu'ils soient le plus ancien peuple, mais parce qu'ils offrent une plus riche matière d'instructions.



ÉGYPTIENS.

CHAPITRE PREMIER.

Ancienne histoire d'Égypte.

L'ÉGYPTE, partie de l'Afrique, la plus voisine de l'Asie, est devenue célèbre dans l'histoire. Un ciel serein, une terre fertile, des plantes et des fruits aussi agréables que salubres, y contribuèrent au bonheur de ses habitans. Mais il avoit fallu des prodiges d'industrie, pour la rendre habitable à tout un peuple. Le Nil, en l'inondant, lui procure toutes ses richesses, et supplée aux pluies dont elle est privée. Ce fleuve a sa source dans une montagne d'Abbyssinie, d'où il n'arrive en Égypte qu'après s'être précipité par sept calaractes, avec un bruit qu'on entend de quelques lieues. Il commence à s'enfler dès le mois de mai; et par une crue presque insensible d'abord, il parvient à la hauteur

Avantage
de l'Égypte.

Le Nil.

nécessaire pour le débordement, qui dure depuis la fin de juin jusqu'en octobre.

Causes et effets des débordemens du Nil.

Les anciens, ignorant les causes de l'inondation, en ont imaginé de fausses, comme il arrive toujours quand on veut substituer les conjectures aux faits. Nous savons aujourd'hui qu'il pleut en Ethiopie cinq mois de l'année, depuis avril jusqu'en septembre. C'est tout le secret des débordemens du Nil. Le précieux limon qu'il dépose sur les campagnes produit la fertilité de l'Egypte. Des terres arides et sablonneuses deviennent ainsi les meilleures terres du monde : il ne faut qu'y semer presque sans culture, pour recueillir en peu de temps toutes les productions.

Spectacle singulier de l'Egypte.

Après avoir vu l'Egypte pendant l'été, comme une mer parsemée de villes, de villages et de bosquets, spectacle unique et merveilleux ; on la voit en hiver comme une plaine riante, couverte de troupeaux, de laboureurs, d'arbres odoriférans, orangers, citroniers, etc. dont les fleurs parfument l'air de tous côtés.

Les voyageurs modernes en font à-peu-près la même description que les anciens.

Ce beau pays, une des premières demeures du genre humain civilisé, Chronologie fabuleuse des Egyptiens. devoit être le pays des fables. L'ancienne chronologie des Egyptiens remontoit à des siècles sans nombre.

A la vérité, les prêtres de Thèbes, selon le rapport d'Hérodote, qui s'étoit instruit sur les lieux, ne donnoient que onze mille trois cent quarante ans de durée à leur monarchie. Mais d'autres se contentoient à peine de cent mille ans. Depuis leur premier roi jusqu'à Séthon, ils comptoient exactement 341 générations, 341 rois, 341 pontifes; calcul dont l'absurdité paroît sensible par la répétition seule du même nombre.

Manéthon, prêtre d'Égypte, qui écrivoit environ trois siècles avant Jésus Christ, et dont l'autorité paroît respectable, même à l'historien Joseph, raconte que l'Égypte fut gouvernée d'abord par des dieux et des demi-dieux. Vulcain, le premier de tous, régna, selon lui, neuf mille ans. A ces divinités chimériques,

Les dynasties de Manéthon, rejetées par les uns, reçues par les autres.

il fait succéder trente et une dynasties ; il nomme les princes de chacune ; il suppose qu'ils ont régné successivement sur l'Égypte entière, dans l'espace de plus de cinq mille ans. Pétau et d'autres savans rejettent ces dynasties comme fabuleuses. Marsham et Pezron les admettent, comme vraies ; conjecturant qu'au lieu d'être successives, elles ont été collatérales, c'est-à-dire, qu'elles ont régné en même temps ; ils déploient toute leur érudition pour les concilier avec la chronologie de l'écriture.

Combien le travail des savans est stérile sur cet objet.

† Mais des annales pleines de noms, et presque entièrement vides de faits, peuvent-elles mériter une étude si profonde ? Les érudits, comme les géomètres, cherchent souvent à se signaler par de prodigieuses combinaisons, qui ne produisent que de l'étonnement. Du moins les derniers démontrent la vérité de leurs calculs : les premiers rendent à peine leurs conjectures vraisemblables, quand ils se plongent dans l'abîme des siècles.

L'Égypte du temps d'Abraham, L'ancienneté de l'Égypte selon l'écriture. faisoit déjà un royaume, et les Hébreux ne faisoient pas même un corps de nation. Cette preuve d'antiquité est assez frappante, d'autant plus que la vulgate ne met que quatre cent vingt-six ans entre la vocation d'Abraham et le déluge.

Passons sur les fables d'Isis, d'Osiris, de Typhon, d'Hermès (autrement appelé Mercure, Thoth, trismégiste). Les Egyptiens attribuoient à Hermès presque toutes les sciences et tous les arts; ses livres, suivant Manéthon, étoient au nombre de plus de trente-six mille cinq cents *. Il suffit d'observer qu'Osiris passoit pour avoir policé la nation encore sauvage; qu'Isis sa femme et sa sœur partageoit avec lui les honneurs divins; que ce dieu ayant entrepris de civiliser les autres peuples par les charmes de l'éloquence, de la poésie et de la musique, fut tué par son frère Typhon, au retour de ses glorieux voyages; enfin que

Isis, Osiris, Hermès, etc. déifiés pour leurs services.

* Les savans croient qu'il y a eu plusieurs Hermès, comme plusieurs Zoroastres en Perse.

les principaux dieux furent des hommes divinisés comme bienfaiteurs du genre humain. Osiris avoit, dit-on, inventé le labourage, la manière de faire le pain, et de préparer la laine des animaux; Isis, l'usage des simples dans la médecine, l'art de filer le lin et le chanvre, de faire la toile et de la coudre: inventions dignes de consacrer leur mémoire.

Intervalle
depuis Méné-
s.

Depuis Ménès, premier roi d'Égypte, à qui l'on a donné vraisemblablement les noms d'Osiris et de Bacchus, jusqu'au célèbre Sésostris, nous trouvons un immense intervalle, où l'on place les rois *pasteurs*. Ces princes étoient des Arabes, qui firent la conquête de l'Égypte; ils y régnèrent trois cents ans. Rien ne fixe d'ailleurs l'attention, excepté le palais ou tombeau d'Osymandias, et le lac Mœris. Dans le palais d'Osymandias, se trouvoit la plus ancienne bibliothèque du monde, avec cette inscription: *Remèdes de l'ame*; inscription vraie et sublime, pourvu qu'on l'applique aux bons ouvrages: les autres étant un poison plutôt

Bibliothèque
d'Osymandias.

qu'un remède. Le lac, creusé par les ordres de Moëris, au milieu duquel s'élevoient deux pyramides, recevoit les eaux du Nil, soit pour obvier aux inconvéniens d'une inondation trop grande, soit pour suppléer à un trop petit débordement; car il faut que le Nil monte au moins à quinze coudées, pour qu'il n'y ait pas de disette. Si l'on en croit Hérodote et Diodore de Sicile, que Bossuet a bien voulu copier, ce lac avoit trois mille six cents stades, ou cent quatre-vingt lieues de tour, et trois cents pieds de profondeur. C'est une exagération incroyable. Pomponius Méla, un des meilleurs géographes de l'antiquité, réduit à vingt mille pastoute la circonférence du lac Moëris, et les relations des voyageurs modernes lui donnent douze ou quinze lieues seulement*. On voit ici à quelles erreurs nous exposent les anciens, lorsqu'on admet sans examen leur témoignage.

Ce qu'ils rapportent de Sésostris n'est pas plus croyable. Le père de

Lac Moëris, très-mal décrit par les anciens.

Fables débitées sur Sésostris.

* Voyage de Lucas, t. 3.

Ses con-
quêtes.

Son retour
et ses ouvra-
ges.

ce conquérant, averti par un oracle de la destinée de son fils, lui donne une éducation propre à en faire un héros. Tous les enfans nés le même jour que Sésostris, sont élevés dans les exercices violens et dans les travaux militaires. A peine est-il monté sur le trône, après la mort de son père, qu'il entreprend la conquête du monde. Ses jeunes compagnons, au nombre de dix-sept cents *, deviennent les capitaines des troupes: six cent mille hommes de pied, vingt quatre mille chevaux, vingt-sept mille chariots de guerre, composent l'armée. Une flotte nombreuse couvre la mer. Sésostris subjuge d'abord l'Ethiopie, passe en Asie, pénètre dans l'Inde plus loia que n'avoient été Bacchus et Hercule; il attaque les Scythes, la Colchide, la Thrace. Obligé de revenir sur ses

* L'auteur de l'*Origine des lois*, etc. prouve, par un calcul judicieux, que si ce nombre étoit juste, selon la supposition de Diolore, il devoit y avoir en Égypte 60 millions d'habitans. Or cet historien n'y en compte que sept millions dans les temps les plus heureux.

pas, presque sans aucun fruit de ses victoires, il trouve une conspiration formée contre lui par son frère Danaüs ou Armaïs : il la dissipe, et ne s'occupe qu'à rendre heureux ses états, après avoir porté si loin la désolation et les horreurs de la guerre. Des temples magnifiques, des canaux sans nombre, de vastes chaussées sur lesquelles on bâtit des villes, de bonnes lois surtout, sont des monumens de sa profonde sagesse. Aussi observe-t-on qu'il avoit appris de Mercure la politique et l'art de régner.

On ajoute cependant que lorsqu'il alloit au temple, il faisoit traîner son char par les princes vaincus, et qu'en cela il signaloit sa grandeur : c'étoit plutôt signaler sa barbarie.

Son orgueil
barbare.

On dit encore que pour ménager son peuple, il ne fit travailler à ses ouvrages que des étrangers et des captifs : il mériteroit par-là plus d'éloges, si l'humanité ne lui reprochoit tant de victimes d'une injuste ambition.

Il ne fait
travailler
que les é-
trangers à
ses ouvra-
ges.

Comme les moindres rapports suffisent quelquefois aux savans pour

Conjecture
frivole sur
Sésostris.

combiner un système, le P. Tournemine juge, et Rollin après lui, que Sésostris est vraisemblablement ce roi d'Égypte qui le premier accabla les Israélites de travaux. Quelle apparence qu'un conquérant si fier et si redoutable, ait pu dire des Israélites : *Ils sont plus forts que nous* * !

Tout ce qu'il me semble pouvoir assurer, c'est que les Égyptiens ont eu un Sésostris ; que ce prince fit des choses mémorables, qu'il fut conquérant et législateur ; mais que sur l'étendue de ses conquêtes et les circonstances de sa vie, il n'y a guère que des fables contradictoires. Après lui, le royaume alla toujours en déclinant. Voilà le fruit ordinaire des grandes conquêtes.

Psammé-
ticus. L'his-
toire d'É-
gypte s'é-
claircit.

La suite de l'histoire égyptienne, telle qu'on la trouve dans Hérodote, instruit par les prêtres d'Égypte, est également fabuleuse. Les ténèbres se dissipent un peu au règne de Psamméticus, 670 ans avant Jésus-Christ. Ce prince ouvrit ses ports

* Exod. 2. 1.

aux étrangers ; la nation entra en commerce avec les Grecs. C'est ici néanmoins qu'Hérodote place un conte fort singulier. Il assure que Psamméticus, curieux de savoir quelle étoit la plus ancienne nation du monde, s'avisa de faire élever deux enfans, de manière qu'ils n'entendissent pas proférer une seule parole. A l'âge de deux ans, ils s'écrièrent à-la fois *beccos*, qui signifie en phrygien du pain. Dès-lors les Égyptiens cédèrent le pas aux Phrygiens sur l'antiquité ; *expérience fort extraordinaire*, dit Rollin, *si pourtant ce fait doit paroître digne de foi*. Peu s'en faut que l'auteur français n'adopte la fable d'Hérodote, dont il rapporte au long les circonstances. Un savant, nommé Goropius Bécanus, est allé plus loin. Il tire du même récit une preuve, que le haut-allemand est la mère langue, parce que *becker* en cette langue signifie un bou-langer.

Néchos, fils de Psamméticus, entreprit un canal de communication du Nil à la mer Rouge. On attribue à Sésostris ce grand projet ; et

Conte d'Hérodote sur la langue la plus ancienne.

Entreprises de Néchos.

il y auroit eu sans doute plus de gloire à l'exécuter, qu'à élever des pyramides énormes qui étoient des monumens de tyrannie. Néchos y renonça, après avoir perdu, dit-on, cent vingt mille hommes dans les travaux. Sous son règne et par ses ordres, des navigateurs phéniciens firent le tour de l'Afrique, comme nous le verrons ailleurs. Son génie sembloit fort supérieur à celui de sa nation.

Amasis célèbre, vers l'an 570 avant J. C.

Solon et Pythagore en Égypte.

Trait d'Amasis pour se faire respecter.

Son fils Apriès fut détrôné par Amasis, dont le règne est célèbre, parce qu'il favorisa le commerce, et attira les Grecs dans son royaume. Solon le visita : Pythagore se fit initier vers le même temps aux mystères des Égyptiens. Quoiqu'affermi sur le trône, Amasis s'aperçut que l'obscurité de sa naissance l'exposoit à une sorte de mépris. La leçon qu'il donna pour dissiper ce préjugé, est remarquable. D'une cuvette d'or, où il se lavoit les pieds, et qui servoit au même usage à ses convives, il fit faire une statue de divinité, qui fut bientôt un objet de culte et d'adoration. Ayant assemblé ensuite les Égyptiens, et leur ayant dit que le

Dieu qu'ils adoroient étoit auparavant un vase, destiné aux usages les plus vils, il conclut qu'on devoit respecter le roi, quelle que fût son origine. La sagesse du gouvernement contribua sans doute davantage à fixer la vénération des peuples.

Le règne de Psamménitus, fils d'Amasis, est l'époque de l'asservissement de cette fameuse monarchie. L'Égypte asservie par les Perses. Cambyse, roi de Perse, fils de Cyrus, la subjuga vers l'an 525 avant notre ère. Le dieu Apis fut tué, les temples réduits en cendres, les prêtres fustigés avec opprobre. L'Égypte demeura presque toujours esclave ou tributaire des Perses, jusqu'à ce qu'Alexandre eût renversé leur empire. Elle forma ensuite une nouvelle monarchie dont il sera parlé en son temps.

Passons à l'objet le plus curieux et le plus utile. Le gouvernement, les lois, la religion, les mœurs, les arts et les sciences des Égyptiens, sont véritablement dignes de nos regards. Examinons-les en hommes qui cherchent des principes plutôt que des faits.

 CHAPITRE II.

Gouvernement et lois des Égyptiens.

Naissance
du gouver-
nement ci-
vil.

Gouverne-
ment mo-
narchique,
le plus an-
cien et le
plus natu-
rel;

QUAND les hommes sauvages se réunirent et formèrent des sociétés; quand l'expérience leur eut appris qu'ils pouvoient acquérir des forces, en se soumettant à des règles, et qu'avec moins de liberté ils auroient plus de bonheur; alors ils se donnèrent un chef, dont le pouvoir fut limité par de certaines conventions. Chez tous les anciens peuples, on trouve le gouvernement monarchique. Sa simplicité le rendoit conforme aux mœurs et aux besoins de ces premiers temps. L'autorité paternelle semble en avoir été la source. Plusieurs familles, formant une société, se gouvernoient comme une seule famille. Un roi devoit défendre et conduire ses sujets, comme un père ses enfans. Enfin, il falloit quelqu'un qui commandât: on se soumit à des rois.

Mais la royauté ne fut d'abord qu'une ombre de ce qu'elle devoit être dans la suite. Plus les peuples se policèrent, plus en général ils furent souples à l'obéissance. D'un côté, la force et la politique; de l'autre, le bien commun et le consentement des sujets, augmentèrent peu-à-peu la puissance royale. Ce qui fut même quelquefois usurpation dans l'origine, devint juste par le sceau des lois et par l'accord des volontés. On ne porte jamais volontairement le joug de la tyrannie; mais on s'accoutume volontiers à servir un maître dans lequel on ne voit qu'un protecteur.

Progrès
de la mo-
narchie.

La couronne, élective au commencement, puisqu'elle étoit un don du peuple, ne pouvoit manquer d'être un jour héréditaire, parce que la tranquillité publique exigeoit un ordre de succession. On hérita du droit précieux de commander à une nation entière, comme de celui de succéder aux domaines paternels; et quoiqu'il y eût en cela des inconvéniens, ils parurent avec raison supportables, pour éviter de plus grands maux.

Couronne
héréditaire.

Le roi d'Égypte soumis aux lois.

72

HIST. ANCIENNE.

Comment on l'avertissoit de ses devoirs.

C'est ainsi que la monarchie s'établit en Égypte de temps immémorial. Elle y eut pour fondement les lois dont l'empire s'étendoit jusques sur les moindres actions du prince. Sa cour ne devoit être composée que de personnes d'un mérite reconnu; excellent moyen, s'il étoit longtemps praticable, d'en bannir le vice et la flatterie. Les mets de sa table, l'emploi de son temps, tout étoit réglé avec une rigide sagesse. On le respectoit trop pour oser lui faire des reproches, en cas de mauvaise conduite; mais on l'avertissoit directement de ses fautes. Chaque matin, quand il arrivoit au temple, le grand-prêtre faisoit un discours sur les vertus royales; peignant des plus vives couleurs les excès où l'ignorance et la surprise pouvoient entraîner le prince, le supposant incapable d'y tomber volontairement, et chargeant d'imprécations ceux qui l'y engageroient par de funestes conseils. Après le sacrifice, on l'instruisoit encore par la lecture des meilleures maximes, et des traits

traits d'histoire les plus propres à inspirer la vertu.

La religion, extrêmement révé-
rée en Egypte, pouvoit rendre cette
méthode très-efficace : c'étoit même
le plus beau triomphe de la religion,
d'assujettir au devoir le cœur altier
des souverains. On peut déjà obser-
ver ici que les prêtres avoient presque
tout réglé dans le royaume.

Pouvoir de
la religion.

La coutume de juger les rois après
leur mort, ainsi que les derniers
citoyens, est généralement vantée
comme une institution admirable.
Chacun avoit droit de se porter pour
accusateur ; le peuple étoit juge : si
les preuves paroissent décisives
contre le mort, on le privoit de la
sépulture. Par-là, les souverains se
trouvoient réellement comptables
de leurs actions envers leurs sujets,
et l'idée d'un jugement à subir de-
voit leur faire respecter les hommes
et les devoirs : supposé néanmoins,
(ce qui paroît fort douteux), qu'on
osât flétrir la mémoire d'un mau-
vais prince, quand son successeur
avoit intérêt à la défendre.

Coutume
de juger les
morts, mê-
me les rois.

Préjugé
qui rendoit
cette coutu-
me utile.

Malgré l'impression que peut produire la crainte de laisser après soi le déshonneur, cette coutume salutaire tiroit peut-être principalement son utilité d'une opinion frivole et absurde. Les Egyptiens croyoient, selon la remarque d'un savant (Gouguet) que jusqu'à la putréfaction du corps, les ames y demeuroient attachées : ils regardoient la sépulture comme essentielle au bonheur; ils espéroient, avec le secours des embaumemens, survivre à eux-mêmes des siècles entiers dans leurs tombeaux. Souvent le monde se gouverne par les préjugés. Quel avantage ne seroit-ce pas, si on le tournoit du moins au bien public? La persuasion que le bonheur ou le malheur pouvoit dépendre des vivans, devenoit ainsi un des premiers ressorts du gouvernement politique, lié au système religieux.

Ceroyaume
divisé en dé-
partemens.

On attribue à Sésostris la distribution de l'Égypte en trente-six *nomes* ou départemens, qu'il confioit aux hommes les plus dignes de commander. Rien n'est plus nécessaire dans un grand état, où l'œil du prince a besoin de tant d'autres yeux.

Les terres étoient partagées entre le roi, les prêtres et les gens de guerre. Un tel partage annonce le despotisme et la superstition, plutôt qu'un gouvernement équitable. Il convenoit, sans doute, que les défenseurs de la patrie fussent personnellement intéressés à sa défense : leur propriété étoit un motif de courage. Mais une propriété si étendue devoit inspirer aussi la mollesse. Les Egyptiens furent un peuple lâche, presque toujours subjugué. Des mercenaires, soumis à une bonne discipline, auroient mieux valu que ces soldats, qui naissoient, en quelque sorte, moins pour combattre que pour jouir.

Partage des terres.

Quant aux prêtres, leurs vastes possessions paroissent d'autant plus sacrées, qu'ils prétendoient les tenir d'Isis elle-même. Le tiers des terres, joint au respect que la religion inspiroit pour eux, et à l'exemption de tout impôt et de toute charge, les rendoit trop puissans, pour que l'autorité du sacerdoce eût un contrepoids dans l'autorité civile. Aussi ne peut-on s'empêcher de regarder

Grande puissance des prêtres.

les institutions politiques comme leur ouvrage. Ils gouvernoient les rois et les peuples. Ils étoient à la tête du camp. Les premières dignités, l'administration de la justice, les archives et les annales; en un mot, les lois et les opinions se trouvoient, en quelque sorte, dans leurs mains. Je laisse à juger si leurs traditions, recueillies par les Grecs, méritent beaucoup de confiance.

Contradiction au sujet des tributs.

Des historiens assurent que les terres des soldats n'étoient sujettes à aucune taxe, non plus que celles des prêtres. Sur qui tomboient donc les tributs? ou n'y en avoit-il point? D'un autre côté, Hérodote dit que Sésostris avoit partagé les terres, et imposé un tribut selon la quantité de terrain qu'on possédoit. Nous perdrons le temps à éclaircir de pareilles contradictions si fréquentes dans l'histoire ancienne.

Grand tribunal; manière d'administrer la justice.

Les Egyptiens connurent que le bonheur des peuples policés dépend surtout de l'administration de la justice, sans laquelle le crime impuni entraîneroit bientôt la ruine commune. Leur grand tribunal étoit

composé de trente juges choisis dans les trois capitales, Thèbes, Memphis et Héliopolis : (car l'Égypte se divisoit en trois parties, haute, moyenne et basse). Le prince leur faisoit jurer, en les installant, de ne lui pas obéir, s'il commandoit une sentence injuste. Il fournissoit à leur entretien, et nulle tache d'intérêt ne devoit souiller une si noble profession. De peur que la force et les artifices de l'éloquence ne triomphassent de l'équité, les affaires se traitoient par écrit. La manière même de prononcer les arrêts avoit quelque chose d'auguste et de saint : le président touchoit avec une figure de la Vérité celui dont le droit étoit reconnu. On ne doutoit point que la vérité ne dictât le jugement. Tel est le tableau tracé par les historiens, sinon d'après nature, du moins apparemment d'après les principes et les règles ordinaires. Quand nous parlerons des mœurs de ce peuple, il s'élèvera des doutes sur les éloges prodigués à ses magistrats. La magistrature, le sacer-

doce même participent toujours à la contagion publique.

Lois d'Égypte.

De tous les biens de la société, les lois sont, sans contredit, le premier, comme la source de tous les autres. Dans le temps que presque aucune nation n'avoit de police, les lois d'Égypte étoient déjà en vigueur. On faisoit honneur à Ménès de l'établissement du mariage. Le frère et la

Mariage du frère avec la sœur.

sœur pouvoient se marier ensemble, parce qu'Osiris et Isis avoient donné l'exemple d'une pareille union. Ainsi les idées superstitieuses consacrent ce que les bonnes mœurs devoient proscrire. La polygamie étoit permise, excepté aux prêtres. Cependant il paroît certain, malgré la pratique commune des orientaux, qu'elle ne s'accorde ni avec le vœu, ni avec l'intérêt de la société; car le nombre des femelles est à-peu-près égal à celui des mâles, et l'éducation des enfans demande que le père et la mère soient étroitement unis.

Polygamie.

Punition de l'adultère, de la lâcheté, du faux, etc.

On punissoit sévèrement l'adultère, comme un crime des plus pernicieux par ses effets, puisqu'il

sappe le fondement de l'ordre civil. L'homme qui l'avoit commis étoit condamné à mille coups de verge, et la femme à avoir le nez coupé. On ne punissoit que par des marques d'infamie les soldats coupables de lâcheté : on supposoit que l'honneur doit surtout animer les gens de guerre. Le calomniateur subissoit la peine qu'auroit subie l'accusé s'il eût été convaincu. Les faussaires, les faux monnoyeurs étoient condamnés à perdre les mains.

La sûreté des hommes étant le premier objet de la législation, on punissoit de mort l'homicide, même commis sur un esclave. Quiconque avoit pu sauver un homme attaqué par des meurtriers, et ne l'avoit pas fait, étoit puni comme homicide. Si l'on n'avoit pu empêcher le meurtre, on devoit dénoncer le coupable, sous peine d'être fouetté. La ville la plus proche du lieu où se trouvoit le cadavre, étoit obligée de lui faire des obsèques dispendieuses : nouveau motif de veiller à la conservation des hommes. Le supplice d'un père meurtrier de son enfant, se

Peines contre l'homicide et le parricide.

réduisoit à tenir le cadavre embrasé, trois jours et trois nuits de suite, au milieu de la garde dont il étoit environné : on jugeoit, sans doute, que la nature et l'opprobre seroient ses bourreaux. Les femmes grosses n'étoient exécutées qu'après leurs couches. Les lois ordonnoient de conserver et d'élever tous les enfans. Nous verrons des peuples inhumains à cet égard, sans aucun scrupule, soit par la difficulté de la subsistance, soit par d'autres motifs moins excusables.

Éducation
des enfans.

Lois con-
cernant les
débiteurs.

Chaque particulier étoit regardé comme appartenant à l'état. En conséquence, les biens, et non la personne du débiteur, répondoient de la dette ; l'on ne connoissoit donc pas ces violences qui causèrent tant de troubles dans l'ancienne Rome, et ce fut principalement le fruit des lois de Bocchoris, dont le règne commence environ 762 ans avant notre ère. Asychis son successeur trouva un moyen efficace de maintenir la sûreté du commerce, en ordonnant que le débiteur engage-
roit au créancier le corps embaumé

de son père, et que s'il mouroit sans avoir retiré ce gage, il seroit lui-même privé de la sépulture. C'étoit enchaîner les Égyptiens par leur plus grand intérêt, dès qu'ils attachoient à la sépulture une si grande importance; mais ou cette loi ne pouvoit être générale, ou il suffisoit d'engager le corps de quelqu'un de ses ancêtres.

Une des meilleures lois est celle d'Amasis, par laquelle on étoit obligé de déclarer tous les ans au gouverneur de la province sa profession et les moyens dont on subsistoit. Il y avoit peine de mort pour qui ne pouvoit rendre compte de sa conduite, ni montrer qu'il vivoit par des voies honnêtes. La peine sans doute étoit excessive, puisqu'on ne sauroit punir autrement les plus grands crimes; mais le but de cette loi étoit excellent. Elle imposoit la nécessité d'être utile; elle bannissoit la paresse, la fraude et les autres pestes de la société; elle rendoit le citoyen comptable de ses actions à la patrie. Solon en fit une loi d'Athènes. Seroit-il donc impossible

Loi contre
l'oisiveté et
la mauvaise
conduite.

aujourd'hui de réduire à un travail honnête tant de misérables, que l'oisiveté seule rend dangereux ? et sans les punir de mort, contre le droit de la nature, ne pourroit on pas en tirer des services réels, même en les punissant ?

Abus des
professions
héréditaires.

L'ancienne loi qui établissoit diverses classes de citoyens, entièrement séparées, et qui obligeoit les enfans de suivre la profession de leurs pères, ne mérite pas tous les éloges qu'on lui a donnés. « On » faisoit mieux, dit Bossuet, ce qu'on » avoit toujours vu faire, et à quoi » on s'étoit uniquement exercé dès » l'enfance. » On faisoit mieux ! oui, si l'on avoit les dispositions nécessaires, et si l'on suivoit de bons modèles. Voit-on aujourd'hui que le meilleur artisan, l'artiste le plus renommé, soient ceux qui ont eu leur atelier pour berceau ? Que dirai-je des états où l'étude, la réflexion, les talens, sont d'une nécessité plus indispensable ? Une loi pareille en Europe auroit éternisé les abus ; auroit mis, comme en Egypte, un obstacle invincible à

la perfection en tout genre ; auroit enchaîné dans la poussière , ou du moins dans l'obscurité , la plupart des génies qui ont éclairé ou honoré le genre humain.

La vraie politique ne captive pas l'émulation. Elle encourage assez les arts nécessaires , principalement l'agriculture , pour n'avoir pas à craindre qu'on les néglige ; elle apprécie les talens , et leur assigne à tous le rang convenable : mais loin d'élever une barrière odieuse entre les classes de citoyens , elle cherche plutôt à les unir en un même corps ; d'autant plus qu'une classe trop multipliée deviendroit funeste à celles qui seroient trop peu nombreuses. La confusion des états paroît un mal nécessaire dans les grandes monarchies : c'est aux législateurs à en prévenir les principaux inconvéniens.

Selon la plupart des écrivains , toutes les professions étoient honorées en Égypte. D'autres disent qu'on y détestoit celle de berger , quoique les troupeaux fussent en grand nombre , et que la vie pas-

L'émulation incompatible avec la séparation des classes.

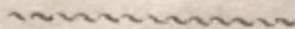
Si toute profession étoit honorée.

torale ait eu tant de charmes pour les premiers hommes.

Loi favorable aux voleurs.

Nous pourrions observer bien d'autres abus chez ce peuple si célèbre. Diodore de Sicile rapporte que les voleurs avoient un chef, dépositaire de tout ce qu'ils déroboient. En s'adressant à lui, et en spécifiant la nature et les circonstances du vol, on étoit sûr de recouvrer ce que l'on avoit perdu : il en coûtoit seulement le quart de la valeur. Si cette coutume avoit passé en loi, comme on le suppose, voilà donc le vol autorisé en quelque manière, et récompensé. Le témoignage de Diodore est suspect sur une infinité de choses. Mais les admirateurs de la sagesse égyptienne récusent-ils son témoignage? Avouons que le bien et le mal sont également douteux en plusieurs points essentiels.

Il nous reste à examiner des abus encore plus étranges, ceux de la superstition.



CHAPITRE III.

Religion et mœurs des Égyptiens.

QUAND on n'envisageroit la religion que comme un des plus forts liens de la société, et un des plus puissans motifs pour attacher aux devoirs, elle devrait paroître bien respectable, indépendamment de l'amour et de la reconnoissance qu'exige la divinité. Malheureusement la superstition l'avilit, la dénature, et produit les plus grands maux, en abusant du plus grand bien. L'histoire nous en fournira des exemples innombrables, sur lesquels on ne peut trop insister, si l'on se propose de guérir les hommes d'une sorte de maladie contagieuse, dont ils furent partout les victimes.

L'intelligence suprême se manifeste dans ses ouvrages. Il suffit de contempler la structure de l'univers, l'organisation de ses habitans, l'or-

Utilité de
la religion.

La superstition l'altère et devient funeste.

dre et l'harmonie de ses globes immenses, pour en reconnoître l'auteur unique et pour l'adorer. Cependant la religion primitive, si pure, si simple, a été dans toutes les parties du monde comme enlevée dans un chaos d'extravagances monstrueuses. L'esprit humain, au lieu de s'humilier devant l'Être infini qu'il ne peut comprendre, met des fantômes à sa place. L'imposture, la terreur, l'imagination réalisent ces fantômes, et les multiplient sans cesse. Quelquefois même l'absurdité, sous le nom auguste de religion, subjuge des génies supérieurs, et les ravale dans la foule rampante du vulgaire. Comme on se fait des dieux ridicules, et moins bons que malfaisans, on s'impose aussi, pour leur plaire ou pour les calmer, des devoirs ridiculement barbares. Enfin la superstition, diversifiée en mille manières, est l'opprobre et le fléau du genre humain.

Quelques esprits éclairés, parmi les Egyptiens, conservoient l'idée d'un premier être, auquel ils don-

L'idée de l'Être suprême conservée en

noient différens noms, et dont ils représentoient les attributs sous différens symboles. Plutarque rapporte cette inscription d'un temple d'Égypte : *Je suis tout ce qui a été, est, et sera ; nul mortel n'a jamais levé le voile qui me couvre* *. Celle-ci subsiste encore : *A toi qui, étant une, es toutes choses, la déesse Isis* **. L'unité de dieu étoit un des mystères qu'on enseignoit aux initiés en Égypte. Il n'en est pas moins certain que les fables insensées du paganisme en sont sorties, que le culte divin y étoit souillé de honteux excès, et que la superstition y alloit jusqu'à la stupidité et à la fureur.

Égypte,
malgré la
superstition

On commença vraisemblablement par le culte des astres, surtout du soleil et de la lune, désignés sous les noms d'Osiris et d'Isis. C'est l'origine la plus naturelle de l'idolâtrie. Dès qu'on perdoit de vue le créateur, on pouvoit aisément prendre

Idolâtrie
égyptienne.

* *De Isid. et Osir.*

** *Hist. univ. l. 373.*

les astres pour les maîtres de la nature, qu'ils animent et fécondent. L'admiration ou la reconnoissance déflia ensuite des mortels. On finit par adorer des animaux ; et ce culte, sous quelque point de vue qu'on l'envisage, est le dernier terme du délire superstitieux. Le silence des historiens ne permet pas de croire Juvénal, quand il accuse les Egyptiens d'adorer même des plantes, telles que l'oignon.

Animaux-
dieux.

Le bœuf Apis, principale divinité, qui représentoit Sésostris, étoit un taureau noir marqué de certaines taches. Les honneurs qu'on lui rendoit, les dépenses pour le nourrir, le désespoir après sa mort, l'empressement à lui chercher un successeur, paroïtroient incroyables, si quelque chose devoit le paroître en ce genre. Le chat, l'ichneumon, le chien, l'ibis, le faucon, le loup et le crocodile, étoient au nombre des dieux. On entretenoit magnifiquement ceux qui recevoient les honneurs divins, on n'épargnoit rien pour leur nourriture ; les personnes du premier rang se faisoient gloire

de les servir ; la pompe de leurs funérailles répondoit à ces folles profusions.

Tuer, même involontairement, un des animaux sacrés, étoit le plus grand des crimes. Le coupable n'échappoit point à la mort. Un soldat romain fut mis en pièces par le peuple, malgré l'entremise du roi et la terreur du nom de Rome, pour avoir tué un chat sans le vouloir. Diodore qui nous l'apprend, ajoute que dans une famine, les Égyptiens, plutôt que de toucher à ces animaux, se mangeoient les uns les autres.

Ils avoient encore le malheur d'être divisés par leurs opinions, et leurs pratiques religieuses. Là, on adoroit le crocodile ; ici, l'ichneumon ennemi du crocodile : * dans une province on craignoit de tuer le mouton, et l'on ne mangeoit que

Excès de zèle pour ces animaux.

Divisions causées par le culte.

* Il mange les œufs, il tue les petits des crocodiles. On a écrit faussement qu'il entroit dans le corps du crocodile, pendant son sommeil, et lui déchiroit les entrailles. L'ichneumon est aujourd'hui la mangouste.

des chèvres ; dans une autre , on respectoit superstitieusement la chèvre, et l'on vivoit de moutons. De-là les reproches d'impiété , les haines, les querelles. Selon Diodore , c'étoit le fruit de la politique d'un sage roi, qui, pour prévenir les révoltes, sema la discorde dans les provinces, en donnant un dieu particulier à chacune. Supposé le fait, ce prince ne doit passer que pour l'ennemi de son peuple. En le livrant aux querelles de religion, il l'avoit exposé à une guerre intestine et interminable.

Diverses
supersti-
tions des
Égyptiens.

Quand la superstition est enracinée parmi les hommes, elle se montre et se reproduit sous mille formes hideuses. Les Egyptiens, dans les commencemens, sacrifièrent des victimes humaines. Ils se faisoient un devoir de ne manger ni fèves ni froment, et leur pain étoit d'*olyra*, (c'étoit peut-être le riz). Ils abhorroient certains animaux comme immondes, surtout le porc. Ils regardoient avec une aversion religieuse les étrangers, au point qu'ils n'osoient manger avec

eux, se servir d'un meuble qui leur appartint, mettre à la bouche un morceau de viande coupée avec leur couteau. Ils se flagelloient, hommes et femmes, dans une fête d'Isis, et commettoient des indécentes grossières dans une fête de Diane. Ils consultoient leurs animaux-dieux, comme des oracles. La circoncision étoit pratiquée en Egypte de temps immémorial; Pythagore fut obligé de s'y soumettre, pour converser avec les prêtres.

Ces prêtres qui pouvoient rendre de si grands services par la culture des mœurs, enchaînoient et gouvernoient le peuple par la superstition. Seuls dépositaires de la science, ils faisoient croire tout ce qu'ils vouloient. Leur pouvoir excessif démontre qu'ils avoient fabriqué les ressorts du gouvernement, ou qu'ils les avoient assujettis à un mobile supérieur, à l'intérêt de leur ordre. Lorsque la famille régnante venoit à s'éteindre, il falloit élever un prêtre sur le trône: on pouvoit choisir un militaire, mais l'élu devoit être agrégé au corps sacerdotal. Séthon,

Pouvoir
excessif des
prêtres d'É-
gypte.

Prêtre-roi

prêtre de Vulcain , étant parvenu ainsi à la royauté , affecta imprudemment du mépris pour les gens de guerre , qu'il dépouilla de leurs privilèges. Il eut besoin de leurs services quelque temps après. Officiers et soldats refusèrent de le défendre. Selon les fables égyptiennes , Vulcain le sauva par un miracle.

Politique
de ces prêtres.

Sans doute , les prêtres d'Égypte , en général , connoissoient le ridicule d'une partie des erreurs qu'ils enseignoient. Leur théologie secrète , quoique mêlée de fictions , étoit fort supérieure à la croyance populaire. Ils avoient même des idées sublimes de l'être infini. Mais pourquoi une doctrine secrète , qui dérobe la lumière au public ? pourquoi cacher au peuple les vérités les plus importantes ? pourquoi le laisser abruti dans un funeste aveuglement ? pourquoi déshonorer dieu par des folies et tourmenter les hommes par des chimères ? Politique faussé ou cruelle ! Il étoit difficile , j'en conviens , d'éclairer un peuple si superstitieux ; en voulant le guérir , on

pouvoit craindre de le blesser, et de le mettre en fureur. Cependant avec de sages précautions la vérité bien-faisante s'insinue partout, et partout produit son effet. Sans doute, les prêtres en firent un mystère par intérêt de corps; car les superstitions établies leur étoient utiles. Le petit nombre d'initiés qu'ils daignoient instruire, ne parvenoit à cette grace qu'après de longues épreuves. On vouloit apparemment, et s'assurer du sujet, et donner plus d'importance aux mystères.

Ils cachotent la vérité par intérêt.

Épreuves des initiés.

Les mœurs des Egyptiens étoient bizarres comme leur religion. Le respect pour les pères et mères, et pour les vieillards, la reconnoissance pour les bienfaits, les sentimens pacifiques, l'attachement aux anciennes coutumes, faisoient leurs principales vertus. Ils y joignoient de grands défauts, qui paroissent entrer dans le caractère national. En Égypte, selon quelques écrivains, les hommes étoient paresseux et lâches, passant le temps à filer, tandis que les femmes, maîtresses dans la maison, s'occupoient des affaires du

Mœurs des Egyptiens.

Vanité nationale; haine des nouveautés.

dehors. On obligeoit les filles, non les enfans mâles, d'avoir soin de leurs parens. On méprisoit et l'on abhorroit les étrangers. On n'imaginoit rien de beau, rien de bon, que ce qui se pratiquoit dans le pays: préjugés injurieux au genre humain, et contraires au bien public. En vain Platon célèbre cet éloignement extrême des nouveautés; en vain de grands génies nous disent encore avec enthousiasme: « Une coutume nouvelle » étoit un prodige en Egypte, tout » s'y faisoit toujours de même; et » l'exactitude qu'on y avoit à garder » les petites choses, maintenoit les » grandes. Aussi n'y eut-il jamais de » peuple qui ait conservé si long- » temps ses usages et ses lois*.» Quel mérite d'avoir conservé de mauvaises lois avec les bonnes, des usages ridicules avec les coutumes respectables, de grossières superstitions avec les sentimens religieux! Il ne faut pour réfuter ce paradoxe,

* Bossuet, *Discours sur l'Histoire universelle.*

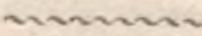
que l'exemple de l'Égypte, sur lequel ont veu l'appuyer. Tout s'y faisoit toujours de même : c'est pour-quoi tant de choses s'y faisoient mal. Les abus ne se corrigent, les mœurs, les lois et les arts ne se perfectionnent que par des changemens. La nouveauté, souvent pernicieuse, est aussi souvent nécessaire. Sans elle, ni les Egyptiens, ni aucun peuple, ne seroient sortis de la barbarie ; sans elle, à quoi nous serviroit la raison, dont les progrès successifs doivent tendre au bonheur de la société ? Le grand point est d'inno-
ver avec sagesse ; car souvent le pire des abus est de mal réformer les abus.

La nouveauté est souvent nécessaire.

Une coutume établie en Égypte, selon Hérodote, est remarquable par la réunion de deux idées singulièrement contraires. Dans les repas et les parties de plaisir, on apportoit un cercueil où étoit une figure de mort en bois, quelques-uns disent un vrai cadavre. On le présentoit à chaque personne de la compagnie, en lui disant : *Buvez et réjouissez-vous, car voilà ce que vous serez*

Figure de mort apportée dans les repas.

un jour. Horace, en philosophe épicurien, rappelle quelquefois le souvenir de la mort, pour inviter au plaisir. Mais qu'un peuple graves'en soit fait une habitude, qu'il ait surtout ajouté au plus triste souvenir, un spectacle beaucoup plus triste; il est difficile ou de le croire ou de l'expliquer.



CHAPITRE IV.

Arts et sciences des Égyptiens.

C'EST aux arts et aux sciences que les Égyptiens doivent sur-tout leur célébrité. Ils furent certainement inventeurs, et l'Europe leur doit le germe de ses connoissances. On attribuoit à Osiris l'invention de la charrue, instrument qui a été plus utile au genre humain que toutes les savantes découvertes, puisque l'agriculture est la mère de la société. Les premières charrues étant de bois, sans fer ni autre métal, le labourage n'a pu commencer que sur des terres légères, comme en Égypte, où la culture n'exigeoit pas de grands efforts.

Premiers arts inventés en Égypte.

La charrue.

Observons ici un fait étonnant, essentiel à l'histoire des arts et de l'industrie. Parmi les métaux, le fer a été le dernier trouvé et mis en œuvre. Le cuivre trempé y sup-

Le fer longtemps inconnu.

pléoit : les armes se faisoient de cuivre. L'argent même devenoit commun, lorsque le fer, destiné par la nature à tant d'usages précieux, le fer dont l'industrie moderne a un besoin continuel, restoit enfoui et inconnu. C'est que les opérations métallurgiques pour ce métal, étoient beaucoup plus difficiles à inventer que les autres.

Réflexions
sur la nais-
sance des
arts.

Cette remarque invite à quelques réflexions. Trop accoutumés à jouir des avantages qui se trouvent sous nos mains, nous ne pensons pas aux miracles de génie qu'il a fallu pour les produire, ni à la multitude prodigieuse d'hommes qui en ont été privés. Cependant il fut des siècles, il est encore de vastes contrées, des pays même florissans, où l'on ne connut jamais la nourriture la plus commune, le pain. Par quels progrès admirables les hommes ont-ils pu s'élever, de cet état sauvage et malheureux, à l'état de culture, d'aisance et de perfection, dont la plupart jouissent sans y penser ? Le besoin les a rendus industrieux. Pour se nourrir, se vêtir, se mettre

Ils sont nés
du besoin
et de l'in-
dustrie.

à couvert des injures du temps, ils ont bientôt inventé des moyens grossiers, auxquels ont succédé insensiblement de meilleures pratiques. Le hasard a secondé l'industrie, et lui a souvent frayé la route. N'imaginons pas, comme un ancien philosophe (Posidonius), qu'on ait trouvé le secret de faire du pain, en considérant que les grains, mangés sans préparation, se broyoient d'abord avec les dents; que leur substance se délayoit ensuite par la salive; que remués en cet état, et rassemblés par la langue, ils descendoient dans l'estomac, et y recevoient le degré convenable de cuisson. Suivant ce système ingénieux, l'art de moudre, l'art de pétrir, l'art de cuire au four, seroient nés tout à-coup d'une subtile combinaison d'idées! il falloit y joindre la découverte du levain, qui peut étonner davantage.

De tels systèmes ne sont que des jeux d'esprit. On a su probablement faire la farine, la délayer dans l'eau, la réduire en pâte, la cuire de façon ou d'autre, avant que d'a-

Faux système de Posidonius sur l'invention du pain.

Le hasard a contribué aux découvertes.

voir réfléchi sur la nature et les effets des opérations animales. Une espèce d'instinct plutôt que le raisonnement a produit les arts de nécessité. Les commencemens furent des essais grossiers : d'expérience en expérience on parvint à des méthodes plus ou moins perfectionnées, et souvent un concours d'heureux hasards applanit les voies aux découvertes qu'on croiroit aussi anciennes que le monde.

On a long-temps ignoré l'usage du feu.

Le feu même a long-temps manqué aux hommes, ou plutôt le moyen de le conserver, de le reproduire. Aussi les Grecs le supposoient - ils venu du ciel, comme on le voit dans la fable de Prométhée. En 1521, lorsque Magellan aborda aux îles Marianes, les sauvages prirent cet élément pour un animal qui mangeoit le bois. L'ayant touché et s'étant brûlés, ils n'osèrent plus le regarder que de loin; ils craignoient d'être blessés par des morsures, ou par sa violente respiration. De la découverte du feu à celle de la métallurgie, surtout à l'art d'employer le fer qu'il faut fondre, refondre;

battre , réchauffer , rebattre , avant que d'en forger un outil ; l'intervalle paroît effrayant. Au Pérou et au Mexique , où le fer abonde , on ne le connoissoit point , quoique l'or brillât dans les temples , et servît à la magnificence des princes. En un mot , ce qui nous paroît extrêmement simple et facile , ce qui l'est devenu effectivement par l'habitude , doit être admiré dans l'origine , soit comme un don précieux de la nature , soit comme le fruit d'une industrie supérieure à la nature elle-même.

Cependant , à quelque distance qu'on remonte dans l'histoire , au temps même des patriarches , on trouve en Egypte , non-seulement les arts nécessaires , mais ceux de luxe et d'agrément. Les fines étoffes , les broderies , les vases précieux , enfin l'appareil de l'opulence , annonçoient les talens de l'Égyptien. Il se distinguoit surtout par l'architecture , quoiqu'avec moins de goût que de grandeur. Ce que les anciens racontent de ses ouvrages , pa-

Les arts cultivés en Egypte de temps immémorial.

roît infiniment exagéré, s'il n'en subsistoit des monumens, dont je vais donner une idée en peu de mots.

Les pyramides.

Les fameuses pyramides, que plusieurs écrivains supposent bâties avant le déluge, résistent encore aux coups du temps, qui a détruit tant d'empires. Il en reste trois, à quelques lieues du Caire, où étoit autrefois Memphis. La plus grande fait un carré de deux mille six cents quarante pieds de circuit, chaque côté de la base ayant six cent soixante pieds. Sa hauteur perpendiculaire est d'environ cinq cents pieds. Une plate-forme d'environ seize pieds, de chaque côté, termine le sommet. Plusieurs pierres de cet énorme édifice portent trente pieds de long; sur quatre de haut et trois de large. On prétend que les ouvrages souterrains étoient encore plus considérables. Cent mille ouvriers, selon le récit d'Hérodote, travaillèrent trente années de suite, ou à préparer les matériaux, ou à construire l'ouvrage; et une inscription apprenoit que, pour les légumes dont on les avoit nourris, il en avoit coûté seize cents

talens évalués à près de sept millions de notre monnoie.

Pline, le naturaliste, et plusieurs autres, déclament contre la folle vanité, qui avoit inspiré aux souverains ces entreprises ruineuses. Quelques écrivains moins judicieux ont imaginé que c'étoient des greniers, bâtis par Joseph pour les grains des sept années d'abondance. Voilà peut-être une des rêveries qui caractérisent le mieux les érudits à système. Suivant l'opinion la plus commune aujourd'hui, les pyramides étoient des tombeaux, où l'on conjecture que les rois, imbus des préjugés de la nation, vouloient éterniser leur vie, en assurant à leurs cadavres une demeure inaccessible, et à l'épreuve des siècles. A cette superstition se joignit vraisemblablement le motif de prévenir des troubles, en imposant au peuple un long travail. Peut-être aussi, le goût des grandes masses étant naturel aux Égyptiens, un premier exemple de cette espèce suffit pour faire des imitateurs.

Quoi qu'il en soit, on observe

E iv

La superstition et la politique ont fait construire les pyramides.

Les constructeurs de-

testés pour
leurs vexa-
tions,

utilement que les monarques, constructeurs des pyramides, devinrent si odieux par les corvées, dont ils accablèrent leurs sujets, qu'ils n'ont pu jouir de leurs tombeaux, ni sauver même leur nom de l'oubli. Il ne faut donc pas juger du gouvernement d'Égypte par l'idée qu'en donnent les écrivains, d'après quelques bonnes lois qui souvent ne s'observoient point.

Momies des
Égyptiens.

Le desir superstitieux de conserver les cadavres étoit une des plus fortes passions des Égyptiens. Aussi ne les a-t-on jamais égalés dans l'art d'embaumer les morts. Leurs momiés durent toujours. Des grottes-taillées dans le roc en sont remplies. Que n'inspire pas le préjugé? Respecter jusqu'aux cendres de ses pères, est un sentiment louable et naturel; mais ici la superstition agit beaucoup plus que le sentiment. Rollin dit à ce sujet, *que la coutume de brûler les corps a quelque chose de cruel et de barbare, en se hâtant de détruire ce qui reste des personnes les plus chères*; il ne voit rien de plus con-

Préjugé
sur la sépulture.

venable que les enterremens ordinaires : comme s'il étoit plus humain de livrer ces restes précieux aux vers et à la pourriture. Tant de faux jugemens sont utiles à observer : ils doivent nous apprendre à user de notre raison, sans être esclave des opinions d'autrui.

C'est encore un préjugé trop commun, de vanter le goût des Égyptiens. Écoutons Bossuet : *ils n'ont aimé qu'une hardiesse réglée ; ils n'ont cherché le nouveau et le surprenant, que dans la variété infinie de la nature.* Mais leur passion pour les colosses ne dément-elle pas cet éloge ? On voit encore une tête de Sphinx, qui a trente-cinq pieds de tour et vingt-six de hauteur. On ne trouve ni dessein, ni proportions, ni agrément dans ces masses étonnantes que le temps a respectées. Le gigantesque en fait le principal mérite, et le gigantesque dans les arts est comme l'enflure dans les ouvrages littéraires *.

Les Égyptiens manquoient de goût.

* Voyez *Origine des Lois*, etc.

Labyrinthe. - Nous ne décrivons point le labyrinthe, fameux palais dont on attribue la construction à douze rois, qui régnèrent en même temps vers l'an 1000 avant Jésus-Christ. Dans une seule enceinte, il renfermoit, dit on, trois mille salles, communiquant toutes les unes aux autres par une infinité de détours. Les obélisques sont plus connus : il y en avoit plusieurs, faits d'une seule pièce de cent quatre-vingt pieds de haut, Celui de Ramesses, fils de Sésostris, étoit beaucoup plus grand ; il avoit été travaillé par vingt mille ouvriers, s'il faut en croire les anciens. On le voit à Rome, où l'empereur Constance l'a fait transporter, et où Sixte-Quint l'a rétabli.

Thèbes. Quant aux merveilles qu'on débite de la ville de Thèbes, et aux cent portes qu'Homère lui donne, par chacune desquelles pouvoient sortir dix mille soldats, c'est une exagération fabuleuse qui déshonorerait l'histoire. Contentons-nous d'admirer une chose vraiment admirable, l'industrie des Égyptiens à tirer du flanc des montagnes les

Industrie à transporter des pierres énormes.

pierres énormes qu'ils employoient, à les transporter fort loin par le moyen des canaux du Nil, et à les élever dans l'air avec beaucoup moins de secours que nous n'en avons.

Les progrès dans les arts prouvent de l'habileté dans les sciences. Entre les uns et les autres, il y a une liaison intime et une correspondance nécessaire. Où les arts fleurissent, un nombre de génies heureux sont excités aux méditations et aux recherches profondes ; ils y consacrent leur loisir avec ardeur, et en acquérant des lumières qui se répandent bientôt, ils ouvrent aux arts de nouvelles sources de perfection et de richesses. On ne peut douter que les Égyptiens n'aient eu des principes de mécanique, de géométrie, et de plusieurs parties des mathématiques ; on les voit arpenter les terres avec précision, distribuer les eaux du Nil par une infinité de canaux, mesurer exactement la crue de ce fleuve, fabriquer et employer toutes sortes de

SCIENCEs.

Les sciences liées aux arts.

machines, surtout mesurer le temps et calculer la révolution des astres.

Nécessité
de l'astro-
nomie.

Que l'astronomie ait pris naissance chez eux, ou chez les Chaldéens, ou ailleurs, c'est une question qu'il est impossible de décider sûrement, et qu'il importe peu d'examiner. Les deux peuples ont cultivé de temps immémorial cette science, nécessaire non-seulement pour la chronologie, mais encore pour la géographie, pour la navigation, pour l'agriculture et pour l'ordre de la vie civile : car les opérations du laboureur, ainsi que les affaires de la société et les exercices du culte, ne se règlent que par une exacte division du temps, et par la connoissance du mouvement périodique des corps célestes.

L'année
lunaire et
l'année so-
laire, trou-
vées par les
Égyptiens.

Les Égyptiens semblent avoir eu les premiers une année de douze mois. L'observation des phases de la lune produisit aisément cette découverte. D'abord l'année fut purement lunaire, de trois cents cinquante-quatre jours, si différente de la véritable année solaire, qu'en moins de dix-sept ans l'ordre des

saisons étoit absolument renversé. Il fallut consulter le soleil, observer son retour à certaines étoiles fixes; il fallut mesurer l'année au cours de cet astre. Comme il étoit difficile de rencontrer juste, on la fit de trois cent soixante jours seulement, en donnant trente jours à chaque mois. Mais il restoit encore une erreur si considérable, qu'au bout de trente-quatre ans, les saisons avoient pris la place les unes des autres. Enfin, après de nouvelles études, on forma l'année de trois cent soixante-cinq jours; et même les astronomes d'Égypte découvrirent que la révolution du soleil étoit plus longue de quelques heures.

Ils connoissent le Zodiaque; ils l'avoient divisé en douze signes de trente degrés: découverte aussi ancienne que difficile. Ils étoient instruits du mouvement des planètes et de la cause des éclipses. Ils calculoient les éclipses du soleil. Ils se figuroient la lune comme une terre éthérée. Vraisemblablement ils avoient acquis l'idée de la plu-

Jusqu'où
s'étendoit
leur astro-
nomie.

ralité des mondes, et du mouvement de la terre; puisque les pythagoriciens, instruits à leur école, nous ont transmis quelques notions de ces deux systèmes. Une preuve encore subsistante de leurs lumières, c'est que les côtés de la grande pyramide répondent précisément aux quatre points cardinaux.

La superstition leur faisoit abhorrer la mer.

Plus on a lieu de s'étonner que sans lunettes, sans pendules, sans chiffres arabes, les hommes aient pu s'élever à de si hautes connoissances; moins on conçoit les préjugés ridicules qui offusquoient la science des Égyptiens. Quoiqu'ils attribuassent à Isis l'invention des mâts et des voiles, ils détestoient par superstition et la mer et la marine. Ils voyoient dans la mer l'emblème de Typhon, l'ennemi d'Osiris. D'une pareille rêverie théologique, naissoit l'aversion pour cet élément. Les prêtres en avoient tant d'horreur, qu'il ne mangeoient ni poisson ni sel. C'est donc une conjecture vraisemblable, que les colonies égyptiennes ne passèrent dans

la Grèce que sur des vaisseaux phéniciens. Sésostris, selon l'histoire, osa le premier se mettre au-dessus du préjugé, en équipant une flotte. Ce conquérant fit lever la carte des pays qu'il avoit parcourus. Sans lui la géographie, une des principales études des prêtres, eût été resserrée dans les limites du royaume. N'est-il pas naturel de penser que des opinions si extravagantes avoient un but politique? On pouvoit changer de mœurs en communiquant avec les étrangers: on pouvoit devenir moins dociles aux volontés des prêtres.

Le génie superstitieux des Egyptiens se retrouve jusque dans leur médecine. Elle consistoit au commencement en différentes recettes, qui se transmettoient de père en fils, et qui s'appliquoient sans doute au hasard. On exposoit les malades, afin que les passans pussent les aider de leurs conseils. Les recettes ayant été recueillies et déposées dans les temples, on en fit un corps de médecine. Des livres sacrés contenoient les préceptes qu'il falloit suivre pour

Géographie cultivée en Égypte.

Leur médecine superstitieuse.

la cure des maladies. Si les médecins s'en écartoient, et que les malades mourussent, on les punissoit de mort. Cette loi seule devoit tuer une foule de malades. Il étoit défendu, selon le témoignage d'Aristote, de remuer les humeurs ou de purger avant le quatrième jour. Des opérations magiques mettoient le comble à ces abus; du moins tout donne lieu de le croire.

Ils n'osoient disséquer les cadavres.

L'art d'embaumer les corps, si perfectionné en Égypte, démontre que la botanique y étoit cultivée avec succès, mais non l'anatomie, quoi qu'en dise les panégyristes des Égyptiens. On ne disséquoit point les cadavres; on n'ouvroit pas même la tête pour les embaumer: on les considéroit d'un œil religieux, sans chercher aucune connoissance utile. Bien plus, quiconque touchoit au corps humain paroissoit digne d'horreur; et ceux qui faisoient l'opération, s'ensuyoyent aussitôt, dans la crainte d'être assommés. Ce préjugé subsiste encore parmi les Chinois. L'histoire des peuples est presque toujours celle de la foiblesse de l'es-

prit humain , malgré les prodiges de sagacité et d'industrie qu'elle nous offre.

On sait peu de chose de la philosophie égyptienne. Tantôt elle se confondoit avec la théologie , tantôt elle s'attachoit à la morale , plus importante que toutes les spéculations. Elle remontoit jusqu'au premier être. Les Égyptiens le représentoient sous la figure d'un homme qui tenoit un sceptre , et de la bouche duquel sortoit un œuf. Cet œuf ,

Philosophie.

symbole du monde , se retrouve chez les Chaldéens , les Perses , les Indiens , les Grecs , les Chinois. Une idée si singulière a vraisemblablement passé de peuple en peuple. Tous ont pu reconnoître par la raison l'architecte de l'univers ; mais de représenter son ouvrage sous la figure d'un œuf , c'est ce que l'imagination même ne peut guère inventer dans plusieurs pays.

L'œuf, symbole du premier être.

Avant de finir cet article , disons un mot de l'admirable invention par laquelle on a peint la pensée et la parole , conservé la mémoire des choses antiques , et communiqué à

Invention de l'écriture.

tous les siècles tant de vérités et d'erreurs, dont les archives du monde sont pleines. L'écriture, dans son origine, ne fut qu'une représentation des objets matériels. On traçoit la figure d'un arbre pour exprimer un arbre, et différentes figures, pour exprimer une action compliquée, ou un mélange de choses. Cette méthode ne pouvoit être de grand usage. Il fallut l'abrégé, la simplifier, inventer des signes qui exprimassent les mouvemens de l'ame, les opérations de l'esprit, etc. enfin des symboles qui fussent communs à plusieurs objets. Tels étoient les hiéroglyphes. Pendant longtems on ne connut pas d'autre écriture. Les prêtres Égyptiens en conservèrent l'usage, même après l'invention des caractères alphabétiques, afin de pouvoir cacher leur science aux yeux du vulgaire.

Hiéroglyphes.

Caractères alphabétiques.

Rien n'est plus simple en apparence, ni plus ingénieux en effet, que cette dernière invention. Un petit nombre de signes, représentant chaque voyelle et chaque consonne séparément, exprime sans

peine toutes les pensées, et renferme distinctement dans un fort petit espace, ce qu'une infinité d'hiéroglyphes ne pouvoient rendre qu'avec beaucoup de confusion et d'obscurité. On ignore l'époque de la découverte, tant elle est ancienne; mais on conjecture que tous les caractères alphabétiques dérivent d'une même source, malgré leur extrême différence. Nos lettres modernes viennent des Latins, les latines des Grecs, les grecques des Phéniciens, dont les caractères sont les mêmes que ceux des Samaritains. Toutes ces langues ont un alphabet commun, qui apparemment étoit encore celui de l'Égypte.

On conjecture qu'ils viennent tous de la même source.

En combinant les détails que nous venons de parcourir, on conclura que les Égyptiens avoient le génie de l'invention, et peu de goût et de jugement; qu'après avoir fait de grands pas dans les arts et les sciences, ils se sont arrêtés au milieu de la carrière sans jamais atteindre au but; qu'ils ont été les précepteurs de la plupart des nations, et les esclaves de leurs propres coutumes;

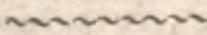
Les Égyptiens ont été trop admirés.

qu'ils avoient de bonnes lois, mêlées de beaucoup d'abus; que leur religion dégénéroit en superstition absurde, leur amour de la paix en lâcheté, leur estime de la patrie en sot orgueil; que leurs fausses idées de grandeur ne produisoient communément que du gigantesque; enfin que, si on les juge avec impartialité, on doit rabattre beaucoup des éloges que leur ont prodigués les Grecs et leurs copistes. Mais peut-on dire avec un célèbre moderne, qu'il « n'y avoit peut-être » que deux choses passables dans » cette nation; la première, que » ceux qui adoroient un bœuf ne » voulurent jamais contraindre ceux » qui adoroient un singe à changer » de religion; la seconde, qu'ils ont » fait toujours éclore des poulets » dans des fours *? » Une plaisanterie n'efface point les monumens de l'histoire. D'ailleurs, entre for-

Un moderne les rabaisse trop.

* Questions sur l'Encyclopédie, article *Bœuf Apis*.

cer un homme à changer de religion, et le mettre en pièces, parce qu'il a tué involontairement un chat, un chien, etc. la différence est trop légère pour en faire honneur aux Égyptiens.



CHINOIS.

Prodigieuse antiquité que s'attribuent les Chinois.

LES rapports des Chinois avec les Égyptiens nous offrent ici une matière curieuse d'observations, que je me contente d'effleurer. Les antiquités de la Chine, comme celles de l'Égypte, se perdent dans un abîme de fables. Elles renferment une suite de périodes et de dynasties imaginaires qui embrassent des millions d'années. Avant Fo-hi, le fondateur de la monarchie, on y voit les hommes vivant en brutes, errant çà et là dans les forêts, ne pensant qu'à dormir et à se rassasier, dévorant jusqu'aux plumes et au poil des animaux, dont ils buvoient le sang; ignorant le mariage et toute espèce de lois et de bienséances. L'origine des arts y remonte néanmoins au delà des temps connus.

Combien leur ancienne histoire est suspecte.

Aujourd'hui les vrais savans de la Chine n'adoptent point une chronologie fabuleuse. Ils avouent que l'an 215 avant Jésus Christ, un de

Leurs empereurs (Chi-hoam ti) fit brûler tous les livres historiques , parce que les lettres en tiroient des exemples contre son faste et ses constructions. Un corps complet d'histoire parut cent cinquante ans après cette époque. L'auteur de l'ouvrage ne dissimule point qu'il n'a pu trouver de certitude au delà de huit cents ans. Cependant , des observations astronomiques , rejetées par les uns , soutenues par les autres , remontent beaucoup plus haut. Les Chinois placent la première de toutes cent cinquante ans avant Yao , un de leurs empereurs , dont le règne , suivant M. Fréret , a précédé notre ère d'environ 2145 ans *. Je n'ai garde d'entrer dans ces discussions , et de prononcer sur l'authenticité des annales chinoises , si respectables aux yeux des auteurs anglais de l'Histoire universelle , qu'ils con-

Leur première observation astronomique.

* Cette observation toucheroit presque au déluge , en suivant la chronologie de l'hébreu qui le place l'an 2348 avant notre ère Mais , selon le samaritain , elle lui seroit postérieure d'environ 700 ans.

fondent Noé avec Fo-hi, le premier monarque de la Chine; j'exposerai seulement ici un autre système, plus intéressant, mais qui n'est encore qu'un système.

Système de M. de Guignes, qui fait des Chinois une colonie égyptienne.

M. de Guignes, de l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres, soutient qu'une colonie égyptienne s'établit à la Chine vers l'an 1122 avant Jésus Christ; qu'elle y transporte l'histoire d'Égypte, et que cette histoire est entée sur la véritable histoire chinoise; que les deux premières dynasties des annales de la Chine, sont celles des rois de Thèbes, dans la haute Égypte. Il observe que le fondateur de la troisième est représenté comme un conquérant qui divise les provinces, qui donne des souverainetés à ses capitaines et à ses amis. Il ajoute que, de l'aveu même des Chinois, il y a des peuples à l'occident et par delà la mer Caspienne, dont l'origine leur est commune. Enfin, il insiste sur la conformité des caractères chinois avec les lettres égyptiennes et phéniciennes, caractères qui selon lui

ne sont que des espèces de monogrammes formés de ces lettres.

Quoi qu'il en soit, (car d'autres savans ont attaqué en particulier le dernier article de son système,) on ne peut pas nier que les deux peuples n'aient entre eux une ressemblance remarquable en plusieurs choses. L'écriture chinoise est à-peu près de même nature que les anciens hiéroglyphes d'Égypte ; les mœurs et les coutumes chinoises tiennent encore plus de celles des Égyptiens. Même respect pour les rois, les pères et les mères ; même prévention en faveur du mérite national, et contre les étrangers ; même application à l'agriculture ; même progrès dans les arts et les sciences, sans goût ni perfection ; même amour de la tranquillité et de la paix ; même civilité, pleine de cérémonies indispensables ; même attachement superstitieux aux anciens usages, et par conséquent mêmes entraves au génie. Les Chinois, comme les Égyptiens, n'admirent que ce qu'ils font, et font

Ressemblance des Chinois avec les Égyptiens.

toujours ce qu'ils ont fait de temps immémorial.

Témoignage d'Anson sur les Chinois.

On lit dans le Voyage du lord Anson des particularités qui paroissent tenir à leur caractère. Lorsque cet amiral approcha des côtes de la Chine, un nombre incroyable de bateaux de pêcheurs rodèrent autour de son vaisseau, supérieur à toutes les forces navales de l'empire, sans qu'aucun de ces gens-là parût faire attention à un objet certainement digne de les étonner. L'auteur assure que les Chinois donnèrent plus d'une preuve semblable d'indifférence. « Je ne sais, dit-il *, » si cette disposition d'âme est chez » eux un effet de tempéramment ou » d'éducation; mais quelle qu'en » soit la cause, elle me paroît la » marque d'un caractère assez bas » et assez méprisable, et ne s'accorde guère avec les éloges que » tant d'auteurs donnent au génie » de cette nation, et que j'ai lieu

* Voyage du lord Anson, liv. III, chap. 6.

» de croire fort outrés, » Il peint ensuite les Chinois comme un peuple fourbe, hypocrite, fripon, lâche, dont la morale et le gouvernement sont plus dignes de blâme que de louanges *. Des écrivains judicieux pensent de même aujourd'hui, malgré les éloges magnifiques prodigués aux Chinois par plusieurs missionnaires.

Sans attribuer cette ressemblance avec les Égyptiens à une cause trop douteuse, à l'établissement d'une colonie égyptienne, au fond de l'Asie, j'observe encore un point important. Il y a dans le gouvernement chinois, comme dans celui de l'ancienne Égypte, des principes admirables de sagesse ; et si le monarque et les mandarins faisoient leur devoir, la Chine pourroit servir de modèle aux nations. Mais, en premier lieu, la secte de Foé, prêchée par les bonzes, (espèce de moines du pays) a corrompu, par

Il y a de bons principes à la Chine, mais mal observés.

* *Ibid.* c. 10.

une folle superstition , la saine morale et la religion de Confucius. En second lieu les mandarins, ces gouverneurs, ces magistrats si renommés, souvent avilis par l'intérêt, font un trafic honteux de la justice et du bien public. Tout dépend de l'empereur, les lois même, dont il est le seul interprète. C'est un despote, selon Montesquieu; et la force des coutumes, plutôt que celle de la législation, l'empêche d'être un tyran.

Cause de la stabilité antique du Gouvernement Chinois.

Si l'empire de la Chine, le plus riche de l'univers, subsiste depuis des milliers d'années, toujours gouverné par les mêmes principes, quoique deux fois conquis par les Tartares; voici peut-être les principales raisons de cette stabilité merveilleuse. L'opulence de l'empereur, (dont on fait monter les revenus à un milliard de notre monnoie,) ne lui laisse aucun désir de changer la constitution, ni aucun motif de commettre des injustices criantes. Les lettrés, qui seuls parviennent aux charges, sont asservis

à une étude minutieuse ; puisque la vie humaine ne suffit pas pour connoître les caractères de l'écriture , au nombre d'environ quatre-vingt mille. Ils ne peuvent donc avoir de grandes vues , ni former de grands desseins : ils se bornent souvent à faire leur cour en esclaves , et peut-être leur fortune en fripons. Enfin , le peuple , tout occupé d'agriculture , de petits gains , de rites , de cérémonies ; attaché par goût aux anciens usages , par habitude et par principes à l'ancien gouvernement , met son bonheur à vivre , à obéir , incapable de remuer , pourvu qu'on lui laisse et ses mœurs et ses manières , qui cimentent la constitution de l'état. Les Chinois sont un spectacle unique dans le monde , soit par la durée de leur empire , soit par l'invariabilité de leurs maximes. Mais leur exemple et celui des Égyptiens prouvent que l'assujettissement servile aux coutumes nationales , contribue à perpétuer , dans une nation toute sorte d'a-

bus, et à la priver d'une infinité d'avantages *.

Le philo-
sophe Con-
fucius.

Pour ne pas manquer l'occasion de faire connoître un grand homme, honoré depuis plus de deux mille ans dans sa patrie, et dont les descendans ont seuls la noblesse héréditaire; nous ajouterons ici quelques mots sur Confucius, philosophe le plus respectable, peut-être, qui ait existé dans le monde, puisqu'il y a fait le plus de bien. Il naquit, d'une famille illustre, environ 550 ans avant Jésus-Christ. Dès l'âge de quinze ans, il préféra l'étude des lettres et de la philosophie à tous les plaisirs de la jeunesse. Son mérite l'éleva aux honneurs. Devenu mandarin, ministre d'état, il vit de près les vices d'une cour voluptueuse; et ne pouvant y remédier par des conseils, il se retira pour enseigner la morale à des hommes dignes de l'écouter. En peu de temps, il eut,

* Voyez Mably, *Doutes sur l'ordre naturel*, etc.

dit-on, plus de trois mille disciples, dont plusieurs acquirent une haute réputation de sagesse. Sa philosophie consistoit moins en spéculation qu'en pratique : aussi fit-elle des sages, plutôt que des discoureurs. Quelques-unes de ses maximes en donneront une idée. Je les tire de l'Encyclopédie, article *Chinois*.

I. Le philosophe est celui qui a une connoissance profonde des choses et des livres, qui pèse tout, qui se soumet à la raison, et qui marche d'un pas sûr dans les voies de la vérité et de la justice.

Maximes
de Confucius.

II. Il y a une certaine raison ou droiture céleste donnée à tous : il y a un supplément humain à ce don, quand on l'a perdu. La raison céleste est du saint ; le supplément est du sage.

III. Le sage est son censeur le plus sévère ; il est son témoin, son accusateur et son juge.

IV. La charité est cette affection constante et raisonnée qui nous immole au genre humain, comme s'il ne faisoit avec nous qu'un individu,

et qui nous associe à ses malheurs, et à ses prospérités.

Si les Chinois avoient été connus des Grecs, ils occuperoient une grande place dans l'histoire ancienne, où cependant on ne les trouve pas nommés. Je renvoie à l'histoire moderne quelques détails sur ce peuple aujourd'hui célèbre.



ASSYRIENS.

ET BABYLONIENS.

CHAPITRE PREMIER.

Sur les antiquités de ces peuples.

LES ténèbres qui couvrent l'histoire d'Egypte, ne sont rien en comparaison de celles qui enveloppent les antiquités des premiers peuples de l'Asie. A peine y voit-on paroître un rayon de vérité. Si l'on s'en rapporte à la foule des historiens, Ninive et Babylone, quoique peu éloignées l'une de l'autre, étoient deux villes immenses, capitales de deux grands empires. Mais si, remontant aux sources, on pèse les témoignages, on consulte la critique sans prévention ni entêtement, il paroîtra dé-

Les Assyriens et les Babyloniens confondus en un même état.

montré que les Assyriens et les Babyloniens ont été bientôt confondus en un seul corps de nation, réunis sous le même empire, et que ces deux noms ne désignoient souvent que le même état.

Ctésias,
auteur des
fables sur
l'Assyrie.

Copié par
Diodore.

Indigne de
créance.

Pour répandre et perpétuer des fables, il a suffi de tout temps qu'un auteur connu les publiât, et que d'autres écrivains, comme il arrive toujours, les répétassent après lui. Ctésias de Gnide, médecin de Cyrus le jeune, est comme la source des faussetés tant de fois écrites sur l'empire assyrien. Diodore de Sicile, contemporain de César, a copié les récits de Ctésias; plusieurs historiens postérieurs ont copié Diodore: une source corrompue a infecté presque tous les canaux de l'histoire. De quel poids peut donc être l'autorité du médecin de Cyrus? Aristote le jugeoit indigne de créance. Tout le monde avoue que son histoire des Indes étoit pleine de fictions, qu'il attestoît hardiment comme témoin oculaire. Convaincu d'imposture à cet égard, il ne devoit pas en imposer sur d'autres objets; et il le devoit d'autant moins,

que son histoire d'Assyrie avoit elle-même des caractères frappans d'absurdité. Écoutons un moment Ctésias et Diodore : mettons à l'écart tout préjugé, et ne craignons pas de juger nous-mêmes.

Ninus, roi des Assyriens, possédé de la manie des conquêtes, subjugué une infinité de peuples depuis l'Égypte jusqu'à l'Inde. Il suspend ses expéditions pour fonder Ninive, que Diodore place, non sur le Tigre, mais sur l'Euphrate : (erreur de copiste peut-être, qui mérite d'être observée). Ninive s'élève rapidement; ses murailles ont cent pieds de hauteur; quinze cents tours, hautes de deux cents pieds, les ornent et les défendent; la circonférence de la ville est de quatre cent quatre-vingt stades, évalués à vingt-cinq ou trente lieues. En suivant même la réduction des stades proposée par M. de l'Isle, Ninive est encore sept fois plus grande que Paris.

Cet ouvrage étant achevé, Ninus reprend les armes, à la tête d'un million de combattans. Sémiramis,

Récit de Ctésias et de Diodore sur Ninus.

Sur Sémiramis et Babylone.

femme d'un de ses officiers, se distingue dans l'armée par des exploits héroïques. Le roi l'épouse, et lui laisse la couronne en mourant, assassiné par elle, selon quelques écrivains. L'ambitieuse princesse veut s'immortaliser à son tour : elle construit Babylone en très-peu d'années. Babylone plus superbe que Ninive, a des murailles si épaisses, que six chars peuvent y rouler de front. Les quais et le pont sur l'Euphrate, les vastes jardins suspendus sur des terrasses ; les prodiges d'architecture et de sculpture, le temple de Bel renfermant une statue d'or de quarante pieds de haut ; tout est l'ouvrage de Sémiramis. Elle fait bâtir d'autres villes ; elle va conquérir des royaumes ; elle marche contre le roi de l'Inde, avec trois millions de fantassins, cinq cents chevaux, cent mille chars, etc. Pour suppléer aux éléphants qui lui manquent, elle imagine cet admirable stratagème ; on tue par son ordre trois cent mille bœufs noirs ; de leurs peaux ajustées en forme d'éléphants, on couvre autant de

chameaux, qu'on fait marcher en bataille. Le stratagème ne réussit point; l'héroïne est battue, blessée, mise en fuite. Elle meurt quelque temps après dans ses états.

Justin raconte, avec une absurdité sans égale, qu'elle avoit régné quarante ans sous le nom de son fils Ninyas, passant pour être ce fils lui-même, qu'ensuite elle en devint amoureuse, lui déclara son infâme passion, et fut tuée par Ninyas. Après ce prince, qui n'est qu'un fantôme de roi, on ne trouve pas un seul fait à citer, dans l'espace de plus de huit cents ans, jusqu'au règne du voluptueux Sardanapale. Celui-ci, se glorifiant de n'estimer que le plaisir, fit graver cette inscription sur un monument destiné, ce semble, à éterniser sa honte avec sa mémoire : *Sardanapale a bâti Anchiale et Tharse en même-temps. Va, passant, bois, mange, et te réjouis; car le reste n'est rien.* Cependant assiégé par Arbace, gouverneur des Mèdes, il se brûla, dit-on, avec ses femmes et ses trésors. Là finit la

Vide dans
l'hist. d'As-
syrie après
Ninyas.

monarchie des Assyriens, à laquelle Ctésias et Diodore donnent quatorze siècles de durée, tandis qu'Hérodote ne lui donne que cinq cent vingt ans. Je supprime toute réflexion sur ces récits. La fausseté s'y montre à découvert.

Antiquités
de Babylo-
ne, selon
Bérose.

Nemrod, arrière-petit-fils de Noé, fonda l'empire de Babylone, selon l'Écriture sainte. Cependant Bérose, prêtre chaldéen, qui écrivoit, ainsi que Manéthon, dans le siècle d'Alexandre, donne à cet empire une durée prodigieuse et incroyable. Il prétend avoir trouvé des mémoires qui remontoient à cent cinquante mille ans. Mais au lieu de faits, il ne remplit ses annales que de noms supposés de princes; et afin de colorer l'imposture, il dit que Nabonassar, dans la vue de passer pour le premier souverain de Babylone, a supprimé toutes les histoires de la nation.

Epoque de
Nabonassar,
747 ans a-
vant J. C.

L'époque de Nabonassar est fixée à l'an 747 avant Jésus-Christ. C'est-

là que commencent les observations astronomiques des Chaldéens, que Ptolémée nous a transmises. Celles qu'on prétend avoir été envoyées par Callisthène à Aristote, et qui embrassoient un espace de 1907 ans, paroissent fort douteuses. Les anciens astronomes n'en parlent point. Simplicius, philosophe du sixième siècle, n'en fait mention que sur la foi de Porphyre. Il est étonnant que Rollin admette ces observations. Dans sa chronologie, elles toucheroient presque au déluge.

Observations astronomiques.

Les auteurs anglais de l'histoire universelle prétendent que la véritable histoire d'Assyrie ne doit se puiser que dans la bible, et commence à Phul, qui fonda le royaume 771 ans avant Jésus-Christ. Ses successeurs, surtout Salmanasar et Sennachérib, furent les fléaux de la Judée. Les mêmes savans conjecturent que Nabonassar est le Ninus de Ctésias; que Sémiramis (supposé qu'il y ait eu une reine de ce nom) étoit sa femme; et qu'il faut attribuer les grands ouvrages de Babylone à Nabuchodonosor, si célèbre

L'empire assyrien, très peu ancien, selon les Anglais.

par la prise de Jérusalem, et par les prodiges que l'écriture rapporte à son sujet. Mais peut-on croire que les traditions sur l'ancienneté de cet empire soient entièrement fausses, surtout les livres saints plaçant la fondation de Ninive comme celle de Babylone, peu de temps après le déluge ?

On perd du temps à vouloir éclaircir les antiquités et concilier les historiens.

géné, soit pour démêler ce qu'il peut y avoir de vrai parmi les anciennes fables, soit pour concilier les historiens profanes avec les livres saints, nous accableroit l'esprit d'une pesante et inutile érudition. Depuis Sardanapale, l'empire des Assyriens et des Babyloniens disparoit presque dans l'histoire profane; c'est précisément alors que Ninive et Babylone paroissent avec éclat dans l'histoire des Juifs. Cette difficulté seule a fait naître des volumes innombrables de systèmes et de conjectures, sans que la matière soit épuisée ni même éclaircie. Nous consacrerons notre temps à des re-

cherches plus utiles. Ce que la providence a enveloppé de ténèbres impénétrables, n'importe guère au genre humain.

CHAPITRE II.

*Religion, sciences, mœurs des
Babyloniens.*

L'astro-
nomie, très-
ancienne
chez les
Chaldéens.

LA Mésopotamie, située entre le Tigre et l'Euphrate, dans un des plus beaux climats de la terre, dispute à l'Égypte l'avantage d'avoir été le berceau des arts et des sciences. Les vastes plaines de Babylone, sous un beau ciel, au milieu de toutes les richesses de la nature, étoient surtout favorables aux observations astronomiques. Aussi les Babyloniens, ou plutôt les Chaldéens, leurs prêtres, dont la Chaldée a pris le nom, passent-ils communément pour les premiers astronomes, malgré la prétention des Egyptiens, qui s'arrogéient la supériorité en tout genre, et à qui les Grecs l'ont accordée trop légèrement, parce que les Grecs s'étoient formés à leur école. La Mésopotamie a dû na-

turellement être peuplée avant l'Égypte, n'étant pas inondée comme elle. C'est une raison d'y placer la source des connoissances scientifiques, plutôt que dans l'autre pays.

Telle est malheureusement la pente de l'esprit humain à la superstition, que ses premiers pas dans la route des sciences l'ont presque toujours conduit à cet écueil. Les Chaldéens adorèrent bientôt les astres comme des dieux. Le peuple, sans doute, les croyoit tels; les gens instruits les supposoient gouvernés par quelques divinités subalternes. On donnoit au soleil le nom de Bélus*, et à la lune le nom de Nébo. C'étoient les deux principales divinités.

De ce culte devoit naître l'opinion, que les astres avoient une influence nécessaire sur la destinée et la conduite des hommes. De là vint l'astrologie judiciaire, par laquelle on prétendoit connoître l'avenir; science absurde, que les

Culte des
astres éta-
bli dans
cette con-
trée.

Astrologia
judiciaire.

* *Bélus*, ou *Baal*, signifioit Seigneur.

prêtres accréditèrent avec d'autant plus de soin, qu'elle leur assuroit plus d'empire sur l'esprit des peuples. Leurs observations astronomiques s'y rapportèrent presque uniquement. L'astrologie judiciaire, selon la pensée ingénieuse de Képler, l'un des plus grands astronomes des derniers siècles, fut *la fille insensée d'une mère sage*, de l'astronomie, qui avoit besoin d'elle pour se soutenir. Une dangereuse curiosité et une crédulité stupide firent la fortune de cette fausse science, que la vraie philosophie pouvoit seule décréditer. On vouloit savoir l'avenir, se délivrer des maux dont on étoit menacé, se procurer les biens que l'on désiroit. On accouroit donc aux prêtres, dont les opérations magiques promettoient tant de miracles.

Progrès
des Chaldéens dans
l'astronomie.

L'astronomie, cultivée dans cette vue, ne peut être que defectueuse. Les Chaldéens, selon Diodore, n'étoient pas assez habiles pour prédire les éclipses du soleil. Cependant ils parvinrent à connoître le mouvement propre des planètes, d'occi

dent en orient ; à diviser chaque signe du Zodiaque en trente degrés , et chaque degré en trente minutes ; à faire l'année de trois cent soixante-cinq jours , auxquels ils ajoutoient même les cinq heures et quelques minutes de surplus ; à envisager les comètes comme des planètes fort excentriques à la terre. Ils calculèrent même , dit on , qu'un homme marchant toujours d'un bon pas , suivroit le soleil autour du globe , et arriveroit en même temps que lui au point équinoxial. Effectivement , à une lieue par heure , cet homme feroit huit mille sept cent soixante lieues en trois cent soixante-cinq jours : or la circonférence du globe est d'environ neuf mille lieues *. On leur attribue aussi l'invention des cadrans solaires , qu'on trouve dès le temps d'Achaz , cinq ans avant l'ère de Nabonassar. Si la doctrine des Chaldéens est représentée différemment par divers

La circonférence de la terre.

Cadrans solaires.

* Achilles Tattius , qui rapporte ce fait , est trop peu ancien pour l'établir.

auteurs, et par leurs écoles ne s'accordoient point entre elles, et qu'un philosophe particulier se prend quelquefois pour la doctrine générale. Une haute tour, au centre du temple de Bel, leur servoit d'observatoire. Des observations suivies conduisent toujours par degrés aux vérités les plus importantes *.

Non contents d'observer les astres et la nature, ils s'efforçoient de remonter à l'origine des choses, qui ne peut être connue que par une révélation certaine. Leur cosmogonie étoit un tissu d'extravagances. Elle supposoit que Bélus, après avoir formé le monde et produit les animaux, s'étoit fait couper la tête; que les autres dieux ayant détrempé la terre du sang de sa blessure, il en étoit sorti les hommes, doués d'intelligence et qui possèdent une portion de la divinité. Selon Bérosee, toutes les fables des Chaldéens n'étoient qu'une allégorie mystérieuse, pour expliquer la manière dont le

Observatoire.

Cosmogonie des Chaldéens.

Leurs fables étoient allégoriques.

* Voyez l'*Origine des Lois*, etc. troisième partie.

chaos avoit été débrouillé et mis en ordre ; et il en résulte que le dieu suprême avoit employé un autre dieu à la formation de l'univers : doctrine presque générale dans tout l'orient.

On peut reprocher aux Chaldéens la soumission aveugle qu'ils exigeoient de leurs disciples, en les obligeant de penser comme eux. Diodore les met en cela au-dessus des Grecs, que la liberté de penser rendoit flottans et indécis. Reste à savoir s'il vaut mieux croupir dans l'esclavage des préjugés, que d'exercer sa raison et de chercher le vrai par soi-même, au risque de se tromper comme ses maîtres. Sans une sage hardiesse, l'esprit humain seroit encore le jouet de toutes les chimères antiques. *Les disciples doivent croire* : le chancelier Bacon ne désapprouve point cette maxime ; mais il veut qu'on y ajoute celle-ci : *Après l'enseignement, on doit user de sa raison*. *

Ils exigeoient une soumission aveugle de leurs disciples.

* *Oportet discentem credere. — Oportet jam edoctum judicio suo uti.* De Augustin. scient.

Le déluge
dans Béro-
se.

Remarquons que Bérose parle d'un grand déluge, arrivé sous le dixième roi de Chaldée. Il en raconte quelques circonstances fort semblables à celles de l'écriture. Ce roi construit un vaisseau par ordre de Saturne; il s'y renferme lui et sa famille, avec les animaux et les provisions nécessaires: après le déluge, il laisse voler des oiseaux, qui reviennent jusqu'à ce qu'ils trouvent la terre sèche et habitable. Voilà des traits singuliers d'une tradition fort répandue.

Les arts,
le luxe et la
débauche,
réunis.

Les arts florissoient de temps immémorial en Assyrie et à Babylone. Le luxe, la mollesse et la débauche y régnoient également; soit que la culture des arts et des sciences vienne à la suite de la corruption des mœurs, soit qu'elle y contribue d'une manière indirecte, par l'abus qu'en font les hommes vicieux. Une pratique infâme déshonorait même le culte, s'il faut en croire Hérodote et Strabon. Chaque femme, disent-ils, étoit obligée par la loi, de se prostituer une fois à quelque étranger dans le temple de Mylitta ou de Venus.

Loi hon-
teuse de la
prostitu-
tion.

Vénus. Cette infamie, tant reprochée aux Babyloniens, et que Voltaire rejette comme absurde et impossible, le savant Goguet la représente comme une preuve d'aveuglement plutôt que de dissolution. Il juge, d'après les anciens, qu'un préjugé superstitieux l'avoit établie, dans la vue de conserver la vertu des femmes : car il n'est point d'extravagance que la superstition ne produise et ne consacre. On prenoit Vénus pour une divinité malfaisante, ennemie de leur honneur : on vouloit l'appaiser par ce sacrifice. L'étranger, à qui une femme s'abandonnoit religieusement, devoit dire en lui donnant quelque pièce de monnoie : *J'implore en votre faveur la déesse Mélitta.* Hérodote assure * qu'après avoir satisfait à la loi, les Babyloniennes étoient des modèles de chasteté conjugale. Justin le dit aussi des femmes de Chypre, et Elien de celles de Lydie, où la même loi étoit en vi-

Motif de
cette loi.

* Hérod. l. 36.

gueur. Les mœurs ne se corrompirent prodigieusement à Babylone, qu'après la conquête de Cyrus; et l'indigence en fut la principale cause.

Mœurs
des Baby-
loniens.

Contre la coutume des autres peuples de l'Asie, les femmes Babyloniennes vivoient familièrement avec les hommes; et mangeoient avec les étrangers. Les mœurs de la nation en étoient plus douces. Ces mœurs sont représentées comme atroces par nos livres saints, qui semblent contredire le témoignage des historiens profanes; mais les plaintes des Juifs, comme l'observe Goguet, écrivain fort religieux, doivent se rapporter aux rigueurs qu'on leur avoit fait essuyer à Babylone.

Fête de
cinq jours.

Les Babyloniens célébroient chaque année une fête de cinq jours, pendant laquelle les esclaves prenoient la place des maîtres, avec le droit de leur commander et de se faire servir par eux. C'est une preuve d'humanité.

Coutume
singulière
pour le ma-
riage des
filles.

Pour favoriser la population, objet important de la politique, on vendoit à l'enchère les plus belles

filles, on offroit ensuite une somme à qui vouloit prendre les laides au rabais, de sorte qu'elles tomboient en partage à ceux qui se contentoient du moindre prix : (cela doit s'entendre uniquement du bas-peuple). Toutes les filles se trouvoient pourvues par ce moyen. Il est difficile de bien augurer de tels mariages faits au hasard, sans consulter la raison, sans connoître les personnes. Mais que penser des nôtres, lorsque l'argent en décide seul, et que le mérite n'est compté pour rien sans la fortune ?

Chez les Babyloniens, on se séparoit en rendant la somme que l'on avoit reçue, si les cœurs ne pouvoient s'unir. Ils n'imaginoient pas qu'on pût former légèrement des liens indissolubles. Ils avoient un tribunal établi pour marier les filles et pour punir les adultères : ce qui prouve que l'union conjugale étoit sacrée parmi eux, et que les mœurs ne pouvoient se corrompre qu'au mépris des lois.

L'histoire des Perses nous ramènera encore à Babylone. Il seroit

Divorce.

Punition de
l'adultère.

Syrie.

Supersti-
tions sy-
rieunes.

inutile de parler des Syriens. Sans quelques passages de l'écriture, on ignorerait qu'il a existé d'anciens rois de Syrie, et en particulier des rois de Damas, capitale de cette contrée. L'histoire profane la confond avec l'Assyrie, jusqu'au démembrement de l'empire d'Alexandre. On connoît seulement par un ouvrage de Lucien les superstitions qui s'y pratiquoient. Les prêtres de la déesse de Syrie se faisoient volontairement eunuques. Ils sont fameux sous le nom de *Galli*. Leur déesse, selon quelques savans, étoit la Vénus céleste de Babylone. Cette conjecture ne peut guère nous intéresser.

PHÉNICIENS.

UN des plus beaux spectacles de l'histoire, quand on préfère les arts pacifiques aux sanglantes expéditions des héros, c'est de voir un peuple industrieux franchir les obstacles de la nature; suppléer par son courage et son génie, à ce que lui refuse une terre ingrate, dompter le plus terrible des élémens, se frayer une route sur les flots, et se rendre, en quelque sorte, tributaires les nations éloignées, non-seulement sans user de violence à leur égard, mais en leur portant des biens inconnus. Tels furent les Phéniciens, appelés Chananéens dans l'écriture, c'est-à-dire, marchands; peuple célèbre par son ancienneté, par son commerce, par ses entreprises maritimes, et que cependant la plupart de nos historiens se contentent presque de nommer.

Idee des nations commerçantes.

Sans le commerce, la société ne subsisteroit point. Le superflu des

Nécessité du commerce.

uns doit servir à la nourriture des autres. Avec les choses qu'on a de trop, on achète celles dont on manque ; si l'on n'a rien, on vend son travail, et l'on vit de ce qu'il rapporte. Dans les premiers temps, où les desirs, comme les besoins, étoient resserrés par des bornes fort étroites, tout le négoce consistoit en simples échanges. Le berger donnoit au laboureur quelques pièces de son bétail ; le laboureur donnoit au berger quelque partie de sa récolte, et ainsi du reste. Le négoce faisant du progrès, on employa des matières de peu de volume, pour représenter les marchandises, et pour servir de prix commun. Les métaux surtout y étoient propres, comme plus durables et plus faciles à transporter. Ils devinrent les signes représentatifs des vrais biens que fournit la terre et que l'industrie met en œuvre. On les voit destinés à cet usage dès le siècle d'Abraham. Mais un art plus merveilleux devoit étendue et animer le commerce. C'est la navigation.

Les Phéniciens la pratiquoient de temps immémorial. Habitant un pays stérile sur les côtes de la Méditerranée, ils sentirent le besoin de se ménager des ressources. Ils conçurent que la mer, qui sépare les nations, pouvoit elle-même les réunir; et après différens essais, ils exposèrent leur vie sur un bois fragile, à la merci des vents et des vagues, pour aller recueillir sous d'autres climats ce que la nature refusoit au leur. Les forêts du mont Liban et la commodité de leurs ports étoient de précieux avantages, dont ils surent profiter. On ne doute point que leur commerce ne fût déjà étendu dès les premiers siècles après le déluge; ce qui est d'autant plus étonnant, que la navigation suppose presque toujours des progrès en astronomie, et en plusieurs arts difficiles. Ils ne pouvoient avoir pour guides que les astres. Ils s'attachèrent d'abord à la grande Ourse, et enfin à une étoile de la petite Ourse, beaucoup plus voisine du pôle. Qui auroit pu croire, qu'un jour les vaisseaux

La navigation très-ancienne chez les Phéniciens.

L'observation des astres les dirigeoit.

seroient dirigés sur l'Océan par le moyen d'une aiguille aimantée ? C'étoit déjà un grand prodige qu'ils transportassent les navigateurs sous un nouveau ciel.

Grande é-
tendue de
leur com-
merce.

Tandis que les Egyptiens abhorroient superstitieusement la mer, les Phéniciens la parcouroient avec audace, et avec la plus grande utilité. Les îles de Chypre et de Rhodes, la Grèce, la Sicile, la Sardaigne, se remplirent de leurs colonies. Ils parvinrent aux côtes méridionales de l'Espagne : ils passèrent le détroit ; ils pénétrèrent dans l'Océan. Cadix devint leur entrepôt. La Bétique et le reste de l'Espagne, leur fournirent d'immenses richesses ; ils en tiroient le miel, la cire, la poix, le fer, le plomb, le cuivre, l'étain, etc. Ils furent obligés de mettre à leurs ancres, au lieu du plomb qu'elles portoient, l'argent dont ils étoient surchargés. Peu de temps après la guerre de Troie, suivant Strabon, ils avoient déjà des établissemens sur les côtes occidentales de l'Afrique. L'écriture parle de fréquens voyages que faisoient les

flottes de Salomon , sous la conduite des Phéniciens , dans la terre d'Ophir et de Tharsis , (qu'on croit du royaume de Sofala en Ethiopie) , d'où ils revenoient au bout de trois ans chargés d'or , d'argent , d'ivoire , de pierres précieuses , et d'autres espèces de marchandises. Facteurs de tous les peuples connus , ils cachotent avec soin le secret de leur navigation ; ils craignoient d'en partager le profit : jalousie naturelle aux négocians , mais contraire au bien commun de l'humanité.

Rien n'est plus mémorable que l'entreprise qu'ils exécutèrent , vers l'an 610 avant Jésus-Christ , pour satisfaire la curiosité de Néchos , roi d'Egypte. Ce prince les fit partir de la mer Rouge , avec ordre de suivre les côtes d'Afrique sur l'Océan. Ils entrèrent dans la Méditerranée par les colonnes d'Hercule , ou le détroit de Cadix. La troisième année , ils revinrent à l'embouchure du Nil.

Leurs vaisseaux pour le commerce étoient presque ronds ; car s'éloi-

Leur voyage autour de l'Afrique, du temps de Néchos.

Forme de leurs vaisseaux.

gnant des côtes le moins qu'il étoit possible, on ne pouvoit leur donner une certaine profondeur, et il falloit y suppléer en largeur. Ils en avoient d'autres, longs et pointus, pour les expéditions navales. Je ne sais ce qui mérite le plus d'admiration, ou la supériorité prodigieuse de notre marine sur celle de cet ancien peuple, ou la grandeur de ses entreprises maritimes, exécutées avec de si foibles moyens et à travers tant d'obstacles.

Teinture
des Phéni
ciens.

On sait combien les étoffes et les teintures des Phéniciens étoient précieuses. Leur pourpre fut, pour ainsi dire, un don du hasard. Un chien de berger, pressé par la faim, brise un coquillage : le sang qui en sort lui teint la gueule ; cette couleur admirable frappe les yeux ; on vient à bout de l'appliquer aux étoffes ; et on la réserve pour l'ornement des monarques. Plusieurs importantes découvertes sont nées d'une semblable origine. L'observation de la nature en produira, sans doute, beaucoup d'autres. La nature est inépuisable.

Ce que nous avons dit sur les sciences des Égyptiens, doit s'appliquer en partie aux Phéniciens. Leurs sciences.

Un peuple navigateur et commerçant ne pouvoit manquer de connoissances de géométrie, de mécanique, d'arithmétique, de géographie, etc. Ils les acquirent peu-à-peu ; et si la théorie leur manquoit, ils y suppléoiént par une pratique imparfaite sans doute, mais toujours avantageuse. On leur attribue communément l'invention de l'écriture alphabétique. Enfin, ils paroissent supérieurs aux Égyptiens par la force du génie. Ceux-ci, esclaves de leurs préjugés et de leurs coutumes, s'arrêtèrent au point où tout sembloit les inviter à la perfection et aux découvertes ; ceux-là firent sans cesse de nouveaux efforts pour arriver à leur but, et tous leurs pas furent, en quelque sorte, marqués par des succès.

Les Phéniciens plus industrieux que les Égyptiens.

L'avidité du gain y contribua peut-être autant que la trempe de l'esprit. Cette passion nuit aux mœurs ; elle inspire la mauvaise

Effets de l'avidité du gain.

foi, comme on l'a reproché aux Phéniciens; et les richesses qu'elle entasse produisent souvent la corruption. Mais l'indolence et la misère ne produisent pas de moindres maux. Si l'on voit des vices dans une nation industrielle, enrichie par le commerce, l'humanité se console du moins à la vue des prodiges qu'y opère le travail, des ressources et des agrémens qu'il y procure, du bonheur enfin qu'il y répand sur les états mêmes les plus pénibles, et en apparence les plus malheureux.

Sidon, Tyr. Sidon, première capitale de la Phénicie, eut long-temps l'empire de la mer. La fameuse Tyr lui succéda. Nous parlerons ailleurs de Carthage, colonie de Tyr, fondée vers l'an 890 avant Jésus-Christ. Elle dut sa naissance à la cruauté et à l'avarice d'un prince. Pygmalion, roi de Tyr, ayant fait mourir l'époux d'Élissa ou Didon sa sœur, pour s'emparer des grands biens qu'il possédoit, cette courageuse princesse s'enfuit avec les trésors de son mari, et fonda sur les côtes

La paresse
est pire.

Fondation
de Cartha-
ge.

d'Afrique la ville fameuse qu'on verra faire trembler Rome. Les Carthaginois prospérèrent comme les Phéniciens par le commerce ; mais leur ruine apprendra aux nations commerçantes qu'elles s'exposent à périr en se livrant au goût des conquêtes.

L'activité du négoce ne garantit point la Phénicie de toute superstition, quoiqu'elle semble y avoir été moins sujette que l'Égypte. Le culte de Vénus à Byblos étoit mêlé de débauches. Des sacrifices humains faisoient une pratique religieuse. On adoptoit des traditions absurdes au sujet d'Adonis, appelé aussi Osiris ou Thammuz. Il y avoit dans le pays une rivière connue sous le nom d'Adonis. Lorsqu'elle paroissoit teinte de sang, phénomène fort naturel, puisqu'elle entraînoit quelquefois une sorte de terre rouge, alors les femmes pleuroient amèrement la mort de l'Adonis de Vénus ; elles signaloient leur douleur par des sacrifices funèbres, et même par des flagellations. Le lendemain, le supposant ressuscité et monté au ciel,

Superstitions des Phéniciens.

Culte d'Adonis.

elles se rasoient la tête, comme les Égyptiens quand ils avoient perdu le dieu Apis. Celles qui vouloient garder leurs cheveux, devoient, dit on, se prostituer, et le produit de la débauche s'appliquoit au temple.

Les exemples de superstition, utiles pour attacher à la vraie religion.

Autant la véritable religion élève l'homme au-dessus de lui-même, autant la superstition le ravale au-dessous des brutes. Mille exemples pareils nous inculqueront cette maxime. Il doit en résulter deux avantages; l'un, de nous attacher au culte parfait qu'enseigne le christianisme, l'autre, de nous garantir des illusions et des folies qui outragent la divinité en dégradant la nature humaine.

Ouvrage de Sanchoniaton, le plus ancien après ceux de Moïse.

Sa cosmogonie.

Sanchoniaton, de Béryte en Phénicie, le plus ancien auteur, après Moïse, dont il reste quelque ouvrage, écrivoit les antiquités de son pays vers le temps de Josué, selon les meilleurs critiques; et il remontoit jusqu'à l'origine du monde. Dans sa cosmogonie, fabuleuse comme toutes celles qui sont l'ouvrage de l'imagination humaine, on trouve quelques rayons frappans de lu-

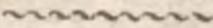
mière. Il admet un cahos ténébreux et un esprit qui met l'ordre dans l'univers (*Pneuma*). Ses idées sur tout le reste n'ont rien de commun avec la bible. Il ne parle ni de la chute de l'homme, ni même du déluge et de la dispersion des peuples. On a donc avancé trop légèrement qu'il connoissoit nos livres sacrés. Eusébe, qui a conservé un fragment précieux de son ouvrage, traduit par Philon de Byblos, l'accuse de conduire à l'athéisme : cent écrivains ont répété la même chose, en soutenant toutefois que son dessein étoit d'accréditer l'idolâtrie. Ces deux accusations paroissent contradictoires. Il paroît plus vraisemblable que l'auteur a simplement rapporté les opinions théologiques de son pays, telles qu'il les croyoit lui-même. Il parle d'un premier homme et d'une première femme, fort différens d'Adam et d'Ève. Il attribue à leurs descendans l'invention des arts; à l'un, de faire le feu; à l'autre, de construire des cabanes; et ainsi de la chasse, de la pêche, des instrumens de fer,

Opinions
hasardées
sur cet au-
teur.

Enfance du
genre hu-
main, se-
lon Sancho-
nion.

etc. Il pose les fondemens de son histoire sur les écrits de Thaaud, que les Grecs ont nommé Hermès, et les Latins Mercure. Son ouvrage est regardé aujourd'hui comme authentique ; et parmi tant de fables ou d'allégories obscures, on y voit avec intérêt l'enfance du monde*.

* Voyez l'*Origine des Loix*, etc. prem. Dissertat.



HÉBREUX OU JUIFS.

LES Hébreux ne formèrent un corps de nation, et n'eurent un établissement fixe, que long-temps après les peuples dont nous venons de parler. Jusqu'à leur sortie d'Égypte, ils n'avoient été que des pasteurs errans, ou des esclaves. Leurs livres sont la base de la foi chrétienne. Nous devons y adorer humblement les merveilles du créateur, et les mystères incompréhensibles de sa providence. Mais ni le Pentateuque, ni les autres parties de la bible, ne peuvent, comme je l'ai dit plus haut, se mêler indifféremment avec les histoires profanes, sans que toutes les idées se confondent. Un gouvernement théocratique, dirigé par les ordres immédiats de l'être suprême; un enchaînement de miracles qui renversent l'ordre de la nature; une suite d'actions extraordinaires, qu'on explique par des principes surnaturels; sont-ils propres à exercer le raisonnement et la critique,

Commencement de la nation Juive.

Gouvernement théocratique, tout différent des autres.

à donner des idées justes de la politique humaine et de la vie sociale?

Obscurité
des Juifs
parmi les
anciennes
nations.

Les Juifs long - temps obscurs, confinés dans un petit coin de la terre, séparés par principe des autres peuples; presque toujours esclaves de quiconque les attaquoit; objets du mépris et de l'aversion de leurs voisins; nation grossière, barbare, superstitieuse, infidelle au vrai dieu qui la combloit de ses graces; les Juifs, avec des lumières et des lois venues du ciel, méritoient cependant à peine d'être mis au nombre des nations policées.

Leur caractère.

En les considérant sous le point de vue le plus intéressant pour l'esprit humain, il faut se borner à quelques points singuliers de leurs lois et de leurs coutumes. Ce n'est point ici le lieu de parler de ces préceptes divins que l'on connoît dès l'enfance.

Lois de la
religion mê-
lées aux lois
civiles.

Les lois de la religion étoient réunies aux lois civiles; ou, pour mieux dire, tout étoit devoir de religion, parce que tout étoit prescrit de la part de dieu, l'unique législateur de son peuple. Mais comme la crainte de dieu, ce frein salutaire, ne ré-

prime pas toujours les passions, et que les Juifs ne se conduisoient guère que par les sens, n'étendoient guère leurs idées à la vie future; il y avoit des menaces terribles et de grandes peines contre les infracteurs. Celui qui violoit le sabbat étoit lapidé; et on le violoit, non seulement en se permettant quelque travail, mais en achetant quelque chose, mais en faisant du feu. Les enfans qui désobéissoient opiniâtement à leurs pères, étoient punis de mort. Un blasphémateur, un idolâtre, un adultère pouvoient être lapidés sur le champ, sans aucune forme de procès. De pareilles exécutions s'appeloient *jugement de zèle*: il étoit à craindre qu'elles ne devinssent quelquefois des jugemens de haine ou de fanatisme. On rédu soit en servitude les débiteurs insolubles. La peine de mort étoit commune pour des fautes qu'on eût regardées ailleurs comme légères.

Sévérité
des lois ju-
daïques.

Une infinité d'expiations, de cé-

Cérémonies légales,
en grand
nombre.

rémonies légales, de préceptes dont nous ignorons le fondement, servoient à retenir sous le joug ce peu-

ple volage. Il étoit défendu de manger de plusieurs animaux, tels que le pourceau, le lièvre, le lapin, les insectes rampans, les poissons sans nageoires et sans écailles. Ces animaux étoient réputés impurs, et on se souilloit même en les touchant morts. Les cendres d'une jeune vache rousse devoient nécessairement être employées pour la plupart des expiations.

Eau de
jalousie.

Ce qu'on appelloit les *eaux de jalousie*, en usage lorsqu'un homme soupçonnoit sa femme d'infidélité, semble avoir beaucoup de rapport avec nos anciennes épreuves judiciaires. Des herbes amères mêlées à de l'eau sainte, une formule de malediction, des cérémonies religieuses, faisoient enfler et crever le ventre aux coupables*. Toutes ces pratiques sont abolies par la loi de grace, ainsi que la circoncision si expressément ordonnée aux Juifs. On trouve parmi eux des sacrifices humains, comme chez plusieurs autres nations.

* Num. V, 24, etc.

Leur année sabbatique revenoit tous les sept ans. Alors les travaux de l'agriculture étoient suspendus ; on abandonnoit les récoltes aux pauvres, aux orphelins, aux étrangers ; on rendoit la liberté aux esclaves ; on remettoit les dettes aux Israélites. Il en étoit de même au jubilé, qui se célébroit de cinquante en cinquante ans. Chacun rentroit à cette époque en possession de ses biens, de quelque manière qu'ils eussent été aliénés. Le desir de perpétuer les familles étoit le motif de cette loi, qu'on ne pourroit concilier, dans une grande et riche nation, avec le cours des affaires civiles.

Année sabbatique et jubilé.

Il y avoit six villes de refuge, mais qui ne servoient qu'à garantir des rigueurs de la justice, en cas de meurtre involontaire. Les assassins devoient être arrachés même de l'autel, pour subir la peine de mort. C'est un abus inconcevable, que les asiles soient devenus la sauvegarde du crime.

Villes de refuge.

Quoique la tribu de Lévi dût être dispersée parmi les autres, suivant la prophétie de Jacob ; et que les

Partage des prêtres.

prêtres, les lévites ne pussent avoir pour leur partage que les dixmes, les offrandes, et le rachat des premiers nés, suivant une loi du Deutéronome; il paroît que les ministres de la religion étoient réellement bien partagés. Ils possédoient quarante villes; ils recueilloient plusieurs sortes de dixmes; les prémices et les offrandes étoient considérables. On pouvoit racheter, avec de l'argent, les choses vouées à Dieu, excepté le bétail, les terres, les fruits de la terre. Ces vœux augmentoient donc les richesses sacerdotales. Le grand prêtre avoit une

Leur au-
torité.

extrême autorité jusques dans les affaires civiles. Moïse ordonne qu'on ait recours aux prêtres et au juge dans toutes les difficultés, et qu'on s'en tienne à leur décision, sous peine de mort *. De ces divers réglemens propres à la théocratie, on a tiré beaucoup de fausses conséquences, contraires au gouvernement politique; comme si la loi nou-

* *Deut. XVIII, 8, etc.*

velle étoit la loi de Moïse, et qu'il fallût être juif pour être chrétien.

Tous les étrangers, et leur langue, leurs histoires, leurs arts, leurs sciences, étoient pour les Juifs un objet ou de mépris ou d'horreur. Ils ignoroient entièrement la navigation et l'astronomie, même après leur retour de Babylone. Ils regardoient d'un œil superstitieux les éclipses, et n'avoient pas de mot qui exprimât ce phénomène. On ne peut douter cependant qu'ils n'aient tiré de l'Égypte une partie de leurs connoissances naturelles et de leurs coutumes. Ils cachèrent toujours leurs livres sacrés au reste du monde. Quand Ptolémée Philadelphie en eut obtenu une version, ils établirent des jeûnes en mémoire de ce prétendu malheur. Une barrière insurmontable sembloit séparer les Juifs de toutes les parties du monde, où la raison et la politesse étoient cultivées.

On a lieu de croire, contre le sentiment le plus commun, que la poésie, chez d'autres peuples, n'est pas née de la religion; puisque les

Ignorance
des Juifs
dans les
sciences.

Ils ca-
choient
leurs li-
vres sa-
crés.

Origine de
la poésie. J

chansons des sauvages ne célèbrent que les louanges et les exploits de leurs compatriotes, et qu'on cite même de petites nations sans culte qui ont des poètes. Elle fut probablement inventée, ou par des passions vives, ou par le desir de graver les faits dans la mémoire. Mais les Hébreux la consacrèrent d'abord au plus saint usage. Leurs cantiques et leurs psaumes élèvent l'ame jusqu'au trône de l'Éternel. Le Clerc prétend que ces poèmes étoient rimés, opinion que la plupart des savans n'adoptent point.

Si l'hébreu
est la mère
langue.

Il n'y a pas de preuves suffisantes, que l'hébreu soit la langue-mère de tout le monde; et c'est par un zèle de religion mal entendu, ainsi que l'observe M. Falconet, qu'on s'est efforcé de le prouver. L'ancien commerce des Phéniciens, la dispersion des Juifs, les conquêtes des Arabes, les croisades enfin ont vraisemblablement introduit dans les langues occidentales les mots orientaux que l'on y trouve *.

Les peuples avec qui les Juifs furent en guerre, Moabites, Ammonites, Madianites, Edomites, Amalécites, Chananéens, Philistins, étoient presque tous soumis à la circoncision, quoique idolâtres. Nous l'avons vue établie de même en Egypte. C'étoit une loi de religion chez les Juifs, comme elle l'est chez les mahométans; mais nous ne pouvons remonter jusqu'à l'origine de cette pratique, encore aujourd'hui si commune dans l'orient. Quand on entreprend d'expliquer les anciennes coutumes des peuples, on donne souvent des conjectures pour des faits.

Circoncision commune en Orient.

MÉDES ET PERSÉS.

CHAPITRE PREMIER.

Les Mèdes avant Cyrus.

Anciennes
histoires fa-
buleuses a-
vant Cyrus.

LES Mèdes et les Perses doivent être réunis dans un seul article, parce que ces deux peuples formèrent sous Cyrus un seul empire très-célèbre. Tout est obscurité et incertitude avant ce prince. Les Grecs, il faut sans cesse le redire, sont peu croyables en matière d'antiquités. De vaines traditions, auxquelles souvent ils ajoutaient leurs propres rêveries, devenoient sous leur plume des monumens historiques. Si Ptolémée, cet habile géographe, donnoit à la mer Caspienne vingt-trois degrés et demi d'orient en occident, quoiqu'elle en ait moins de quatre dans sa plus grande étendue; combien d'erreurs ont dû, à plus forte raison, inonder l'histoire,

lorsqu'on l'écrivoit sans examen, sans critique, au gré de tous ceux qui fournissoient des fables aux écrivains ?

Ne nous arrêtons point à celles que Ctésias et son copiste Diodore ont débitées sur les anciens Médes. Un seule observation nous suffira. Soit qu'Arbace, gouverneur de la Médie soumise aux Assyriens, ait profité de la mollesse de Sardanapale pour exciter une révolte contre lui ; soit qu'une autre cause ait produit le même effet ; les Médes secouèrent le joug, et vécurent d'abord dans l'anarchie, presque aussi funeste que l'esclavage. Ils ne tardèrent pas à sentir qu'une liberté sans frein est une source de grands maux. Pour s'en délivrer, ils choisirent un juge nommé Déjocès, qui dissipa les troubles et rétablit l'ordre par le moyen des lois et de la justice. Après une sage administration, il se retira tout-à-coup, peut-être dans la vue de se faire désirer, et de s'élever davantage. La licence ramena bientôt les anciens malheurs. On ne vit que Déjocès capable de les dissiper :

Les Médes secouent le joug des Assyriens.

Ils choisissent Déjocès pour juge, ensuite pour roi.

on le fit roi vers l'an 600 avant Jésus-Christ.

Son despotisme.

Alors, enflé de sa grandeur, ou croyant avoir besoin du despotisme pour contenir ses sujets, il affecta une sévérité extrême; il se renferma dans un palais inaccessible; il ordonna, selon Hérodote, que le privilège de le voir, ne seroit accordé qu'aux officiers de sa maison; que toute autre personne s'adresseroit à ses ministres; qu'on puniroit quiconque oseroit cracher ou rire en sa présence. Montesquieu observe que c'étoit le moyen de faire respecter la royauté, et non le roi. N'étoit-ce pas aussi le moyen de faire haïr le roi et la royauté?

Fables sur Ecbatane, et sur le mont Bagistan.

Ecbatane, capitale du royaume, bâtie par Déjocès, avoit, dit-on, sept enceintes de murailles qui s'élevoient les unes au-dessus des autres, de la hauteur des creneaux; et ces creneaux étoient de différentes couleurs, blancs, noirs, pourpre, bleus, orangés; les derniers argentés et dorés. Cette description d'Hérodote paroît de même nature que celle qu'on voit dans Diodore, de la mon-

tagne de Bagistan en Médie, montagne taillée en groupe par ordre de Sémiramis; et qui la représentoit au milieu d'une centaine de gardes.

Diodore donne une liste de rois mèdes, dont Hérodote ne parle point. On diroit qu'ils écrivoient des histoires toutes différentes. Peu nous importe de connoître ces princes jusqu'à Cyrus.

Les mœurs, les lois et la religion des Mèdes, étoient à-peu-près les mêmes que celles des Perses, dont je tracerai le tableau. Une chose qui distingue les premiers, c'est que chez eux l'autorité royale ne pouvoit changer ni révoquer une loi déjà établie; et que l'éducation des princes n'étoit confiée qu'à des femmes et à des eunuques. Ainsi un abus changé en loi étoit immuable! ainsi l'éducation des princes devoit, pour ainsi dire, en faire des femmes! La polygamie étoit non-seulement permise, mais commandée aux Mèdes. Strabon rapporte que dans les pays de montagnes, ils étoient obligés d'entretenir au moins sept femmes, et qu'une femme, pour n'être

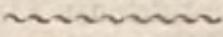
Immutabilité des lois.

Education des princes.

Polygamie étrange.

pas méprisée, devoit avoir au moins cinq maris *. Mais comment croire cela possible, à moins qu'on ne suppose les femmes communes, et les maris de même? Quelle apparence de mariage reste-il alors? On a cru long-temps tout ce que disent les anciens: aujourd'hui le doute naît à chaque pas.

* *Strab. l. 11.*



CHAPITRE II.

L'empire des Perses ; Cyrus et ses premiers successeurs.

LES Perses sont une des plus anciennes nations. Du temps même d'Abraham, selon les érudits, ils faisoient déjà une puissance. Mais ils ne devinrent célèbres et vraiment formidables que sous Cyrus. Son règne est une grande époque, vers l'an 560 avant Jésus-Christ. Rien ne devoit donc, ce semble, être mieux connu ; et cependant l'incertitude redouble, au point que la naissance, les expéditions, la mort de ce conquérant, sont des problèmes historiques qu'on ne peut résoudre.

Antiquité
des Perses.

Epoque de
Cyrus, l'an
560 avant J.
C.

Hérodote, Ctésias, Xénophon, qui écrivoient environ un siècle après Cyrus, se contredisent comme sur des faits éloignés de plusieurs siècles. A qui en croire ? La Cyropédie de Xénophon, paroît être

Rien n'est
plus incertain que son
histoire.

Cyropédie
de Xéno-
phon.

Hiv

On ne peut
y ajouter
foi.

l'ouvrage d'un philosophe , plutôt que d'un historien ; sorte de roman moral et politique , composé pour l'instruction des princes et des hommes d'état. On ne laisse pas d'en tirer le fond d'une histoire : on en suppose les faits certains , parce que l'auteur avoit eu l'avantage de s'instruire dans le pays même ; surtout parce que ses récits s'accordent mieux avec la bible. Mais ces raisons se réduisent à de foibles probabilités , bien éloignées de la certitude. N'est-il pas singulier qu'on se flatte de démêler sûrement le vrai dans un ouvrage tissu en partie de fictions ? J'ajoute d'après le docteur Fréret , que la conformité de Xénophon avec l'écriture est imaginaire ; qu'on le trouve plutôt en opposition avec elle ; et que son histoire de l'expédition du jeune Cyrus détruit même sa Cyropédie , en prouvant que Cyrus enleva l'empire des Mèdes par une victoire sur Astyage son aïeul : ce qui est conforme au récit d'Hérodote et de Ctésias *.

* Mém. de l'Acad. des Insc. t. 7.

Ainsi, en recommandant beaucoup la lecture de la *Cyropédie*, dont Rollin a fait l'extrait dans l'histoire ancienne, et les Anglais dans l'histoire universelle; je ne puis l'admettre avec eux comme une source de détails historiques assez dignes de foi. Quelques observations justes sont préférables à des récits plus que douteux.

Cyrus, qu'on croit né de Cambyse roi de Perse, et de Mandane, fille d'Astyage, roi des Médes, fut certainement le fondateur d'un vaste empire établi par ses conquêtes. Il défit les Babyloniens à la bataille de Thymbrée: il renversa leur monarchie, et s'empara de Babylone après un long siège: ayant détourné les eaux de l'Euphrate, il pénétra par le canal de ce fleuve au sein de la ville, où tout étoit plongé dans l'ivresse d'une fête. En 536 avant Jésus-Christ, il publia le fameux décret en faveur des Juifs, captifs depuis soixante et dix ans, auxquels il permit de retourner à Jérusalem. Poussant ensuite ses conquêtes, il donna pour bornes à son empire, à

Principaux faits concernant Cyrus.

l'orient, le fleuve Indus ; au nord, la mer Caspienne et le Pont-Euxin ; à l'occident, la mer Egée ; au midi, l'Éthiopie et le golfe d'Arabie ; empire le plus vaste qui eût jamais été jusqu'alors.

Contradictions sur la mort de Cyrus.

Ce héros, suivant Xénophon, mourut dans son lit, après un règne glorieux de trente années. Selon Hérodote, il fut défait et tué dans une bataille contre Tomyris, reine des Scythes ou Messagètes, qui plongea elle-même sa tête dans un vase plein de sang : *Abreuve - toi de sang*, dit-elle, *puisque tu en as toujours eu soif*. Diodore de Sicile raconte que cette princesse le fit crucifier. Ctésias le fait mourir d'une blessure, qu'il avoit reçue du côté de l'Hyrkanie. D'autres écrivains le tuent d'une autre manière. Voilà ce que c'est que l'histoire, quand elle ne porte que sur des traditions.

Cyrus tout différent dans Xénophon et dans Hérodote.

Le Cyrus de Xénophon est le modèle des hommes et des princes. Il ne combat que pour la défense de son oncle Cyaxare, fils d'Astyage, dont il épouse la fille unique. Il gagne tous les cœurs par sa modéra-

tion. Panthée, sa prisonnière, jeune et belle princesse, trouve en lui un protecteur de sa vertu; et la reconnaissance attire sous les drapeaux de Cyrus, le roi Abradate, mari de Panthée. Le Cyrus d'Hérodote est tout différent. Il prend les armes contre Astyage son aïeul, et lui enlève la couronne. Ayant vaincu Crésus, roi de Lydie, il le condamne inhumainement à être brûlé vif. Crésus s'écrie sur le bûcher, *Solon, Solon!* On lui demande qui il invoque; il répond qu'un philosophe nommé Solon lui a dit autrefois, à la vue de ses immenses richesses, que *nul homme ne peut s'appeler heureux pendant sa vie, parce qu'il ne peut prévoir ce qui lui arrivera avant sa mort*; vérité, ajoute-t-il, dont je fais une affreuse expérience. Ces paroles frappent le vainqueur; il réfléchit sur l'instabilité de la fortune, et il révoque une sentence barbare, dont l'idée seule auroit dû révolter son cœur. Le Cyrus d'Hérodote est, comme presque tous les conquérans, un fléau du genre humain; au lieu que

Crésus,

celui de Xénophon est le bienfaiteur des nations qu'il a vaincues.

Ce que l'on
peut con-
jecturer du ca-
ractère de
Cyrus.

Peut-être le véritable Cyrus n'a-t-il été qu'un ambitieux habile, assez grand homme et assez bon prince, pour mériter des éloges, malgré les injustices de l'ambition. La discipline qu'il mit dans ses troupes, les armes qu'il leur donna pour combattre l'ennemi de près, au lieu de l'arc et des flèches dont elles se servoient avant lui, contribuèrent sans doute beaucoup à ses conquêtes.

Si l'on examine en critique l'histoire de ses premiers successeurs, on y trouvera aussi des fables qui la rendent fort incertaine. J'indiquerai seulement les faits les plus remarquables.

Conquête
de l'Égypte,
vers l'an
525.

CAMBYSE.

Rarement la gloire des pères passe à leurs enfans; mais elle couvre ceux-ci d'infamie, quand ils la ternissent par leurs actions. Cambyse, fils de Cyrus, paroît un monstre sur le trône, que son père avoit rempli avec tant d'éclat. On ne voit dans sa conduite qu'une fureur insensée. Sa haine contre Amasis, roi d'Égypte, lui inspire le dessein de

ravager et d'asservir ce royaume. En arrivant sur la frontière, il apprend la mort d'Amasis, à qui Psamméticus venoit de succéder. Il continue sa marche, remporte une grande victoire sur les Egyptiens, et se fait abhorrer par ses excès. Hérodote dit avoir vu les crânes, dont le champ de bataille étoit encore jonché de son temps; ceux des Egyptiens, durs comme la pierre, parce qu'ils rasoient la tête des enfans, et que les os se durcissoient au soleil; ceux des Perses, mous et fragiles, parce qu'ils portoient un turban dès le bas âge. Mais rien ne supplée à la valeur qui manquoit aux Egyptiens.

La superstition avança leur ruine, si nous devons nous en rapporter à l'histoire de ces temps-là. On dit que Cambyse, voulant prendre Péluze d'assaut, mit au premier rang de ses troupes une multitude de chats, de chiens et d'autres animaux sacrés en Egypte. De peur de blesser leurs dieux, les Egyptiens ne tirèrent point sur l'ennemi, et la place fut prise sans résistance. C'étoit assez

La superstition des Egyptiens avança leur ruine.

d'une idée superstitieuse pour éteindre les plus vifs sentimens de la nature, l'amour de la patrie et le desir de sa propre conservation. L'Egypte fut toujours depuis esclave des étrangers qu'elle méprisoit.

Expédition
d'Ethiopie.

Résolu de subjuguier encore l'Ethiopie, pays barbare où la force du corps étoit le plus grand mérite, Cambyse envoya des espions déguisés sous le titre d'ambassadeurs. Mais le roi d'Ethiopie, qui pénétra son dessein, fit partir les ambassadeurs, en les chargeant de porter son arc à leur maître, et de lui conseiller de sa part de faire la guerre aux Ethiopiens, quand les Perses seront assez forts pour bander cet arc aussi aisément que lui. *Rendez grace aux dieux*, ajouta-t-il, *de n'asoir pas mis dans nos cœurs le desir de nous étendre*. Cambyse, transporté de colère, marcha aussitôt sans provisions, sans mesures, et fut contraint de revenir honteusement sur ses pas.

Mariage
incestueux
de Cambyse,
approuvé
par les
juges.

Il fit assassiner son frère Smerdis, qui seul avoit pu bander l'arc du roi d'Ethiopie. Il épousa sa propre

sœur , après avoir consulté pour la forme , sur ce mariage incestueux , les juges de son royaume , dont la servile bassesse ne pouvoit que se plier à ses desirs. Leur réponse fut, *qu'à la vérité il n'y avoit point de loi qui permit à un frère d'épouser sa sœur ; mais qu'il y en avoit une qui permettoit aux rois de Perse de faire tout ce qu'ils vouloient.*

Le trait suivant peint encore mieux le despotisme et l'esclavage. Cambyse demande un jour à son favori , quels discours on tient sur son compte dans les conversations particulières. « On admire vos grandes qualités , répond Prexaspe , (c'étoit le nom du seigneur ,) » mais on prétend que vous aimez un peu trop le vin. *Ils s'imaginent sans doute,* répliqua le roi, *que le vin me fait perdre la raison : tu en jugeras tout-à-l'heure.* Aussitôt il se met à boire avec excès. Il ordonne ensuite au fils de Prexaspe de se tenir au bout de la salle , la main gauche sur sa tête. Il prend un arc , le bande , avertit qu'il vise au cœur du jeune

Cruauté de
Cambyse ,
et bassesse
d'un favori.

homme, le lui perce, et dit au père, d'un air triomphant : *Ai-je la main assez sûre ?* Ce vil courtisan répond, comme s'il étoit insensible : *Apollon n'auroit pas tiré plus juste.* L'auteur du récit auroit bien dû nous apprendre comment les Perses connoissoient l'Apollon des Grecs.

Mort de
Cambyse,
l'an 522

Cambyse retournoit dans son royaume, lorsqu'il apprit que des conjurés lui avoient donné un successeur. Il respiroit la vengeance. Son épée le blessa par accident, et délivra le monde d'une horrible tyrannie. Le nouveau roi étoit un mage, un prêtre indigne du trône, qui se donnoit pour le prince Smerdis, que Cambyse avoit fait périr. L'imposture fut découverte. Quelques seigneurs ayant formé une conspiration, massacrèrent le faux Smerdis; et Darius, fils d'Hystaspe, l'un des conspirateurs, devint maître de l'empire. Peut-on croire, avec les historiens, que le hennissement de son cheval en ait décidé? Les sept conjurés, selon Hérodote, étoient convenus que celui dont le cheval henniroit le premier, auroit

la couronne : une ruse de l'écuyer de Darius lui procura l'avantage que tous ambitionnoient ; le cheval hennit à l'odeur d'une jument cachée dont on l'avoit approché pendant la nuit. Babylone s'étoit révoltée. Darius l'assiégea. Le désespoir inspira aux assiégés une résolution atroce. Ils exterminèrent toutes les bouches inutiles, femmes, enfans, vieillards. Le roi alloit renoncer à l'entreprise, lorsque Zopyre, un des principaux seigneurs persans, se dévoua, dit-on, avec une générosité sans exemple, pour la gloire et l'intérêt de son maître. S'étant coupé le nez, les oreilles, et s'étant déchiqueté tout le corps, il se refugia dans la ville, comme une victime de la cruauté de Darius. Les Babyloniens lui donnèrent leur confiance, le mirent à la tête des troupes. Pour les mieux tromper, il tailla en pièces quinze ou seize mille Perses, en différentes sorties ; enfin il livra les portes de Babylone, et les revenus de cette ville furent sa récompense.

Darius ne méritoit pas de tels sacrifices, à en juger par un trait

DARIUS I.

Zopyre lui
fait prendre
Babylone,
l'an 520.

Tyrannie
de Darius.

de tyrannie, que raconte ensuite Hérodote. L'ambition l'ayant armé contre les Scythes, qui habitoient entre le Tanais et le Danube, un respectable vieillard, nommé Ebasus, le conjure de lui laisser pour sa consolation un de ses trois fils, tandis que les deux autres combattoient dans cette guerre. *Un seul ne te suffit point*; répond Darius, *je te les laisse tous trois*; et aussitôt il les fait mourir. Comment serviroit-on avec zèle des tyrans qui se jouent de la vie de leurs sujets?

Son expédition malheureuse contre les Scythes.

Les Scythes, (aujourd'hui les Tartares) étoient une nation pauvre, courageuse, indomptable, mettant son bonheur dans sa liberté, et déjà célèbre par ses incursions en Asie. On raconte qu'ils envoyèrent à Darius un oiseau, une souris, une grenouille et cinq flèches. Un seigneur de l'armée expliqua ainsi l'énigme: « Si les Perses ne s'envolent comme » les oiseaux, ou ne se cachent dans » la terre comme les souris, ou ne » s'enfoncent dans l'eau comme les » grenouilles, ils n'échapperont » point aux flèches des Scythes. »

C'étoit l'usage en orient d'employer des figures allégoriques ; mais il paroît que celle-ci fut inventée après coup, et qu'elle ne prouve que le penchant des historiens de l'antiquité pour les fables et le merveilleux. Quoi qu'il en soit, l'expédition imprudente de Darius fut en effet malheureuse. Contraint de se retirer, après avoir perdu beaucoup de monde, il apprit qu'on ne subjugué pas des hommes libres aussi aisément qu'on opprime des esclaves.

L'histoire des Perses sera désormais liée à celle de la Grèce : nous y rapporterons les événemens les plus mémorables. Il nous reste à ébaucher le tableau de cette nation l'une des plus illustres de l'antiquité.



CHAPITRE III.

Gouvernement, lois, coutumes et mœurs des Perses.

Le despotisme ne en
Asie.

C'EST en Asie, surtout chez les Médes et les Perses, qu'on voit naître le despotisme; ce gouvernement odieux, dans lequel la fortune et la vie de tous sont soumises à la volonté d'un seul. La monarchie tempérée par de sages lois, dont le monarque maintient l'exécution, dont il fait lui-même la règle de sa conduite, est le meilleur, comme le plus ancien des gouvernemens, si l'on en juge par la tranquillité des peuples. Les Platons, les Aristotes, les Plutarques, ne peuvent s'empêcher de le reconnoître, malgré les préventions républicaines. Mais qu'un homme s'érige en dieu, foule aux pieds les autres hommes, et fasse de ses caprices la suprême loi, sans égard pour les droits naturels de l'humanité: c'est le comble de la

violence et de l'usurpation ; c'est l'ouvrage, ou du glaive toujours prêt à égorgé, ou de l'infâme lâcheté toujours prête à recevoir des haines.

Peut-il exister une forme de gouvernement, où les peuples soient à la merci du prince, de manière qu'il n'y ait ni propriété fixe, ni sûreté personnelle ? Sans doute le despotisme trouve partout quelque barrière, sinon dans des lois fondamentales, du moins dans les coutumes et les mœurs ; dans l'intérêt public, dans son intérêt particulier. Sans doute aussi la passion des Grecs pour la liberté, et leur haine pour les Perses, les ont rendus exagérateurs sur le despotisme asiatique. Il n'y a cependant que trop de vérité parmi ces exagérations mêmes. L'état actuel de l'Asie confirme à plusieurs égards le témoignage des anciens.

Le despote des Perses (car on ne peut guère le désigner sous un autre nom) se faisoit appeler *le grand roi, le roi des rois*. Il falloit se prosterner devant lui, comme de-

Si ce gouvernement peut exister sans limites.

Idée du despotisme Persan.

vant une divinité. Nous avons vu à quel point de bassesse étoient réduits ses courtisans. Une légère inattention les exposoit au dernier supplice. Xénophon rapporte que Cyrus le jeune en fit mourir deux, pour avoir tiré les mains de leurs manches en sa présence.

Combien un bon roi est au-dessus d'un despote.

Que l'on compare à ces terribles idoles, un prince affable, bienfaisant; environné de ses sujets, comme un père de sa famille; inspirant par ses regards autant d'amour que de respect; tirant de la sainteté des lois la force de son gouvernement; n'employant la terreur que contre le crime, et recevant les hommages de cœur plutôt que ceux de la contrainte: on jugera aisément de quel côté est l'image de l'être suprême, qui, ayant créé les hommes égaux, n'a voulu en établir quelques-uns maîtres des autres, que pour les rendre tous heureux.

Bonne éducation des princes en Perse.

Cependant l'éducation des princes de Perse, destinés au trône, telle que Platon la décrit, devoit faire de grands hommes et de bons rois. A l'âge de sept ans, on les formoit

aux exercices du corps, après que les principaux eunuques ou officiers du palais avoient jeté dans leur ame les premiers principes des mœurs. A quatorze ans, on les mettoit entre les mains de quatre hommes distingués par leur sagesse. Le premier leur enseignoit la *magie* ou la religion, et la science du gouvernement; le second les exerçoit à dire la vérité et à rendre la justice; le troisième, à dompter leurs passions par la tempérance; le quatrième, à s'élever par le courage au-dessus de la crainte et des plaisirs *.

Sans examiner s'il valoit mieux séparer ces objets d'instruction, que de les réunir dans un bon système de politique et de morale; il est certain que les fruits d'une pareille éducation, supposé qu'elle fût en usage après Cyrus (ce qui paroît incroyable), se perdoit bientôt dans l'ivresse du despotisme, au sein du luxe, de la mollesse, de la volupté, au milieu des objets les plus propres

Causes qui rendoient cette éducation inutile.

* *Plat. in Alcib. 1.*

Édit infâme
de Xerxès.

à corrompre le cœur. Les rois de Perse, enivrés d'orgueil et de plaisirs, ne se souvenoient plus qu'ils étoient hommes. Ils s'adoroient eux-mêmes, en exigeant l'adoration de leurs esclaves. On attribue à Xerxès un édit, par lequel il promettoit une grande récompense à quiconque inventeroit quelque plaisir inconnu. Si un tel édit a pu exister, il nous apprend ce que c'est qu'un despote, concentré dans son sérail, où il se regarde comme le centre de l'univers.

Satrapes ;
établissement
des
postes.

En matière de gouvernement et de législation, les anciens font remarquer chez les Perses d'excellentes choses, mais que le despotisme fit certainement dégénérer en abus. Le royaume étoit divisé en provinces. Les gouverneurs ou satrapes devoient recevoir directement les ordres du roi, et lui rendre compte de tout. Pour faciliter la correspondance, on avoit établi des courriers, qui portoient jour et nuit les dépêches. Cyrus est regardé comme l'auteur de l'établissement des postes. La France n'a connu
que

que fort tard un établissement si utile. Nous verrons l'université de Paris, dans le temps qu'elle jouoit un trop grand rôle, entretenir des courriers, avant même que les rois en eussent pour les affaires d'état.

Dé peur que les satrapes n'abusassent de leur autorité, le roi devoit visiter les provinces en personnes, ou y envoyer des commissaires qu'on appeloit communément *les yeux et les oreilles du prince*. Mais il auroit fallu surtout que le rapport de ces yeux et de ces oreilles, fût, en même-temps, fidèle et efficace.

Les provinces visitées par le roi ou par des commissaires.

Un officier de la couronne étoit chargé de dire tous les matins au monarque en l'éveillant : *Prince, levez-vous, et pensez aux fonctions pour lesquelles Oromaze * vous a placé sur le trône*. Ces belles formules ne prouvent rien. Quand le devoir ne parle point au cœur, on est sourd aux leçons de la sagesse.

Avis donné au roi tous les jours.

Les finances étoient regardées avec raison comme un objet essen-

Administration des finances.

* *Oromaze* ou *Orosmade* étoit le nom de dieu chez les Perses.

tiel de l'administration politique, sans elles tout languit et se dissout dans un grand état. Chaque province avoit son trésor, où se portoient les contributions. Elles devinrent immenses, à en juger par les sommes qu'Alexandre trouva en plusieurs endroits; à Suze, par exemple, cinquante mille talens d'argent en lingots. Sous les règnes de Cyrus et de Cambyse, le peuple se taxoit volontairement pour l'entretien du roi et de l'armée.

Nature des
impôts.

Darius, fils d'Hystaspe, imposa des tributs annuels qui lui firent donner le nom de *marchand*. Les terres des Perses ne payoient point d'impôts; mais on levoit de l'argent et des denrées sur les provinces. Rollin observe que cet usage de percevoir en nature une partie des contributions, marque beaucoup de sagesse, de modération et d'humanité; parce que les pays éloignés du commerce ne peuvent convertir leurs denrées en argent qu'avec beaucoup de perte. L'observation pourroit être juste, en supposant qu'on ne tirât des peuples que ce qu'exi-

geoient les besoins réels de l'état. Or il est difficile de le supposer ; puisque , dans un temps de guerre, deux provinces furent taxées, outre les impôts ordinaires, à une quantité de blé suffisante pour l'entretien de cent vingt mille hommes.

Deux objets de la plus grande importance essentiellement unis, la population et l'agriculture, attiroient les soins du gouvernement. Les idées religieuses servoient la politique à cet égard. Les Perses regardoient une nombreuse postérité comme une bénédiction du ciel ; et le roi récompensoit chaque année ceux qui avoient beaucoup d'enfans. Pour que la population soit un bien, il faut que la terre fournisse de quoi nourrir les hommes. L'agriculture, cette nourrice du genre humain ; cette source d'abondance, de santé et de plaisirs innocens ; cette conservatrice des mœurs, cette école de toutes les vertus, comme la dépeint Xénophon * ; l'agriculture étoit spécialement honorée et ex-

La population encouragée.

L'agriculture honorée.

* Xen. Xcon.

citée en Perse , ainsi qu'en Égypte. On s'y faisoit un mérite , même de religion , de féconder le sein de la terre. On rendoit compte au roi de la manière dont elle étoit cultivée ; il punissoit la négligence des uns , et accordoit des récompenses au travail des autres. Un jour de l'année , il mangeoit avec les laboureurs. Cyrus le jeune avoit planté plusieurs arbres de sa propre main. Ce ne seroit pas une matière d'éloge , sans le motif qui rendoit cet amusement respectable. Encore aujourd'hui on voit l'empereur de la Chine manier la charrue un jour de cérémonie , pour donner l'exemple à ses sujets. Cérémonie peut-être plus digne du trône , que la plupart de celles où l'on étale tout le faste de la royauté ; puisqu'elle produit sûrement de plus grands biens.

Cruelle nécessité de la guerre.

Il faudroit effacer jusqu'au nom de la guerre dans les annales du monde , si l'oubli des maux qu'elle a causés pouvoit en prévenir de semblables. Mais les passions , qui , de tout temps , ont enfanté ce fléau , le feront renaître toujours. Quoique

l'homme ne soit certainement pas né pour combattre ses semblables, comme le loup et le tigre semblent naître pour dévorer d'autres animaux; quoiqu'il ne devienne cruel qu'en étouffant le cri de son cœur; la guerre se trouve nécessairement liée à la constitution politique. Le prince le plus juste et le plus humain est quelquefois réduit à l'entreprendre, par la faute de ses voisins ou des puissances ambitieuses. Il doit avoir des guerriers pour la défense de ses droits et de ses peuples; il doit les exercer au métier des armes, les discipliner, les rendre chers à la patrie, et formidables aux ennemis.

Du temps de Cyrus, les Perses étoient de bons soldats. Accoutumés dès la jeunesse à une vie dure, laborieuse, et aux exercices de la guerre, ils soutenoient la fatigue et bravoient les dangers avec courage. Dès qu'ils pouvoient porter les armes, le service militaire devenoit pour eux une obligation jusqu'à un âge avancé. On remarque chez eux la coutume d'être armés en tout temps, même

Les Perses
bons soldats
du temps de
Cyrus.

Armés en
tout temps.

en temps de paix. Les Grecs ni les Romains n'eurent jamais cet usage dange.reux, que les Barbares de Germanie ont introduit en Europe.

Préjugé
et usages
pour la
guerre.

C'étoit une opinion des Perses, fondée apparemment sur quelque idée religieuse, qu'en mourant dans les batailles, on parvenoit au bonheur. D'autres nations guerrières ont eu le même préjugé, très propre à nourrir l'ardeur martiale. Les femmes et les enfans suivoient l'armée: autre motif de bravoure. Mais combien d'inconvéniens accompagnent un pareil cortége ! Il en étoit de cela comme de leurs chariots armés de faux, utiles rarement, et souvent nuisibles. La Cyropédie fournira des leçons aux gens de guerre: notre plan nous interdit de plus longs détails. Après Cyrus, la mollesse énerva bientôt ses sujets, et leur nombre ne suppléa jamais au défaut de discipline. Tous les peuples conquérans ont éprouvé en Asie la même révolution.

Justice. La justice paroît avoir été en
Trait de vigueur, du moins pour un temps,
Cambyse. dans l'empire de Perse. Cambyse,

ayant condamné à mort un juge qui s'étoit laissé corrompre, fit étendre sa peau sur le tribunal, où le fils de ce juge devoit succéder à son père. On ne confioit l'administration de la justice qu'à des hommes d'un âge mûr : on n'imaginoit pas que la jeunesse fût propre à des fonctions si augustes. L'accusé étoit confronté avec l'accusateur, et ce dernier, en cas de fausse accusation, subissoit la peine du crime qu'il imputoit à l'innocent.

Confrontation.

Une ancienne loi défendoit au prince de punir de mort pour un premier crime : toute la vie du coupable devoit être examinée ; et si le bien l'emportoit sur le mal, on punissoit moins sévèrement. Il semble en effet qu'excepté un petit nombre de crimes atroces, qui supposent toujours une ame noire, et qui demandent un exemple terrible, nulle faute échappée à la foiblesse humaine ne devoit effacer entièrement les mérites d'une vie vertueuse. Il y a tant de moyens de punir, sans perdre des citoyens dont les services pourroient réparer les fautes !

On ne punissoit pas de mort pour un premier crime.

Soin des
mœurs.

Éducation
des enfans.

S'il faut en croire la Cyropédie, la législation des Perses étoit admirable, en ce qu'elle ne se bornoit pas à punir les crimes, mais qu'elle empêchoit qu'on ne fût tenté de les commettre, en inspirant l'horreur du vice et l'amour de la vertu. Elle procuroit aux enfans une éducation publique, la plus propre à en faire de bons citoyens. Jusqu'à l'âge de dix-sept ans, ils étoient hors de la maison paternelle, entre les mains de maîtres respectables, qui s'appliquoient à les rendre justes, sages, courageux. Quiconque n'avoit pas été formé dans une si bonne école, étoit exclu des emplois et des honneurs. Cependant les pères en général, devoient prendre soin de l'éducation de leur famille. *Si vous voulez être saint, disoient les livres sacrés, instruisez vos enfans, parce que toutes leurs bonnes actions vous seront imputées.* A ce motif de religion, la raison en ajoutoit sans doute de plus sensibles.

Les vices
punis.

Des vices trop rarement punis dans la société n'échappoient point à la vigilance des lois. Un ingrat

pouvoit être cité en jugement, et on le condamnoit à une peine. Parmi nous, les lois ne punissent guère que ce qui attaque directement la personne et la propriété des citoyens. Le sentiment de l'honneur, la crainte de l'opprobre suppléeroient à leur défaut, si d'une part ces sentimens étoient bien imprimés dans les ames, et si d'autre part la corruption n'attachoit à certains vices plutôt de l'éclat que de la honte.

Le droit de vie et de mort que les pères avoient sur leurs enfans, droit inhumain établi chez plusieurs anciennes nations, étoit tempéré par la défense d'en faire usage pour des fautes légères, ou pour un crime unique. D'ailleurs, comme les enfans respectoient infiniment leurs pères, ceux-ci avoient peu d'occasions de l'exercer. On supposoit le parricide impossible dans la nature; et il n'y avoit aucune loi contre ce crime.

Une vertu caractérisoit les Perses, l'amour de la vérité. Mentir étoit pour eux une infamie; vivre d'emprunt en étoit une de même, parce

Droit des pères.

Amour de la vérité chez les Perses.

que la bassesse et le mensonge paroissent inséparables d'une telle vie. Le peuple qui auroit la vérité pour règle de sa conduite et de ses discours, seroit aussi heureux que respectable. Mais où l'intérêt domine, où les mœurs sont corrompues, il est impossible que la fausseté ne répande sa contagion. Les Perses l'éprouvèrent sans doute, dès qu'ils se livrèrent au luxe, et par conséquent à cette soif de richesses, qui anéantit toutes les vertus.

Eunuques. On attribue à leur dissolution l'usage odieux des eunuques pour garder les femmes; usage commun dans toute l'Asie. On leur reproche, non-seulement la polygamie et le concubinage portés au plus grand excès; mais des mariages incestueux avec leurs propres filles, leurs propres mères; ce qui doit peut-être se restreindre à un petit nombre d'exemples, tant la pudeur et la politique y répugnent *. Selon Plu-

Mariages incestueux.

* Philon prétend que la religion de Zoroastre recommandoit le mariage avec les mères. Cella d'Egypte l'autorisoit avec les sœurs.

tarque, Artaxerxès Mnémon épousa une de ses filles, par le conseil de sa mère, qui n'eut pas honte de luidire, en flattant sa passion cruelle : *C'est vous que Dieu a donné aux Perses comme l'unique loi, et comme la règle de l'honnête ou du deshonnête, de la vertu et du vice.*

Flatterie qui les approuve.

Telle fut avec le temps la servitude honteuse des Perses, qu'ils purent quelquefois adorer le crime dans la personne de leur souverain. Ils ne rougissoient point d'être ses esclaves. On assure qu'ils le remercioient d'avoir bien voulu se souvenir d'eux, après avoir été fouettés par ses ordres. Nous pouvons le croire, puisque la Chine offre des exemples de même nature.

Servitude honteuse des Perses.

Les anciens philosophes regardent cet esprit de servitude comme une des causes de la ruine des Perses; car de quel effort est capable un peuple auquel il ne reste pas même un sentiment de liberté? Ces sages y ajoutent d'autres causes; le luxe, principe de corruption générale; la mauvaise éducation des princes, sources des vices du gouvernement;

Causes de la ruine de ce peuple.

et le manque de bonne foi; d'où naissent l'adulation, la perfidie, et les crimes destructeurs de la société. Les Perses avoient étrangement dégénéré, parce qu'ils avoient acquis trop de puissance et de richesses. Il est singulier que les admirateurs de Cyrus, sans appercevoir la contradiction de leurs idées, conviennent qu'il fut en partie l'auteur de ce changement. Après ses victoires, il affecta la magnificence des Médes; il permit et souhaita qu'on se prosternât devant lui pour l'adorer; il négligea entièrement l'éducation de ses fils, quoique instruit par l'expérience des avantages d'une bonne éducation. Cyrus fut donc, comme Alexandre, avec des qualités héroïques, un dangereux modèle pour les princes.

Cyrus les
fit dégéné-
rer.

CHAPITRE IV.

Religion des Perses.

DE toutes les religions inventées par les hommes, aucune n'approche plus de la seule véritable, et n'est moins infectée de superstitions que celle des Perses, qui subsiste encore chez les Parsis ou les Guébres, leurs descendans. Hérodote, et plusieurs autres écrivains, l'ont très-mal connue, ainsi que tant d'autres objets dont ils parlent sur des rapports infidèles. Ils représentent les Perses comme des idolâtres adorant le feu, le soleil et des divinités factices. Mais la critique a dissipé cette erreur. Nous avons des preuves certaines qu'ils reconnoissoient l'unité de Dieu, et que leur culte se rapportoit à lui directement. Leur Mithra ou le soleil, leur feu sacré qu'ils conservoient avec soin, n'étoient que des emblèmes de la puissance du créateur. Ils ne vouloient point de temples, et disoient qu'on insultoit la divinité en prétendant la renfer-

Les Perses
n'adoroient
qu'un dieu.

Ils ne vou-
loient ni
temples,
ni statues

mer dans une enceinte de murs ; ils rejetoient les simulacres , les jugeant indignes de l'être invisible ; ils détestoient les superstitions du Sabéisme , c'est - à - dire l'idolâtrie des Chaldéens.

Zoroastre. Leur célèbre législateur Zoroastre ou Zerdust , dont il est difficile de fixer l'époque * , étoit venu , disoient-ils , purger leur religion des erreurs que les Sabéens y avoient glissées.

Doctrines des deux principes. C'est de lui qu'ils tenoient la doctrine des deux principes , non telle que les Manichéens l'ont enseignée depuis , mais sans absurdités contradictoires. Le but de cette doctrine est d'expliquer l'origine du mal , de manière que Dieu n'en paroisse pas l'auteur. Suivant les Perses , le bon principe , être suprême , éternel , indépendant , qu'on nomme *Oromaze* , a créé la lumière et les ténèbres ; *Arimane* , le mauvais principe , tire son origine des ténèbres ,

* L'opinion commune est que Zoroastre vivoit du temps de Darius , fils d'Hy staspe , et qu'il réforma la religion établie par un autre Zoroastre beaucoup plus ancien.

et quoique opposé en tout aux vues d'Oromaze, il contribue malgré lui à sa gloire. De-là le mélange du bien et du mal. Ce conflit des deux principes durera jusqu'à la fin du monde. Alors se fera une résurrection; la lumière et les ténèbres seront séparées; les bons et les méchants auront le sort qu'ils méritent.

Thomas Hyde, célèbre Anglais, a fait connoître en Europe le *Sadder*, extrait du *Zend*, que les Perses révèrent comme leur ancien livre sacré. On y trouve des idées sublimes, jointes à d'excellentes règles de morale. C'est qu'en tout temps et en tout lieu, la saine raison peut conduire l'homme à tout ce qui fait la sagesse humaine, renfermée dans les bornes de la nature. Les devoirs prescrits aux mages, ou aux prêtres, étoient dignes d'un état destiné à donner l'exemple et la leçon aux profanes. Voici quelques-uns des préceptes concernant le grand-prêtre : 1°. Il doit se préserver de toute souillure, parce que dieu l'a choisi pour être saint. 2°. Il doit prendre la dîme du laïque, mais

Le *Sadder*,
livre sacré
des Perses.

Préceptes
pour les ma-
ges.

comme l'aumônier du tout-puissant, pour distribuer aux pauvres le tribut payé par les riches. 5°. Il doit être versé non-seulement dans la connoissance de la loi, mais dans toutes les sciences, parce qu'il est appelé à instruire tous ceux qui suivent sa religion. 4°. Il doit s'appliquer surtout à discerner la vérité d'avec l'erreur. 5°. Il doit ne craindre que dieu, et ne haïr que le péché. 6°. Quoiqu'il puisse être honoré de quelques révélations célestes, il ne doit pas les publier, parce qu'elles embarrasseroient le peuple, qui doit s'en tenir à la loi écrite*.

Vie austère
des mages.

Quand les mages observoient ces règles, ils se montroient les dignes ministres de la religion, les vrais magistrats des mœurs; d'autant plus respectables, que leur autorité sur les esprits se dirigeoit toute entière au bien public. Leur vie étoit austère, sans misanthropie. Diogène-Laërce les peint vêtus simplement, couchant sur la terre, ne vivant que

* Voyez l'*Histoire Universelle*, t. 3, ou *Hyée, Rel. veter. Perf.* 13.

d'herbes, de fromage et de pain, faisant leur principale occupation de prier Dieu, et d'exhorter les hommes à la justice. Mais, ainsi que les prêtres égyptiens et chaldéens, ils acquirent trop de puissance pour se tenir dans les bornes des fonctions religieuses. Les rois, les principaux de l'état étoient formés par leurs leçons; aucune affaire importante ne se décidait sans leur conseil; et Pline assure qu'encore de son temps *ils commandoient aux rois des rois*. Comme le crédit des mages étoit principalement fondé sur leur science, ils en faisoient un mystère. Nul étranger ne pouvoit y avoir part sans la permission du prince; cette grace fut accordée à Thémistocle, dans le temps qu'il servoit les Perses contre sa patrie. Les philosophes grecs respectoient beaucoup l'école des mages. Pythagore, dit-on, en a tiré une partie de sa doctrine.

Leur autorité excessive.

Leur science mystérieuse.

Parcourez en esprit la Perse, la Chaldée, l'Égypte, l'Inde; revenez de-là dans la Germanie et dans la Gaule; vous trouverez partout à-

Comment les anciens prêtres acquirent trop de pouvoir.

peu-près le même esprit de corps, la même conduite dans l'ordre sacerdotal. Tous les anciens prêtres, qui formoient une classe distinguée des autres citoyens, avoient aussi leurs intérêts à part, dont ils étoient fort jaloux. Dépositaires de la religion et de la science, arbitres des rois, oracles des peuples, comment n'auroient-ils pas souvent abusé de leur pouvoir; d'un pouvoir si utile quand il n'a pour but que la sainteté des mœurs, mais si funeste quand il devient l'instrument des passions? C'étoit la faute des gouvernemens, ou plutôt de l'ignorance humaine de n'avoir pas su fixer les bornes entre l'autorité civile et les fonctions religieuses; ni honorer le sacerdoce à proportion des avantages qu'il procure, sans fournir à ceux qui l'exercent des moyens et des motifs de le tourner contre l'intérêt public. Plus le ministère sacré est vénérable, plus il importoit d'en prévenir les abus. Mais la religion ayant été un des premiers fondemens de la vie civile, on ne doit pas s'étonner que ses ministres

après avoir dirigé les opinions et les mœurs aient eu le secret, et par conséquent le desir, soit de gouverner les états, soit d'en attirer à eux la substance.

Les histoires orientales de la Perse célèbrent un ancien roi nommé Hushang, à qui elles attribuent le premier code des lois, la division de l'empire en provinces, l'invention de la plupart des instrumens d'agriculture. On lui fait honneur d'un livre qui a pour titre : *La sagesse de tous les temps*. Ce livre est plein d'enthousiasme et d'excellentes maximes. Le morceau que je vais en transcrire d'après les auteurs anglais de l'Histoire universelle, donnera une idée de la sagesse des orientaux.

« Les grands rois sont des dieux
 » sur la terre, aussi supérieurs en
 » puissance, en sagesse et en bonté,
 » au reste des hommes, que Dieu
 » leur est supérieur à eux-mêmes.
 » Que cette élévation ne les porte
 » pas cependant à traiter leurs sujets
 » avec rigueur. Le tonnerre gronde
 » rarement, mais le soleil luit chaque
 » jour. Pour un acte de vengeance,

Morceau remarquable d'un ancien livre des Perses.

Sur les devoirs des rois.

» Dieu nous donne dix mille marques
 » de bonté. Les rois doivent l'imiter
 » en faisant tout le bien qu'ils peu-
 » vent. Qu'ils se souviennent que,
 » maîtres d'ôter la vie, il n'est pas
 » en leur pouvoir de la rendre.
 » Ainsi, soyez en garde contre des
 » jugemens précipités, et prévenez
 » des regrets incapables de réparer
 » le mal. Les ministres sont des ins-
 » trumens entre les mains des rois.
 » C'est donc à ces derniers, et non
 » aux autres, que s'en prennent
 » les peuples maltraités. Qu'un roi
 » choisisse bien ses ministres; car
 » il lui seroit aussi inutile pour cal-
 » mer le peuple, de rejeter sur eux
 » le fardeau des crimes, qu'à un
 » meurtrier d'alléguer au juge que
 » c'est son épée, et non pas lui,
 » qui a tué son voisin. De mauvais
 » princes ont eu quelquefois de bons
 » ministres: mais des princes ver-
 » tueux n'en ont jamais gardé long-
 » temps de mauvais, etc. »

Remarques
 sur cet écrit
 persan.

Quelque ancien que puisse être
 cet ouvrage, il ne remonte certai-
 nement pas à des siècles si reculés.
 Les hommes ont la manie de re-

lever, par une antiquité fabuleuse, le prix des choses mêmes dont la raison devoit faire tout le mérite. Mais il n'en est pas moins remarquable, que de telles vérités aient pu s'écrire en Asie, sous l'empire même du despotisme. Malheureusement les despotes pensoient moins à s'instruire, qu'à s'enivrer de leur fortune, et la voix de la sagesse s'élevoit en vain contre l'abus de la grandeur.



INDIENS.

Antiquité
des Indiens.

Si l'on doit juger de l'ancienneté d'un peuple, par la beauté et la fertilité du pays qu'il habite; les Indiens, surtout vers le Gange, sont peut-être la première des nations policées. Les monumens confirment cette conjecture; et quoique le fragment de Ctésias sur l'Inde soit plein de mensonges; quoique les histoires orientales de cette contrée soient encore plus fabuleuses, on sait que les anciens y voyageoient pour s'instruire. Des savans judicieux croient même aujourd'hui que les Egyptiens, ensuite les Grecs, en ont tiré leur philosophie et leur religion. On ne peut guère douter que la doctrine de la métempsychose (transmigration des ames) n'y ait pris naissance. C'est un titre suffisant d'antiquité. De temps immémorial, on a cru en Asie et en Égypte que les ames passaient d'un corps dans un autre.

Selon Arrien, auteur véridique, les Indiens étoient tous libres, et divisés en sept classes qui ne se confondoient jamais par les mariages.

Division
des classes.

Il y en avoit une de *surveillans*, destinée à rendre compte au prince de la conduite de autres.

Surveillans.

Celle des *laboureurs* jouissoit d'une considération proportionnée à l'importance de l'agriculture. On ne les tiroit jamais des campagnes pour les employer ailleurs.

Laboureurs.

En temps de guerre, on se faisoit un devoir inviolable de ne toucher ni à leur personne, ni à leurs biens : on sentoit que tout manque, si la terre n'est pas cultivée ; et qu'elle ne peut l'être comme il faut, si on ne favorise les cultivateurs. La classe des Brames ou Brachmanes, dont nous parlerons en particulier, avoit la prééminence sur toutes les autres, parce que la religion et la science étoient entre leurs mains : ils jouissoient de l'empire du sacerdoce.

Cette séparation des *castes*, ou des différens ordres de citoyens subsiste encore de nos jours. On a vu les inconvéniens qui en sont in-

Inconvé-
nient de cet
usage.

séparables. C'est un préjugé frivole de croire que tout doit se perfectionner, lorsque les enfans ne peuvent avoir que la profession de leurs pères. L'expérience a prouvé en Asie, comme en Égypte, que rien ne se perfectionnoit. D'ailleurs les castes se détestent mutuellement, même par principe de religion; ce qui est un vice énorme dans la société.

Sciences et
mœurs des
Brachma-
nes.

L'Inde étoit en grande partie redevable de sa célébrité aux Brachmanes, que nous appelons aujourd'hui *Brahmines*. Aussi respectés que les mages en Perse, et que les prêtres d'Égypte; exempts de tributs, consultés à la cour, dominant sur l'esprit des peuples, ils s'appliquoient à l'astrologie, ils faisoient les prophètes, ils étoient théologiens et philosophes; et leur doctrine, soutenue par l'austérité des mœurs, excitoit même l'admiration des étrangers. On les voyoit se tenir debout au soleil le plus ardent, mettre leur corps à l'épreuve des souffrances; méprisant ceux qui ne meurent que d'infirmité et de vieillesse;

lesse ; se faisant brûler tout vifs , quand la vie leur devenoit un fardeau , comme fit Calanus aux yeux de l'armée d'Alexandre. Plusieurs ne portoient jamais de vêtement : on les nomma pour cette raison *gymnosophistes*.

Ils mon-
roient vo-
lontaire-
ment.

Un des points fondamentaux de leur doctrine étoit la métempsyco-
se. Persuadés que les ames humaines passaient dans le corps des animaux, ils ne mangeoient d'aucune espèce de chair. Cette fausse opinion épargnoit du moins le sang des bêtes utiles. Elle avoit aussi l'avantage de réprimer les passions de l'homme, soit par la tempérance, soit par la crainte ; car on craignoit, comme la peine du vice, d'être après sa mort un animal immonde ou abhorré. Il y a tant de préjugés nuisibles dans l'univers, qu'on doit une sorte de respect à ceux qui produisent du bien.

Doctrine
de la mé-
tempsyco-
se.

Selon le témoignage de Strabon , les Brachmanes croyoient que le monde a commencé et qu'il finira ; que l'Être suprême le remplit de sa présence ; que dans les premiers

Théologie
des Bra-
chmanes.

Ce qu'en-
seigne le vé.
dam.

temps, le lait, le vin, l'huile, le miel couloient des fontaines; mais que les hommes ayant abusé de leur bonheur, Dieu les en priva, et les condamna à vivre de leur travail. Le védam, ancien livre sacré des Brahmines, renferme les mêmes principes, avec un mélange de fables absurdes. Un être suprême, esprit pur et parfait; des intelligences émancipées de lui, dont les unes se sont dégradées en péchant; ces mauvais génies, nommés *deoutas*, relégués dans un monde matériel où ils sont la cause du mal; Vistnou prenant une forme humaine, pour délivrer les hommes de la tyrannie des *deoutas*; une suite de transmigrations et d'épreuves, après quoi les âmes réunies à leur origine jouiront d'une éternelle félicité: tel est le fond de la théologie indienne, dont Pythagore a emprunté ses principaux dogmes.

Brahma. Brahma, (qui donna son nom aux prêtres de l'Inde,) est un des premiers génies employés à régir le monde. Quant à Vistnou incarné, c'est le même que les Chinois adorent

sous le nom de Fo ou Foé; les Japonais sous le nom d'Amida, etc. Les rêveries indiennes ont pénétré de toutes parts. Platon en adopta une partie. Origène prétendit les ajuster au christianisme, avec lequel on y trouve au premier coup-d'œil un rapport, « qui disparoît » dès qu'on l'examine, dit M. de » Bougainville, mais qui prouve du » moins que la religion indienne, » comme toutes les autres, eut dans » son origine pour base les premières » vérités connues généralement de » tous les hommes, et qui sont le » corps de la révélation naturelle, » aussi ancienne que l'univers *.

Les Indiens se représentent la terre comme une surface plate, au milieu de laquelle s'élève une montagne. Autour de cette montagne, ils font tourner le soleil, la lune, les étoiles, et les autres planètes. Au-dessus du ciel des planètes, ils en imaginent six autres; séjour heureux qu'habitent les intelligences

Ignorance
des Indiens
en astrono-
nomie, etc.

* Mém. de l'Acad. des Insc. t. 18.

Leur génie
inventif.

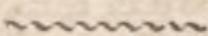
du second ordre, pures ou purifiées. On ne peut montrer plus d'ignorance en astronomie. L'esprit humain se repaît toujours de fables, avant que d'observer la nature. Ils étoient capables d'exceller dans les sciences, si des contemplations creuses n'avoient pas comme absorbé leur génie. On leur attribue l'invention des échecs et celle des chiffres arabes. Leur période actuelle, précédée de plusieurs autres entièrement fabuleuses, remonte selon le calcul de M. Fréret, à l'an 3102 avant Jésus-Christ *.

Les femmes
se brûlent
par supers-
tition sur le
bûcher de
leurs ma-
ris.

La superstition seule a pu établir dans l'Inde une ancienne coutume, encore subsistante, qui fait frémir la nature. Après la mort d'un homme, une de ses femmes a droit de se faire brûler vive sur son bûcher. Elles se disputent quelquefois cet avantage; et les Brahmines les y exhortent comme à une œuvre très-méritoire. De quoi ne sont pas capables des imaginations échauffées par un délire superstitieux? On

* Mém. de l'Acad. des Inscript. *Ibid.*

transforme Dieu en tyran ; on croit l'honorer par l'effusion du sang humain ; on trouve la sainteté dans des excès de folie ou de fureur , tandis que la religion ne respire que douceur et sagesse. La cause de tant de maux , répandus en divers temps sur toute la face de l'univers , c'est que les hommes n'ont presque jamais consulté la raison sur un objet de la plus grande importance.



SCYTHES ET CELTES.

Réflexions
sur les Scy-
thes et les
Celts.

Nous laissons aux érudits l'histoire des Scythes (aujourd'hui les Tartares), et celle des Celtes, anciens habitans de la Gaule qu'ils appellent Gomérites, comme descendans de Gomer, petit-fils de Noé. Que peut-on savoir des antiquités de peuples sans littérature et sans monumens; de peuples errans qui ne vivoient que de leurs troupeaux ou de brigandages? Il suffira de peindre à grands traits leur caractère, quand ils paroîtront sur la scène.

Barbarie
extrême des
Scythes.

À en juger par les peintures de Justin et d'Horace, les Scythes avoient des mœurs et des vertus dignes d'être proposées pour modèles. Mais ils ignoroient entièrement l'agriculture, qui donne naissance à la vie civile; si, comme le dit Hérodote, leurs filles ne pouvoient se marier, sans avoir tué un ennemi de leur propre main; s'ils se faisoient un plaisir de boire dans

les crânes de ceux qu'ils avoient inhumainement massacrés; (sans parler des victimes humaines qu'ils immoloient à leurs dieux) certainement on pouvoit proposer de meilleurs modèles. Leur morale et leur politique étoient celles des brigands, qui observent entre eux certaines lois, parce que les principes de l'équité naturelle sont dans tous les hommes, et forment les noeuds de toute société. On verra les Scythes, connus sous différens noms, inonder de sang les plus belles contrées de l'univers. La passion de la guerre et du pillage, l'habitude d'une vie errante, le désir de se fixer dans un climat riche ou favorisé de la nature les faisoient sortir de leurs déserts, comme des torrens qui ravageoient tout. Plus de six cents ans avant Jésus-Christ, un déluge de ces brigands porta la terreur jusqu'en Égypte, d'où Psamméticus ne les éloigna qu'à force de présens.

Les Celtes, un peu moins féroces, quoique avec le même fond de mœurs, deviendront célèbres au temps des Romains. Presque tous

les peuples de l'Europe semblent avoir été de race celtique , à en juger par la ressemblance des mœurs, des coutumes et des opinions. C'est un point qu'il importe peu d'examiner. D'ailleurs, les hommes se ressemblent d'autant plus, qu'il sont plus près de l'état de nature, et que leur caractère naturel est moins altéré ou modifié par les institutions civiles. A cet égard, il y a des rapports frappans entre l'ancien et le nouveau monde.



*OBSERVATIONS GÉNÉRALES
sur les anciens peuples d'Asie.*

ON perdroit le temps à étudier l'histoire des anciens peuples de l'Asie mineure, Phrygiens, Troyens, Lyciens, Lydiens, Misiens, etc. puisqu'on y trouveroit beaucoup de fables, et très-peu d'utilité. Nous savons qu'au temps de la guerre de Troie, environ douze siècles avant notre ère, l'opulence et les arts de luxe distinguoient déjà ces contrées fameuses, que le commerce avoit enrichies. Les Phrygiens en particulier commercèrent avec de grands succès. Ce que les poètes racontent de Midas, de Tantale, de Priam; ce qu'Hérodote dit des trésors de Crésus, porte sur un fondement de vérité; et la fiction ou l'exagération suppose en ce genre des faits réels. Homère n'auroit pas donné tant de magnificence au palais de Priam; ni tant de faste aux Troyens, si l'or n'avoit abondé dans le pays.

Peuples de
l'Asie mi-
neure.

Les Asia-
tiques de-
voient être
subjugués.

Cette observation suffit, après la peinture des principales nations de l'Asie, pour faire juger que les Asiatiques en général, corrompus par la mollesse, devoient tôt ou tard subir un joug étranger. Leurs trésors et les avantages de leur climat étoient une amorce pour les conquérans; des armes dorées, soutenues par des mains foibles, étoient une foible défense. Priam se plaint dans Homère, que ses enfans passent toutes les nuits en danses et en festins? et quand? lorsque l'ennemi est aux portes. D'ailleurs, les Asiatiques ayant perdu le sentiment de la liberté, ne pouvoient prendre beaucoup d'intérêt au bien public: des esclaves changent aisément de maîtres.

Ancienne
simplicité
de mœurs.

Une chose bien remarquable, au milieu du faste de ces anciens temps, c'est la simplicité de mœurs qui subsistoit même dans les cours. Les parures magnifiques, les meubles somptueux, les parfums, la multitude d'esclaves, n'empêchoient pas les grands d'exercer leurs mains à des ouvrages que nous regardons

comme serviles. Homère en fournit plusieurs exemples. Les fils de Priam préparent eux-mêmes le char de leur père, y attèlent des mulets et des chevaux, et y chargent le coffre. Les femmes ne se montrent en public que voilées : elles travaillent dans leurs appartemens ; elles vont laver leurs robes à la rivière. On trouve dans Moÿse des tableaux semblables. Les raffinemens du luxe n'étoient pas connus, parce que les arts n'étoient point perfectionnés, et que la force des premiers usages ne se perd qu'insensiblement. Cette antique simplicité de mœurs méritoit plus d'éloges, si elle avoit été le fruit de la raison et de la sagesse, plutôt que celui des circonstances ; mais elle étoit mêlée à trop de vices, à une ignorance trop grossière, pour exciter une juste admiration.

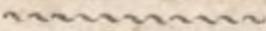
L'Asie fut le berceau du genre humain, de la société, et des arts et des sciences. Ce que nous allons voir en Europe, outre les rapports avec notre façon de penser et de vivre, a de quoi nous intéresser

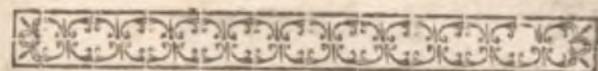
Cette simplicité ne venoit pas de vertu.

L'Europe supérieure à l'Asie.

davantage par la nature des objets. Tous les ressorts de l'esprit humain se déploieront à nos regards dans la Grèce; et la grandeur romaine étendra encore la sphère de nos idées, de nos vues, et de nos sentimens. C'est la partie de l'histoire ancienne qui mérite l'étude la plus sérieuse.

*Fin de la première partie de
l'Histoire ancienne.*





É L É M E N S

D'HISTOIRE

GÉNÉRALE.

HISTOIRE ANCIENNE.

SECONDE PARTIE.

~~~~~  
HISTOIRE GRECQUE.

Au nom de la Grèce, l'esprit semble se reposer de ses fatigues. Après avoir parcouru tant d'espaces ténébreux, sans routes certaines, il entrevoit le jour brillant de l'histoire; il aperçoit de vrais héros, des sages célèbres, des génies immortels, des chefs-d'œuvre de perfection; il goûte d'avance le plaisir d'admirer les efforts de la liberté, et les res-

Idée générale de l'histoire grecque.

Fables de  
ce peuple.

sources de la politique. Mais avant que d'arriver au terme où nous aspirons, les antiquités des Grecs se présentent comme une barrière insurmontable. Nul peuple n'a débité tant de fables sur son origine. Chaque ville de ce petit coin de la terre vante ses dieux, ses demi-dieux, et défigure entièrement l'histoire par un long tissu d'absurdités. C'est pour les savans la matière de toutes sortes de systèmes et de conjectures. Osons ignorer, sans honte, ce qui ne pourroit s'apprendre qu'au préjudice des connoissances essentielles. Quelques observations utiles sur les premiers Grecs doivent suffire à notre curiosité.



---

---

**PREMIÈRE EPOQUE.**

*Depuis les temps fabuleux ,  
jusqu'à la guerre contre les  
Perses.*

~~~~~

CHAPITRE PREMIER.

Des temps fabuleux et héroïques.

L'ANCIENNETÉ des Grecs est généralement reconnue. On les fait descendre de Javan, fils de Japhet; opinion qu'il seroit fort inutile de vouloir approfondir. C'étoient au commencement de vrais sauvages, qui n'avoient presque rien de l'homme, ni raison, ni sentimens, ni société. Leurs premières découvertes* furent d'apprendre à construire des cabanes, à se nourrir de glands et à se couvrir de peaux. Bien loin d'avoir la moindre idée de police,

Les premiers Grecs furent des sauvages.

* *Pausan. in Arcad.*

ils ignoroient même le mariage; ils vivoient en bêtes. Un tel spectacle est humiliant pour le genre humain; mais il nous apprend ce que nous devons aux lois et aux arts, sans lesquels nous serions encore abrutis dans cet état.

Des étrangers s'établirent dans la Grèce.

Vers l'an 2000 avant notre ère, une colonie, peut-être égyptienne, conquiert la Grèce, et y répandit vraisemblablement les premières notions du culte religieux, l'un des moyens qui a le plus contribué à civiliser les hommes. On croit que les fameux Titans, Saturne, Jupiter, etc. adorés depuis comme dieux, étoient les chefs de cette colonie. Elle fit peu de progrès. Les anciennes mœurs subsistoient encore, quand de nouveaux étrangers s'établirent dans le pays, rassemblèrent les familles errantes, leur firent connoître les avantages de la vie sociale, fondèrent quelques villes ou plutôt quelques bourgades, dont les noms devoient un jour être célèbres. Les royaumes d'Athènes, d'Argos, de Sparte, de

Thèbes, prirent naissance au sein de la barbarie.

Diverses révolutions physiques, déluges, tremblemens de terre, qui semblent avoir détaché du continent quelques îles de la mer Égée, retardèrent beaucoup en Grèce l'établissement fixe des sociétés et la culture des mœurs. Les invasions et les brigandages perpétuels y mettoient un plus grand obstacle. L'Attique, patrie des Athéniens, étant un pays stérile, éprouva moins ces derniers malheurs. Aussi les Athéniens se glorifioient-ils d'être issus de la terre qu'ils habitoient (*Autochthons*).

Obstacles
au progrès
de la société
en Grèce.

Cécrops, égyptien, s'y établit 1582 ans avant notre ère. Il épousa la fille du roi Actée, et succéda au trône. Il fonda la ville d'Athènes, connue d'abord sous le nom de Cécropie. Il humanisa ces peuples féroces, soit en leur donnant une religion, soit en les soumettant aux lois de l'union conjugale, tellement ignorée jusqu'alors, que les enfans portoient le nom de leur mère, parce que les pères étoient rarement con-

Fondation
d'Athènes
par Cécrops.

Il établit
l'aréopage.

nus. D'autres lois furent établies ; on éleva des tribunaux. L'aréopage, destiné à punir les meurtres, est le plus fameux monument de Cécrops. Aucun tribunal n'a eu tant de réputation. Les jugemens s'y rendoient de nuit, en plein air, sans qu'il fût permis de prêter l'oreille à l'éloquence. Une simple exposition du fait décidoit les juges ; et jamais, selon Démosthène, ils ne rendirent un jugement qui ne fût celui de l'équité.

Danaüs et
Cadmus in-
troduisent
les arts dans
la Grèce.

Ainsi des étrangers jetèrent en Grèce les fondemens de la vie civile. L'égyptien Danaüs, maître du royaume d'Argos, y introduisit l'agriculture et les arts d'Égypte. Le phénicien Cadmus, établi dans la Béotie, peupla Thèbes, fit connoître l'art de cultiver la vigne, l'art de fondre et de travailler les métaux ; enfin il enseigna l'écriture alphabétique, germe précieux des plus vastes connoissances.

Passion des
Grecs pour
les fables.

Les Grecs, passionnés pour la fable, donnèrent à ces inventions humaines une origine céleste. Ils vouloient tout tenir des dieux, non

par reconnoissance, mais par vanité. Leur mythologie ténébreuse obscurcit, dénature tout; elle rend méconnoissables même les dieux, qu'ils avoient empruntés des Égyptiens et des Phéniciens. Mais à travers ces ténèbres, on voit les efforts de la barbarie contre les bienfaiteurs du genre humain. Du temps d'Érechthée, père de Cécrops, Triptolème, le compagnon de Cérés, courut souvent risque d'être massacré, en inspirant le goût de l'agriculture; Bacchus essuya les mêmes périls, en procurant aux Grecs les avantages de la vigne. C'est que plus les hommes sont malheureux et ignorans, plus ils sont stupidement aveugles sur leurs véritables intérêts. Un travail avantageux les rebute, des lois salutaires leur paroissent un joug intolérable; et ils préfèrent la licence, l'oisiveté, les horreurs d'un état sauvage, aux biens infinis de la société, dont ils redoutent la gêne. L'Amérique en fournit encore des exemples. Partout, chez les peuples même policés, les hommes soupirent pour le bon-

Ils s'opposèrent d'abord à l'agriculture.

heur, et rejettent souvent les moyens d'y parvenir.

Ligue et
conseil des
Amphic-
tyons.

Temple de
Delphes.

Cependant les Grecs, divisés sous une foule de petits rois, toujours en guerre les uns avec les autres, sentirent qu'ils ne pouvoient avoir de force et de sûreté qu'en s'unissant. Amphictyon, peu de temps après Cécrops et après le déluge de Deucalion *, commença un établissement qui devint un chef-d'œuvre de politique. Douze villes se liguerent pour leur intérêt commun. Leurs députés devoient se rendre aux Thermopyles deux fois l'an. Ils formoient le conseil des Amphictyons, si célèbre dans la suite de l'histoire, qui jugeoit en dernier ressort les affaires des confédérés. On employoit la force des armes contre les rebelles. La religion cimentoit cette ligue respectable, et le conseil étoit spécialement chargé de la défense du temple de Delphes, où l'on venoit de toutes parts consulter l'oracle d'Apollon. Quelle in-

* Ce Deucalion, qui régnoit dans la Thessalie, étoit père d'Amphictyon.

fluence n'avoit pas ce motif sur des ames superstitieuses? On ne pouvoit en faire usage pour une meilleure fin.

Il faut laisser aux poètes le récit de la guerre de Thèbes, de l'expédition des Argonautes, et du siège de Troie. Les faits historiques sont ici comme noyés dans les fables. Je me borne seulement à un petit nombre de réflexions.

On voit dans la guerre de Thèbes sept rois ligués contre l'usurpateur Étéocle; on y voit la haine fraternelle poussée jusqu'aux derniers excès de fureur. Les deux fils d'Œdipe se disputent la couronne, et finissent par se tuer l'un l'autre, après avoir inondé de sang leur patrie. La destruction de la ville est le fruit de leur querelle. Quoique l'injustice d'Étéocle semblât justifier Polynice, tous les anciens ont regardé celui-ci comme indigne de sépulture, parce qu'il avoit allumé dans sa patrie le feu de la guerre; tant les sentimens d'humanité s'élevèrent contre l'ambition et l'intérêt personnel.

Guerre de
Thèbes.

Expédition
des Argo-
nautes. Le voyage des Argonautes dans la Colchide, sur lequel on a fait mille conjectures, fut une entreprise d'autant plus digne de célébrité, que les Grecs avoient moins de ressources pour la navigation. Fort ignorans en astronomie, ils se dirigeoient seulement par la grande Ourse. Ils ne connoissoient probablement ni les ancres ni la sonde. Leurs vaisseaux, ou plutôt leurs barques, se tiroient aisément sur le rivage. Cependant, à en croire Eustathe, célèbre commentateur d'Homère, le commerce du Pont-Euxin étoit le but de leur expédition. Supposé le fait, nous devons admirer une si grande entreprise, tentée avec de si petits moyens.

Guerre de
Troie. Celle qu'ils exécutèrent en Asie peu d'années après, fait une époque fameuse. Toute la Grèce unit ses efforts pour venger l'injure d'un Grec. Les richesses de Priam, la grandeur de Troie, ne purent triompher de cette ligue. La puissance asiatique succomba pour la première fois sous les coups de la valeur européenne, et l'exemple de Paris

enseigna aux princes qu'une passion peut entraîner la ruine d'un état. On place ordinairement la prise de Troie l'an 1184 avant Jésus-Christ. Mais, selon la chronologie des marbres d'Arundel trouvés à Paros, elle arriva l'an 1209. Ces marbres anciens fixent les époques depuis Cécrops jusques au temps de Philippe: par rapport à l'ancienne chronologie, nous n'avons pas de règle plus sûre; ils n'ont cependant été gravés que 264 ans avant notre ère.

Prise de Troie, en 1209, selon les marbres d'Arundel.

L'expédition de Troie, si glorieuse aux Grecs, leur fut également nuisible, et par les désordres qu'occasionna une longue absence des rois, et par les entreprises des pirates et des brigands, qui saisirent l'occasion d'attaquer les peuples. Environ quatre-vingts ans après, on essuya des malheurs encore plus funestes. Hercule, malgré ses exploits, avoit été exclu de la couronne de Mycènes. Les Héraclides, ses descendans, s'étoient vus contraints de quitter la Grèce, où la haine les persécutoit. Ils y rentrèrent en armes, lorsque leur patrie déchirée et abattue de-

Malheurs qui suivent la prise de Troie.

Les Héraclides.

Colonies
Asiatiques.

voit être nécessairement la proie du plus fort. Argos, Sparte, Mycènes, furent asservies *. La terreur se répandit de tous côtés. Alors plusieurs colonies passèrent la mer, et s'établirent dans les îles et sur les côtes de l'Asie-mineure. Celles des Ioniens, des Éoliens et des Doriens sont les plus célèbres.

Lois de
Minos en
Crète.

Depuis long-temps Minos, roi de Crète, que les poètes ont fait juge des enfers, s'étoit dit inspiré pour établir des lois nouvelles. Mais, si l'humanité nous sert de règle, ces lois, quoique Lycurgue les ait prises pour modèle, nous paroîtront peu dignes d'une origine miraculeuse; car elles se rapportoient principalement à la guerre, et n'empêchèrent jamais les troubles et les discordes civiles. Minos forma de braves guerriers, qui furent des citoyens turbulens. Il ne permit pas aux jeunes gens de révoquer en

* Argos fut le partage de Témènes, Mycènes de Cresphonte, Sparte des deux fils d'Aristodème qui étoit mort pendant la guerre.

doute la sagesse des principes qu'on leur enseignoit. C'est ce que Platon trouve admirable, mais ce qui enracine les préjugés et les abus, ainsi que les bons principes. Le respect pour les lois ne peut-il donc pas s'allier avec l'usage du sens commun? Le célibat étoit défendu en Crète. On assure sans aucune vraisemblance, que le législateur autorisa des vices contre nature, afin que les pères ne fussent pas trop chargés d'enfans.

 CHAPITRE II.

*Barbarie des siècles héroïques ;
superstitions , etc.*

Les siècles héroïques furent barbares.
LES siècles héroïques furent des temps de barbarie. On peut s'en rapporter au peintre des anciennes mœurs. Homère est à cet égard un excellent historien ; et nous tirons de ses fables mêmes les vraies connoissances qui ont de quoi nous intéresser.

Pouvoir des rois très-limité.
 Au milieu de la barbarie, dont nous citerons des exemples, se maintenoit une liberté altière, d'autant plus chère aux hommes, qu'ils sont moins amollis par les institutions sociales. Tant de rois célèbres, qu'on imagine si puissans, n'avoient qu'une foible autorité sur leurs sujets. Ils délibéroient dans un conseil particulier ; une assemblée générale confirmoit ou rejetoit la décision. Opiner le premier, écouter les plaintes, juger les différends, com-

mander les troupes, étoient les prérogatives du prince ; ajoutons-y celle de présider à la religion. Érechtée, roi d'Athènes, sépara le premier, en faveur de son frère Butès, le sacerdoce d'avec l'empire ; exemple qui ne paroît pas avoir eu des imitateurs. En un mot, le gouvernement des Grecs étoit le même que celui de presque toutes les nations barbares, gouvernées par leurs coutumes, plutôt que par l'autorité de leurs chefs, dont elles dépendent en peu de choses.

Ils présidoient à la religion.

Les Grecs faisoient leur principale occupation de la guerre, sans connoître le droit des gens, nécessaire pour en adoucir ou en corriger les horreurs. Ce droit, fondé sur les premiers principes de la nature et de la morale, est au fond celui de l'humanité même, auquel il faut ajouter les conventions réciproques des nations entre elles. Un peuple a envers un autre peuple les devoirs d'un homme envers un autre homme. Le motif de sa propre conservation peut autoriser la violence. Mais celui qui tue sans que sa vie

Les Grecs ignoroient le droit des gens.

Idée de ce droit.

soit attaquée, celui qui enlève par les armes le bien d'autrui, est un brigand ou un assassin, digne de l'exécration et de la vengeance publique. De même toute guerre injuste est un attentat d'autant plus atroce, qu'elle produit plus de meurtres et de brigandages; et toute guerre est injuste, lorsque les passions la font entreprendre, ou qu'elle excède les bornes prescrites par l'équité naturelle. Les âmes sensibles n'entendront jamais qu'avec horreur ce mot, qu'on croiroit tiré de la langue des Cannibales, *le droit du plus fort*. C'étoit pourtant alors le droit des Grecs.

Ce qu'ils appeloient vertu. On doute qu'ils eussent quelque idée générale de vertu; parce que le mot *aretè* qui l'exprime ne signifioit alors que bravoure. Dans cet état de guerre et d'invasions continuelles, la bravoure, il faut en convenir, devoit suppléer en quelque sorte aux vertus. Féroces dans les combats, féroces après la victoire, ils traitoient leurs prisonniers, comme des victimes dévouées à la cruauté. Les femmes, les princesses, ré-

Férocité dans la guerre; cruauté envers les vaincus.

duites en servitude, essuyoient des traitemens plus insupportables que la mort. En un mot, exterminer ses ennemis, ou en faire des esclaves, c'étoit alors, et ce fut encore longtemps le but de la guerre. Les représailles ne pouvoient donc être qu'affreuses. Combien de siècles se sont écoulés, avant que les hommes sentissent qu'il est de leur intérêt de faire du bien à leurs semblables, ou de leur faire le moins de mal qu'ils peuvent, quand ils sont malheureusement forcés de nuire!

Ces héros, ces grands capitaines de l'Iliade ignoroient l'art militaire, au point que le siège de Troie ne ressemble point à un siège. Leur camp étoit fort éloigné de la ville; l'espace libre entre-deux servoit de champ de bataille. On ne voit point de circonvallation, ni d'attaques, ni d'escalade, ni de machines de guerre. Dans les combats, la force du corps faisoit tout; l'adresse ne se monroit qu'à lancer des traits; le premier coup d'épée décidoit ordinairement du sort des guerriers. Leurs chars rendoient souvent inu-

Ignorance
de l'art mi-
litaire, prou-
vée par le
siège de
Troie

tiles les conducteurs , et ne pouvoient servir , en mille rencontres , qu'à embarrasser les combattans. Il n'y avoit point d'autre cavalerie. Enfin , le grand art étoit de tendre un piège et dresser une embuscade, ou de surprendre un parti. Le grand objet étoit de piller ; car le butin tenoit lieu de paye , et il se partageoit entre les chefs et les soldats. C'est encore un trait de ressemblance avec les mœurs germaniques.

Quelle étoit
la flotte des
Grecs ?

Douze cents vaisseaux composoient la flotte des Grecs au siège de Troie ; mais les plus grands , selon Homère , portoient six vingts hommes. Il n'y entroit point de fer ; l'usage de la scie étoit alors inconnu. Ces vaisseaux pourroient donc se comparer à des canots de sauvages.

Point d'astronomie
chez les anciens Grecs.

L'extrême ignorance des Grecs en astronomie peut donner une idée de leur navigation. Ils n'eurent longtemps que des années de trois , de quatre , ou de six mois. Ils ne connoissoient qu'un très-petit nombre de constellations , et qu'une seule planète , Vénus ; encore crurent-ils

jusqu'à Pythagore, que la Vénus du matin n'étoit pas celle du soir. Sans doute, les Égyptiens et les Phéniciens qui s'établirent en Grèce, n'y avoient point apporté les sciences de leur patrie.

D'ailleurs, pouvoient-elles germer dans ces cantons déchirés par la discorde et par la guerre? C'est au sein de la tranquillité et de l'aisance, qu'elles ont coutume de fleurir avec les lettres et les arts. Aussi les Grecs de l'Asie-mineure jouirent-ils les premiers du double avantage d'être heureux et instruits. Homère illustra cette contrée, environ trois cents ans après la guerre de Troie. Ses deux poèmes épiques, malgré leurs défauts qu'une espèce de fanatisme littéraire s'efforce en vain de pallier, sont des prodiges de génie et des sources d'instruction. La vérité des peintures, indépendamment du sublime de la poésie, intéresse infiniment ceux qui aiment à connaître les mœurs antiques.

Ses descriptions des festins que

faisoient les Grecs, prouvent encore la grossièreté de leurs mœurs. Les

Les sciences et les lettres ne purent être cultivées que fort tard.

Homère dans l'Asie mineure.

Grossièreté des mœurs héroïques.

rois eux-mêmes assomment un taureau ou égorgent un bœlier ; ils les coupent en pièces , après les avoir dépouillés ; il les font griller , et ne savent pas les rôtir. Agamemnon sert le dos d'un bœuf à Ajax. Ils mangent en gloutons mal-propres. Qu'on ne s'étonne point des injures qu'ils se disent publiquement dans la colère. Leurs dieux ne sont guère moins barbares, ni plus maîtres de leurs passions.

Lois favorables à l'agriculture.

Par d'anciennes lois, attribuées à Triptolème, il étoit défendu de faire du mal aux animaux ; et l'on ne pouvoit offrir aux dieux que les fruits de la terre. La superstition abolit ces lois, favorables à l'agriculture. Cécrops avoit défendu pareillement d'immoler des animaux. Les premiers législateurs, persuadés avec raison que l'agriculture civiliseroit les peuples, s'étoient beaucoup attachés à cet objet, jusqu'à limiter la quantité de terres qu'on pourroit avoir ; jusqu'à défendre d'aliéner l'héritage de ses ancêtres, et d'hypothéquer une dette sur des terres labourables.

Le mariage ne méritoit pas moins Autres lois. d'attention. Aussi punissoit-on l'adultère. Le coupable payoit une amende au mari qui avoit pu le convaincre ; et le père de la femme infidelle rendoit à son gendre tous les présens, qu'il en avoit reçus pour le mariage. Quoique les aînés eussent des privilèges, on partageoit au sort les successions entre les enfans. Il y avoit peine de mort pour l'homicide ; mais il n'y avoit point d'officiers publics pour la recherche des meurtriers. Ceux-ci étoient libres pendant l'instruction du procès ; ils plaidoient contre les parens du mort, qui poursuivoient la vengeance ; ils pouvoient les appaiser ou s'enfuir : tout délit se rachetoit à prix d'argent. Telle a été la jurisprudence de presque tous les peuples barbares ; telle en particulier celle des Germains.

Les *mystères* d'Éleusis, près d'Athènes, institués en l'honneur de Cérès, ou, suivant la tradition fabuleuse, par elle-même, étoient un excellent moyen d'adoucir les mœurs en inspirant la sagesse, s'il

Mystère
d'Éleusis
très-vantés

en faut croire les auteurs de l'antiquité. « C'est le plus grand des » biens, dit Cicéron, qu'Athènes » nous ait procuré parmi tant d'au- » tres; nous avons appris d'elle, » non-seulement à vivre avec joie, » mais encore à mourir avec tran- » quillité, dans l'espérance d'un » avenir plus heureux *.

Le secret
inviolable
des initiés
paroît sus-
pect.

Il y a lieu de croire que ces mystères, comme ceux des Égyptiens, dévoiloient aux initiés une doctrine fort supérieure aux superstitions vulgaires, et qu'ils annonçoient principalement l'unité de Dieu et la vie future. Mais le secret inviolable dont ils étoient enveloppés, les cérémonies nocturnes de la réception, les coups de tonnerre, les spectres qui frappoient l'imagination des aspirans, tout inspire de justes défiances. S'il n'y avoit rien eu que de grand, de vrai et d'utile, pourquoi craindre la lumière? « Caton s'étonnoit qu'un » aruspice pût en regarder un autre » sans rire; ne pourroit-on pas dire » la même chose de deux initiés? »

* *De leg. 2.*

Cette réflexion de M. de Bougainville paroîtra encore plus juste , si l'on pense que les mystères d'Eleusis remontent à des temps de barbarie *. Il faut avouer cependant que des philosophes , qui auroient connu la vérité et qui auroient voulu la répandre , pouvoient craindre les yeux d'un peuple superstitieux jusqu'au fanatisme.

Alors on croyoit aveuglément aux oracles , on ne faisoit rien sans les consulter , et les artifices grossiers des prêtres et des prêtresses en im-
Les oracles nés de l'imposture et de la superstition.
 posoient à tout le monde. Les oracles peuvent se mettre à côté de l'astrologie judiciaire. C'étoit le fruit d'une fourberie intéressée et d'une folle superstition. Quelques merveilles qu'on en rapporte , un esprit sans préjugé ne sauroit y ajouter foi , s'il examine le fond des choses. Il verra des réponses équivoques faites avec art , comme si la Divinité craignoit d'être démentie par l'événement. Il verra des impostures prouvées ,

* Voyez Mém. de l'Acad. des Inscript.
t. 21.

et il n'en faut qu'une pour faire soupçonner les autres. Il verra enfin des oracles et des devins chez les sauvages, dans toutes les nations sans lumières; preuve évidente qu'ils tirent leur origine de la faiblesse de l'esprit humain. Si l'on avoit conservé des milliers de fausses prédictions, avec le petit nombre de celles que le hasard a vérifiées, peut-être n'y auroit-il point eu de dispute sérieuse sur une matière qui s'éclaircit aisément, lorsque l'on consulte la raison plutôt que l'autorité *.

La mythologie des Grecs est inexplicable.

Les extravagances de la religion ou de la mythologie des Grecs sont assez connues. On s'est efforcé de les expliquer par des allégories et par des systèmes. C'est comme si l'on vouloit expliquer les rêves d'un homme en délire. La nation reçut les dieux que les étrangers lui apportèrent; elle y en ajouta de sa façon; l'ignorance et le goût du merveilleux donnèrent du poids à toutes

* Voyez l'*Origine des Lois*, etc. troisième partie.

les fables , et les plus absurdes trouvèrent des esprits naturellement disposés à les croire.

Il est certain que les poètes ont suivi les traditions vulgaires. Homère et Hésiode son contemporain, ont été nommés avec fondement les théologiens du peuple. Quoique leur Jupiter commande aux dieux , quoique la théogonie d'Hésiode renferme l'idée d'un chaos, d'où l'intelligence suprême a tiré le monde ; les vérités primitives disparaissent dans leurs ouvrages, comme une goutte d'eau dans la mer. Il étoit réservé aux philosophes, sinon d'établir la vérité, du moins de décrier les erreurs.

On a prétendu qu'Orphée, avant la guerre de Troie, avoit enseigné une théologie sublime ; on lui a attribué des poésies admirables sur la divinité. Proclus en cite ce passage : *Tout ce qui est, tout ce qui a été, tout ce qui sera, étoit originellement contenu dans le sein fécond de Jupiter. Jupiter est le premier et le dernier, le commencement et la fin ; de lui dérivent*

Théologie
d'Homère
et d'Hésio-
de, pleine
d'absurdi-
tés 10
laïres.

Théologie
sublime
faussement
attribuée à
Orphée.

tous les êtres , etc. Le poëte des Argonautes se trouve ici transformé en un Platon. Mais il faut des preuves de ce prodige , et tout semble prouver le contraire : les prétendues poésies d'Orphée ont été faites long-temps après lui.

Les Grecs
croyoient
la vie futu-
re.

Un jugement à subir après la mort, des récompenses pour les justes, des supplices pour les méchans : c'est ce que la religion grecque proposoit de vraiment utile. Ce dogme de l'immortalité est si beau par lui-même, si salutaire par ses conséquences, qu'il peut effacer bien des erreurs en matière de religion. Malheureusement l'Elysée et le Tartare des anciens étoient peints d'une manière absurde ; et il devoit arriver tôt ou tard qu'en méprisant ce que la fable y avoit mêlé de faux, on mépriseroit aussi le vrai confondu avec la fable.

Utilité des
jeux de la
Grèce.

Nous ne devons pas finir cet article sans parler des jeux de la Grèce; institution respectable dans son origine, mais qui dégénéra en abus, comme tous les établissemens dont

L'utilité dépend de certaines circonstances. Ces jeux formoient des guerriers par les exercices du corps, la course, la lutte, le pugilat, etc. Ils inspiroient cette noble émulation, qui brave les fatigues et les dangers par le seul motif de la gloire : ils rapprochoient les Grecs désunis, et faisoient naître dans leur ame des sentimens de concorde, qui pouvoient seuls les rendre heureux. Toute hostilité cessoit alors : on goûtoit les mêmes plaisirs, on vivoit en bons compatriotes, on sentoit les avantages d'une paisible union ; et il étoit difficile qu'on ne souhaitât de l'entretenir.

Lorsque dans la suite l'art militaire perfectionné exigea des exercices particuliers, et que le *gymnase* ou la *palestre* ne fut plus l'école des soldats ; lorsque les athlètes formèrent une profession séparée, très-onéreuse au public par les dépenses qu'ils occasionnoient ; lorsque le goût des spectacles devint une folle passion qui étouffa le patriotisme ; ces jeux furent un des fléaux

Abus qui
en résultè-
rent.

de la Grèce. Du temps de Solon, les athlètes victorieux avoient déjà des pensions considérables, qu'il se crut obligé de réduire. Le mal s'accrut de jour en jour, depuis que Périclès, (comme nous le verrons bientôt,) sacrifia le bien public aux amusemens du peuple.

Jeux olympiques.

Olympiades.

Les jeux olympiques, les plus célèbres de tous, dont l'établissement est attribué à Pélops, se faisoient à Olympie dans le Péloponnèse. On les rétablit l'an 884 avant notre ère; et dès-lors ils furent célébrés tous les quatre ans. Les olympiades, ou l'intervalle de quatre années, d'une de ces fêtes à l'autre, marquent l'ordre chronologique des faits. La première commence 776 ans avant la naissance de Jésus-Christ.

Il est temps de parcourir les siècles historiques, et de voir la liberté et les lois frayer la route aux grands hommes, dont la Grèce pouvoit s'enorgueillir, plutôt que de ses divinités fabuleuses et de ses héros barbares. Nous gagnerions

peu à connoître tous les petits états
de cette petite contrée. Sparte et
Athènes demandent seules une
étude particulière.



 CHAPITRE III.

Gouvernement , législation et mœurs de Sparte.

Révolution dans la Grèce.

UNE révolution presque générale avoit changé la face de la Grèce. Naturellement inquiets, irrités par le malheur et l'oppression, les Grecs s'étoient lassés d'obéir aux rois, comme les rois eux mêmes s'étoient rendus indignes de commander. Quelques-uns ayant secoué le joug, les autres suivirent leur exemple.

Établissement des républiques.

Les anciens royaumes, devenus des républiques, se gouvernoient sur un nouveau plan, qui tenoit encore de la barbarie; mais l'esprit de liberté fermentoit partout, et n'attendoit que des génies capables de le diriger, pour faire éclore des prodiges d'héroïsme.

État de Sparte avant Lycurgue.

Sparte ou Lacédémone en devoit donner l'exemple quoiqu'elle conservât ses rois, dont on respectoit l'origine. Depuis que les Héraclides

avoient repris le Péloponnèse, deux princes de leur race occupoient conjointement le trône. Ce partage de la royauté, source éternelle de dissensions, déchiroit un état dépourvu de bonnes lois. Lycurgue parut enfin pour la gloire et le bonheur de sa patrie.

Il étoit fils d'Eunome, roi de Sparte, tué dans une sédition. Après la mort de Polydecte, son frère aîné, qui ne laissa point d'enfans, mais dont la veuve étoit enceinte, il monta sur le trône. Il pouvoit d'autant plus aisément y maintenir, que cette princesse amoureuse lui offrit sa main, et promit de se faire avorter s'il l'acceptoit. Lycurgue eut horreur de la proposition, dissimula cependant, gagna du temps jusqu'aux couches de la reine, prit grand soin du jeune prince qu'elle mit au monde, le reconnut, et gouverna en qualité de son tuteur.

Une action si généreuse ne le garantissant pas des soupçons, il se retira; il voyagea en Crète, en Ionie, peut être jusqu'en Égypte, pour étudier les mœurs et les lois

Avant J. C.
898.

Lycurgue
renonce à
la couronne.

Ses voyages
et son re-
tour.

Il entre-
prend de
tout ré-
former.

des nations. Sparte le regrettoit, parce que les désordres se multiplioient en son absence. On le pressa de revenir ; les deux rois le demandèrent comme le peuple. Il revint ; et jugeant que les lois particulières ne pouvoient réformer, ni une mauvaise constitution, ni un peuple licencieux, il résolut de couper dans le vif, de tout changer à-la-fois. Une pareille entreprise n'exigeoit pas moins de prudence que de courage. A l'exemple de Minos, son modèle, il fit parler un oracle, afin de paroître inspiré. C'étoit beaucoup ; mais le secours des hommes étoit aussi nécessaire. La persuasion ne pouvant avoir assez de force, il crut devoir employer la crainte. Les principaux citoyens, qui approuvoient son plan de réforme, se montrèrent sous les armes au moment de l'exécution. Personne n'osa résister.

Gouverne-
ment mixte ;
les trois pou-
voirs.

Lycurgue, sans abolir la royauté, que partageoient les deux branches de la maison des Héraclides, créa un gouvernement mixte où trois pouvoirs se balançoient mutuelle-

ment. Il ne laissa guère aux rois que le commandement des armées et le respect attaché au trône. Il établit un sénat de vingt-huit membres, outre les deux princes, pour tenir en équilibre ceux-ci et le peuple; de façon que l'autorité royale ne pût dégénérer en tyrannie, ni la liberté populaire en révolte. Le sénat devoit examiner et proposer les affaires; le peuple devoit approuver ou rejeter les propositions, et par conséquent possédoit le pouvoir législatif. Les sénateurs étoient à vie; ce qui rendoit leur autorité plus redoutable.

Quoique Hérodote et Xénophon attribuent à Lycurgue l'établissement des éphores, (opinion contraire au sentiment d'Aristote et de Plutarque), on ne place cet établissement qu'environ cent trente ans après le législateur. Ce fut un moyen que le roi Théopompe imagina, pour tenir le sénat en bride. Cinq magistrats annuels choisis par le peuple, sous le nom d'éphores, eurent le droit de casser, d'emprisonner les sénateurs, et même de

Établissem
ment des é-
phores, 130
ans après
Lycurgue.

les punir de mort. Leur autorité s'étendoit jusques sur les rois, qu'ils pouvoient arrêter et suspendre de leurs fonctions, jusqu'à ce qu'un oracle ordonnât de les rétablir. On dit que la femme de Théopompe lui reprochant d'avoir affoibli la royauté, par cette nouvelle magistrature, il répondit : *Au contraire, je l'ai rendue plus forte, puisqu'elle sera plus durable.* Mais l'expérience prouva que si les éphores ne renversèrent pas le gouvernement, c'est que Lycurgue avoit cimenté très solidement son ouvrage: un pouvoir permanent qui tenoit du despotisme, étoit trop contraire à l'esprit républicain.

Lycurgue
soutient les
lois par les
mœurs.

Ce législateur savoit combien les lois sont impuissantes ou fragiles sans les mœurs. Il vint à bout de les unir et de les fortifier par leur influence réciproque. Son objet, selon Plutarque, étoit de faire de Lacédémone une seule famille, où tous les citoyens rassemblés comme les abeilles, et travaillant de concert au bien public, fussent tout entiers à la patrie. C'auroit été une chimère

dans un vaste état *. Mais Lycurgue réalisa une idée si supérieure aux vues ordinaires de la politique.

Pour bannir en même-temps la pauvreté et les richesses, ces deux sources de corruption, il mit les biens en commun, et fit un partage égal des terres. Aux monnoies d'or et d'argent, il en substitua une de fer extrêmement lourde, qui, hors de Sparte, ne pouvoit être d'aucune valeur. Il proscrivit tous les arts de luxe et d'agrément; il ordonna que les planchers des maisons ne seroient faits qu'avec la cognée, et les portes qu'avec la scie. Il détruisit enfin les causes de l'inégalité civile; et en rendant les richesses méprisables, ou, pour mieux dire, nulles, il fit que, dans la pauvreté générale, il n'y eut réellement point de pauvres. L'intérêt, la fraude, l'injustice, la volupté, la mollesse, devoient périr faute d'alimens.

* On ne comptoit que neuf mille citoyens dans la ville, et trente mille à la campagne. Les premiers se nommoient proprement *Spartiates*, et les autres, *Lacédémoniens*.

Tables pu-
bliques.

L'obligation de manger à des tables publiques, extrêmement frugales, maintenoit cette égalité et cette concorde, dont le législateur sentoit l'importance. On y exerçoit la raison, ainsi que la sobriété. On s'y entretenoit de choses utiles. Une raillerie fine servoit à corriger les défauts ; mais on ne l'employoit qu'avec prudence, et si quelqu'un témoignoit en être blessé, on s'en abstenoit d'abord. La vertu étoit plus efficace que notre politesse trompeuse, pour empêcher les maux dont la langue se rend coupable.

Éducation
des enfans
pour la ré-
publique,

Il falloit surtout que l'éducation formât des hommes, tels que Lycurgue les vouloit. Ce fut un des principaux objets de ses soins, et le succès répondit à ses espérances. Les enfans, comme appartenans à l'état, étoient élevés pour l'état. Les nourrices ne les garottoient point de langes, et ils en étoient mieux conformés et plus forts ; elles leur apprenoient à ne rien craindre dans les ténèbres, et à ne jamais se plaindre sans besoin. Dès l'âge de sept ans, livrés aux maîtres publics,

on

on les formoit tous aux mêmes habitudes, parce qu'ils devoient remplir les mêmes devoirs. On les exerçoit à la fatigue, à la douleur, à l'obéissance la plus prompte. Ceux qui se distinguoient davantage commandoient aux autres; mais sous les yeux des anciens, toujours attentifs à les reprendre et à les corriger. Nulle action ne passoit pour indifférente; les jeux mêmes étoient des exercices de courage et de vertu. Chaque vieillard se regardoit comme le père de toute la jeunesse; la jeunesse trouvoit dans chaque vieillard, un censeur, dont elle respectoit les avis, la sagesse et l'autorité.

Autorité
des anciens.

Si l'on obligeoit les enfans à dérober leur nourriture, usage censuré par une foule d'écrivains, il n'y avoit en cela qu'une simple apparence de vol; puisqu'ils prenoient ce qui leur étoit abandonné par les lois. On vouloit les accoutumer de bonne heure aux ruses de guerre, à la vigilance et aux périls. Quand ils se laissoient surprendre, on les châtoit sévèrement. Ils ne pouvoient devenir voleurs, n'ayant pas le

Pourquoi
on obligeoit
les enfans à
dérober leur
nourriture.

moindre motif de voler : ils devenoient hardis et adroits, parce qu'il falloit nécessairement l'être. Les mœurs de Sparte ont justifié cette pratique. C'eût été ailleurs une folie, ou un vice dangereux.

Comment
on exerçoit
la raison.

En même-temps que les corps se durcissoient au travail, l'esprit et la raison se cultivoient, non par des études stériles ou ennuyeuses, mais par l'habitude continuelle de juger et de raisonner. Les enfans, admis aux répas publics, y entendoient sans cesse des discours qui valoient les meilleures leçons. On les interrogeoit souvent sur des points de politique et de morale ; on leur demandoit ce qu'ils pensoient de telle action, de tel homme ; on exigeoit qu'ils répondissent promptement, en peu de mots, et d'une manière judicieuse. De-là cette pénétration et cette justesse d'esprit, ce *laconisme* nerveux, ces belles sentences des Spartiates. L'énergie de leur style peignoit la force de leur ame. Leur exemple démontre que l'habitude peut tout.

Lycurgue étendit plus loin ses vues. Il changea, pour ainsi dire, les femmes en hommes, afin que des mères foibles ne transmissent pas leur foiblesse à leurs enfans. Il les assujettit aux exercices mâles qui rendent le corps sain et robuste. On lui a reproché des abus contraires à la pudeur, surtout d'avoir fait paroître les filles nues dans les jeux, où elles s'exerçoient à la lutte, où elles dansoient en public; où cependant elles excitoient la jeunesse à la vertu, tantôt par l'aiguillon des louanges, tantôt par celui de la raillerie. Plutarque est l'apologiste de cette coutume, aussi bien que de celle de prêter sa femme à d'autres hommes, pour donner à l'état des enfans mieux constitués, ou de plus grande espérance. Il est vrai que la force des lois conserva long-temps la pudeur. Quelqu'un demandant à un Spartiate la peine qu'on infligeoit aux adultères, il répondit : *Comment y auroit-il à Sparte un adultère ?* Mais le libertinage ayant enfin pénétré au sein de la république, changea en poison des cou-

Les femmes s'exerçoient comme les hommes.

Abus contraires à la pudeur.

tumes que l'ancienne vertu justifioit. Les femmes de Sparte furent décriées dans la Grèce; et Aristote attribue au mépris des bienséances les désordres qui perdirent l'état.

Empire
qu'avoient
les femmes
sur les hom-
mes.

Tant que ces femmes furent à l'épreuve des passions, l'empire qu'on leur avoit donné sur les hommes ne pouvoit être qu'avantageux. Elles respiroient l'héroïsme, et le communiquoient par leur conduite. Une mère dit à son fils, pour le consoler d'une blessure qui le rendoit boiteux : *Va, mon fils, tu ne peux plus faire un pas sans te souvenir de ta valeur.* Quel courage ces sentimens devoient inspirer ! *Vous autres Lacédémoniennes,* disoit une étrangère à l'épouse de Léonidas, *vous êtes les seules qui commandiez aux hommes.* — *Aussi,* répliqua-t-elle, *sommes-nous les seules qui faisons des hommes.* Mais avec un tel ascendant, si les femmes venoient à se corrompre (et on les y exposoit trop), Sparte étoit perdue.

Loi pour
les jeunes
époux.

Cependant le législateur avoit réglé par des lois rigides le commerce

des deux sexes. Un jeune mari ne pouvoit même voir sa femme qu'à la dérobee : l'amour, loin d'amollir et de corrompre, ne devoit être qu'un encouragement au devoir. On méprisoit le célibat ; il privoit des honneurs et des soins qu'on rendoit à la vieillesse. Un jeune homme dédaigna de se lever devant un illustre capitaine célibataire, et lui dit : *tu n'as point d'enfans, qui puissent un jour me rendre cet honneur, et se lever devant moi.*

Mépris du
célibat.

Toute science spéculative, tout art mécanique, étant interdits] aux citoyens, ils passoient leur vie, en temps de paix, à la chasse et à d'autres exercices, ou à des conversations qui n'avoient rien de frivole. Étoit-ce une vie oisive, comme le prétendent quelques auteurs ? non, sans doute, puisque jamais peuple ne s'occupa plus ardemment du bien public. Il falloit, à la vérité, être Spartiate, pour se faire une occupation sérieuse jusques dans les salles d'assemblée, où l'on ne faisoit que discourir. Mais des hommes avides d'instructions ne manquent pas de

Oisiveté
faussetment
reprochée
aux Sparti-
tes.

matières intéressantes, dans un état libre et vertueux; les affaires publiques y sont l'affaire de chaque citoyen.

Philosophie
des Spartia-
tes.

Leur poé-
sie utile.

Le reproche d'ignorance grossière paroitra aussi injuste, quand on réfléchira sur les soins que donnoient les Spartiates à la culture de la raison. Autant ils dédaignoient l'art des sophistes et des rhéteurs, autant s'appliquoient-ils à bien penser, à bien dire, et à cette espèce de philosophie qui, sans verbiage, sans subtilité, forme le jugement et les mœurs. *Lacôniser* et philosopher étoient, disoit-on, une même chose. Sparte aimoit la poésie, comme un moyen d'échauffer l'ame, et de la porter aux actions sublimes. On ne peut qu'applaudir à cette chanson lacédémonienne, que Plutarque nous a conservée: plus elle est simple et naïve, plus elle devoit produire d'effet. Voici la traduction d'Amiot:

CHŒUR DES VIEILLARDS.

Nous avons été jadis
Jeunes, vaillans et hardis.

CHŒUR DES JEUNES GENS.

Nous le sommes maintenant
A l'épreuve à tous venant.

CHŒUR DES ENFANS.

Et nous un jour le serons.
Qui tous vous surpasserons.

Enfin, pour juger du plan de Lycurgue, il faut se transporter dans son siècle. Il voyoit, au milieu des troubles de la Grèce, sa patrie foible par elle-même, agitée de factions, pleine de désordres, exposée aux entreprises de ses voisins. Il voulut former une république guerrière, invincible, à l'abri des malheurs qu'entraîne la corruption au-dedans, et de ceux qu'amènent les attaques du dehors. Projet certainement admirable, et mieux exécuté qu'aucun autre plan de législation. Il n'écrivit point ses lois : il voulut que l'éducation les imprimât dans les cœurs. Tout ce qui n'étoit pas essentiel et pouvoit dépendre des circonstances, il crut

Le plan de Lycurgue étoit admirable dans les circonstances.

Lois non écrites.

devoir l'abandonner à la sagesse des citoyens, une fois imbus de bons principes. Il réussit enfin à rendre durable un gouvernement fondé sur l'austérité des mœurs. S'il ferma la porte aux étrangers qui n'apportoient rien d'utile, ce ne fut pas, comme Thucydide le suppose, de peur qu'ils n'imitassent la vertu des Spartiates; ce fut plutôt de peur que ceux-ci ne contractassent les vices des étrangers. Sa *Xénélasie*, cette loi contre les étrangers, n'excluoit aucun homme de bien, aucun talent digne de Lacédémone: elle n'étoit qu'une barrière opposée à la contagion; et l'on doit convenir qu'elle s'accordoit parfaitement avec le principal objet de Lycurgue.

Xénélasie
ou exclu-
sion des é-
trangers.

Courage
des Spar-
tiates.

Selon les vues du législateur, les Spartiates vivoient toujours comme dans un camp; ils marchaient au combat avec autant de gaîté que de bravoure: alors ils sembloient avoir un dieu à leur tête. Lycurgue connoissoit trop le cœur humain, pour ne pas craindre que tant de courage ne fit naître l'ambition. Il s'efforça

d'en extirper le germe ; persuadé que Sparte ne seroit véritablement heureuse, qu'en se contentant de sa liberté, de sa pauvreté, et en repoussant ses ennemis, sans aspirer jamais à la domination ni aux conquêtes. Il ordonna qu'on ne feroit la guerre que pour se défendre ; qu'on ne poursuivroit point l'ennemi vaincu ; qu'on n'enlèveroit point ses dépouilles ; et qu'on n'auroit point de flotte, afin de n'être pas tenté de courir la mer.

Une preuve de la sagesse de ces réglemens, en général, c'est qu'ils produisirent un effet durable. Les passions, enchaînées par les mœurs, excepté peut-être l'ambition du commandement, furent presque toujours soumises aux lois, dans un espace de cinq siècles. Sparte obtint l'estime et la confiance de la Grèce ; elle en fut long-temps l'arbitre ; parce qu'elle méritoit de l'être. Le temps qui altère tout, mina enfin et abattit ce grand ouvrage ; mais sa durée doit paroître prodigieuse à quiconque observe les penchans de la nature.

Lycurgue
veut prévenir leur ambition.

Effet durable des lois de Lycurgue.

Durété
quelquefois
barbare des
Spartiates.

Ils faisoient
périr les en-
fans infir-
mes.

Je ne prétends point que les mœurs des Spartiates, ni leur forme de gouvernement, soient un modèle accompli. On outre souvent les éloges comme la critique; et, en exaltant une perfection imaginaire, on dépouille la vertu réelle de sa douceur et de ses charmes. L'austérité lacédémonienne, poussée à l'excès, offroit des spectacles terribles pour l'humanité. Elle étouffoit la pitié et les affections naturelles, ces précieux sentimens, qu'il seroit affreux de ne pouvoir concilier avec les devoirs de citoyen. C'étoit une barbarie de faire périr, pour n'avoir que de bons soldats, les enfans infirmes ou d'une complexion délicate; d'autant plus que le tempérament pouvoit se fortifier, et les talens militaires suppléer à la foiblesse du corps *. C'étoit une bar-

* On vouloit même que les rois fussent de haute taille. Les éphores, selon Théophrate, condamnèrent à une amende Archidamus, pour avoir épousé une très-petite femme. *Elle nous donnera, disoient-ils, non des rois, mais des roi-lets.*

barie, pour accoutumer les enfans à la douleur, de les déchirer de coups de verges sur l'autel de Diane, quelquefois jusqu'à la mort, sans qu'ils osassent lâcher une plainte.

Enfans
cruellement
traités.

Les mères se piquoient de recevoir sans émotion, de recevoir même avec des transports de joie, la nouvelle que leurs fils avoient expiré glorieusement les armes à la main; comme si l'amour de la patrie devoit éteindre la tendresse maternelle. De semblables excès donnoient au caractère des Spartiates une âpreté farouche qui les porta souvent à la cruauté.

Mères trop
insensibles.

On ne peut lire sans horreur les traitemens inhumains dont ils accabloient les Ilotes ou Hélotes. C'étoit un peuple voisin, qu'ils avoient réduit en esclavage. Ces malheureux esclaves, employés à l'agriculture et aux travaux mécaniques, étoient traités moins en hommes qu'en bêtes. Non seulement on les enivroit, pour inspirer aux enfans l'horreur de l'ivresse et de l'intempérance, mais encore on envoyoit quelquefois la jeunesse en embus-

Cruauté en-
vers les Hé-
lotes.

cade pour les massacrer. On faisoit mourir tout Hérote, distingué par sa taille ou par sa mine, comme un ennemi de la nation. De telles barbaries ne peuvent être imputées à Lycurgue; elles commencèrent probablement, selon Plutarque, après une révolte des esclaves contre les maîtres.

Droit des
esclaves.

N'examinons point si l'esclavage est compatible avec le droit naturel, excepté le cas où des ennemis vaincus ne pourroient être remis en liberté, sans que les vainqueurs s'exposassent à un danger imminent. Ne recherchons point à quel titre on peut vendre la liberté d'un homme, ni comment il peut la perdre en naissant, quoique attachée à sa nature. L'ancien usage de toutes les nations soutiendrait difficilement cet examen. Du moins disons hardiment qu'un esclave ne cesse pas d'être homme, que ses services augmentent les droits de la nature, et que, l'opprimer sans justice, c'est lui fournir des raisons de s'armer contre ses tyrans.

Les Spartiates mériteroient donc beaucoup plus d'éloges, si la douceur avoit tempéré leurs vertus austères, s'ils avoient eu la première de toutes les vertus, l'humanité.

Les Spartiates dignes de grands éloges, malgré leurs défauts.

Mais le mépris des richesses, l'amour de la gloire et de la patrie, l'obéissance aux lois, le courage héroïque, les ont immortalisés dans les annales du monde. Une infinité de traits admirables les caractérisent. Ils avoient en général la grandeur d'ame de ce Pédarète, qui, n'ayant pas été admis au nombre des trois cents membres du conseil, témoigna sa joie de ce que *Sparte avoit trouvé trois cents citoyens meilleurs que lui.*

Trait de Pédarète.

Ils étoient beaucoup moins superstitieux que la plupart des autres nations, et le culte se sentoit de la supériorité de leur jugement. Toutes les statues des divinités, même de Vénus étoient armées, afin que la religion concourût avec les vues politiques. Les sacrifices et les offrandes étoient de peu de valeur, afin qu'une dépense inutile ne dégoûtât point de la piété, ou ne la rendît point oné-

reuse aux citoyens et à l'état. Les longues prières étoient interdites, et on demandoit seulement aux dieux qu'ils favorisassent les gens de bien; prière dont Socrate faisoit plus de cas, que des offrandes et des cérémonies de son pays. Les funérailles étoient fort simples comme le reste, et tendoient à faire mépriser la mort. Ainsi la philosophie pratique sembloit diriger tous les actes de religion.

Temple consacré à la crainte; pourquoi?

Sparte avoit un temple consacré à la Crainte, près du lieu où s'assembloient les éphores. C'est que les Spartiates regardoient la crainte, comme un ressort essentiel du gouvernement. En effet, selon la pensée de Plutarque, *les plus timides, à l'égard des lois, sont les plus courageux contre les ennemis; et ceux-là craignent le moins de souffrir, qui craignent davantage d'être blâmés.* Sparte en est la preuve.

Précaution de Lycurgue, pour faire observer ses lois.

Environ 900 ans avant notre ère, fut établie cette république fameuse qui présida long temps aux affaires de la Grèce. Lycurgue trouva de grands obstacles, et les surmonta par son génie et sa patience. On dit qu'il

alla consulter l'oracle de Delphes, pour rendre plus inviolables ses ordonnances; qu'il en fit jurer auparavant l'observation jusqu'à ce qu'il fût de retour; que l'oracle confirma ses lois, et déclara que Sparte, en les observant, seroit la plus illustre ville du monde; qu'alors il se laissa mourir de faim, dans la vue de réduire les Spartiates à ne pouvoir se dégager de leur serment. Mais les circonstances de sa mort sont incertaines. Le merveilleux, Sa mort. toujours suspect, ne relève point la gloire des grands hommes: il répand plutôt des nuages sur leurs actions et sur leur mérite.

L'histoire de Sparte, depuis Lycurgue jusqu'à l'invasion des Perses, offre peu d'objets avérés et intéressans. Deux guerres contre les Messéniens, voisins de cet état, finirent par la ruine d'Ithome, de leurs autres places, et enfin de leur liberté. Les passions parurent dès lors violer les lois de Lycurgue. Selon M. l'abbé de Mably, ce ne furent que *des momens de distraction réparés par un long exercice*

Guerre contre les Messéniens.

de vertu ; mais nous ne connoissons point assez de détails pour vérifier cet éloge , et l'on peut douter surtout que la vertu de Sparte ait été la modération. Les traits fréquens d'injustice , qu'on verra dans la suite de l'histoire , s'accordent mal avec la réputation d'un peuple si vanté.

Avant J. C.
684.

Le poète
Tyrée , gé-
néral.

Dans la seconde guerre des Messéniens , l'oracle ordonna , dit-on , aux Spartiates qui avoient été vaincus , de faire venir d'Athènes un général. Les Athéniens , charmés de leur embarras , leur envoyèrent le poète Tyrée , boiteux , contrefait , méprisé dans sa patrie ; et ce ridicule général leur procura la victoire , par l'enthousiasme guerrier dont ses chants embrasèrent les soldats. C'est apparemment une fiction de poète.

Belles pa-
roles du roi
Léon , sur
le meilleur
gouverne-
ment.

Autres bel-
les paroles

Croyons plutôt les belles paroles que l'on cite de Léon , un des rois de Sparte. Quelqu'un lui demandant sous quel gouvernement les hommes pouvoient vivre avec plus de sûreté ; il répondit, *sous celui où les sujets ne sont ni riches ni pauvres , où la probité trouve*

beaucoup d'amis, et où la fraude n'entrevoit aucun. Le même prince dit un jour, au sujet de ceux qui avoient remporté le prix aux jeux olympiques : *Leur gloire seroit bien plus grande, s'ils avoient pris tant de peine pour devenir vertueux.* Ces traits nous instruisent, au lieu que les détails de la guerre contre les Argiens, ne pourroient que nous ennuyer.

de ce prince, sur les jeux olympiques.

On verra bientôt Lacédémone trouver une rivale dans Athènes. Le tableau qu'il faut tracer auparavant de cette dernière république, fera connoître la différence de leur caractère, de leurs principes, et donnera l'idée d'une législation toute nouvelle.



 CHAPITRE IV.

République d'Athènes. — Lois de Solon. — Pisistrate.

Gouvernement d'Athènes, établi par Thésée, vers l'an 1250 avant J. C.

L'ATTIQUE fut long - temps divisée en douze bourgades indépendantes. Vers le temps de la guerre de Troie, Thésée les réunit en un corps de peuple, et forma une espèce de république, dont la capitale étoit Athènes. Il distribua les citoyens en trois classes, nobles, laboureurs, et artisans. Celle des nobles, beaucoup moins nombreuse que les autres, les égaloit ou même les surpassoit en pouvoir, parce qu'elle avoit toutes les dignités entre les mains. Cette forme de gouvernement se maintint jusqu'au roi Codrus, qui se dévoua pour la patrie à une mort glorieuse, s'il faut en croire des récits pleins d'oracles et de prodiges, où l'historien semble n'être qu'un rédacteur de traditions populaires. On étoit en guerre avec les Héraclides. L'oracle annonce que celle des deux armées

Codrus, vers l'an 1095.

qui perdra son général remportera la victoire. Codrus se déguise en paysan, et va blesser un soldat ennemi pour s'en faire tuer. Voilà son peuple victorieux.

Les Athéniens, plus qu'aucun autre peuple de la Grèce, respiroient l'indépendance. Un différend, survenu entre les deux fils de Codrus, fournit l'occasion d'abolir la royauté. On déclara Jupiter seul roi d'Athènes. Des magistrats, nommés archontes, furent chargés du gouvernement. Médon fils du dernier roi fut le premier. Leur magistrature, perpétuelle et héréditaire pendant trois siècles, ressemblant trop à la puissance royale, on en réduisit la durée, d'abord à dix ans, ensuite à un; et l'on créa neuf archontes, afin que partageant l'autorité, ils donnassent moins d'ombrage. Le premier des neuf s'appeloit proprement l'*archonte*. Son nom désignoit l'année courante.

Athènes n'avoit point encore de lois écrites. Ainsi les magistrats se régloient, dans les jugemens, sur leurs idées du juste ou de l'injuste,

Archontes.

Avant J. C.
624.
Dracon,
législateur.

Extrême
sévérité de
ses lois.

c'est-à dire , souvent sur leurs caprices ; car où les règles manquent , tout est arbitraire. Le désordre fit connoître la nécessité des lois. Dracon , vertueux archonte , vers l'an 624 avant Jésus Christ , parut digne du glorieux ministère de législateur ; mais par un excès de sévérité , il ordonna des peines capitales pour tous les délits sans distinction. Les plus légers , disoit-il , lui paroisoient mériter la mort , et il ne pouvoit trouver d'autre punition pour les plus graves. Maxime absurde et cruelle , propre à détruire la société , sous prétexte d'en bannir le vice. Il voulut même qu'on fit le procès aux choses inanimées , (telles qu'une statue) qui auroit tué un homme par accident ; qu'on les bannît avec exécration , pour inspirer l'horreur du meurtre. Ces petits moyens susceptibles de ridicule , semblent dégrader plutôt qu'affermir la législation. Les lois de Dracon , écrites avec le sang , comme le disent les anciens , tombèrent d'elles-mêmes , parce qu'elles étoient impraticables.

Ce joug une fois brisé, les Athéniens, par la pente naturelle de leur génie, passèrent d'un extrême assujettissement à une licence extrême. Les pauvres, accablés de dettes, tourmentés par leurs créanciers, réduits à devenir esclaves et à vendre même leurs enfans, se soulevoient sans retenue contre les riches; et ceux-ci étoient exposés à des violences capables d'anéantir leur fortune. Tous vouloient changer la forme de la république, au gré de leurs différens intérêts. Les montagnards, qui étoient pauvres, demandoient la démocratie; les riches, habitans de la plaine, préféroient l'aristocratie * ; les habitans de la côte étoient décidés pour un gouvernement mixte, plus conforme à l'intérêt général. Solon eut la gloire de s'attirer la confiance de tous les partis, et d'être choisi pour législateur en des conjonctures si épineuses.

Divisions
entre les ci-
toyens.

* Dans la *démocratie*, le peuple gouverne; dans l'*aristocratie*, les principaux citoyens.

Avant J. C.

594.

Solon, nouveau législateur.

Il veut contenter tous les partis.

Forme de la démocratie.

Quatre classes de citoyens.

Distingué par sa naissance, instruit par ses voyages, éclairé surtout par la philosophie, qu'on dirigeoit alors à la politique; esprit studieux, homme aimable, bon citoyen, puisqu'il refusa même la royauté; Solon auroit pu, sans doute, établir d'excellentes lois, si ne consultant que ses lumières, il n'avoit pas été entraîné par la force du caractère national. Pour satisfaire tous les partis à la fois, il usa de tempéramens, qui laissèrent subsister la racine de tous les maux. Ses lois, dit-il lui-même, étoient les meilleures que les Athéniens pussent recevoir. En ce cas, Athènes devoit avoir un mauvais gouvernement, et l'on ne doit pas s'en prendre au législateur.

Le pouvoir suprême fut remis entre les mains du peuple, et les magistratures confiées aux principaux membres de l'état. Rien n'étoit plus sage, pourvu que l'autorité des magistrats fût de nature à pouvoir réprimer le peuple, et contrebalancer sa puissance; mais le défaut d'équilibre fut pernicieux. Quoique les

citoyens riches, ou d'une fortune honnête, formassent trois classes, et les pauvres une seule; cependant les derniers, comme plus nombreux, se trouvèrent, par les dispositions du législateur, arbitres des affaires les plus importantes. C'étoit livrer la république à une populace inquiète, turbulente, aveugle. Dans les assemblées publiques, chacun eut droit de suffrage sur la paix, la guerre, les finances, et sur tout ce qui intéressoit directement la patrie. On pouvoit y appeler des jugemens du sénat. Solon fit même ses lois assez obscures, pour que les appels fussent fréquens. Ainsi les lois, qu'on doit rendre également simples et claires, puisque elles sont la règle commune de la vie civile, devinrent une matière de disputes; et la quatrième classe, l'emportant sur les trois autres ensemble, devint juge de ce qu'il ne lui convenoit pas de décider. Nous la verrons souvent exposer l'état aux derniers malheurs.

D'un autre côté, le sénat établi par Solon, composé de quatre cents

Le petit
peuple maître des dé-
libérations.
et juge des
lois.

Le sénat
trop nom-
breux et
trop foible,

personnes, (cent de chaque tribu*), et qu'on augmenta dans la suite de deux cents; outre qu'il étoit trop nombreux pour délibérer avec sagesse, avoit trop peu d'ascendant pour diriger la multitude. Les assemblées ordinaires du peuple se tenoient presque tous les huit jours; tout citoyen, âgé de cinquante ans, avoit droit d'y haranguer; les talens d'un orateur séditieux, ou corrompu, pouvoit aisément surmonter la prudence des sénateurs, qui ne faisoient que proposer les affaires: il devoit y avoir un conflit perpétuel entre la tête et les membres, et par conséquent de terribles convulsions dans tout le corps. *J'admire*, disoit le Scythe Anacharsis à Solon, *que chez vous les sages aient seulement le droit de délibérer, et que celui de décider appartienne aux fous.* L'expérience prouva bien qu'Anacharsis avoit raison.

* Cécrops avoit divisé le peuple d'Athènes en quatre tribus, qu'il ne faut pas confondre avec les classes de Solon. Le nombre des tribus augmenta jusqu'à dix.

L'unique remède à cet inconvénient fut le rétablissement de l'aréopage, presque anéanti par Dracon, qui lui avoit substitué le tribunal des *éphètes*. Solon lui rendit son ancien lustre. Il lui donna l'inspection sur les affaires publiques, et sur l'éducation de la jeunesse, objet si important et si négligé de nos jours. Il le composa uniquement d'anciens archontes. Ce changement ne pouvoit être qu'avantageux à l'état; mais l'aréopage lui-même quoique infiniment respecté, n'étoit pas une barrière assez forte contre les mouvemens populaires: une multitude effrénée, disposant de tout, n'a plus d'oreilles pour les sages, lorsque la passion l'emporte et la précipite.

Solon rétablit l'aréopage et augmente son autorité.

En général, les lois particulières de Solon valoient beaucoup mieux que sa forme de gouvernement; elles doivent être étudiées par ceux qui aiment à connoître les principes de la société civile. J'en rapporterai quelques-unes sur lesquelles la raison peut s'exercer utilement.

Lois particulières.

Après avoir aboli toutes les lois de Dracon, excepté celles contre le

Sur les dettes.

meurtre, il réprima la dureté des créanciers, et défendit les emprisonnemens pour dettes (ce qu'il ne faudroit pas étendre au commerce ; selon la remarque de Montesquieu ; l'intérêt public en souffriroit trop). On ajoute même qu'il abolit les dettes, afin de tirer les pauvres de la misère et de l'oppression.

Sur les accusations, et les cas d'émeute.

Pour animer le zèle en faveur de tous les membres de l'état, il ordonna que chaque citoyen pourroit attaquer en justice quiconque feroit tort à un autre. Il ordonna que dans les émeutes et les factions, où l'on en viendroit aux voies de fait, tout citoyen seroit obligé de prendre parti ; (parce que les plus sages embrasseroient sans doute le meilleur, et seroient aussi les plus capables de ménager l'accommodement).

Sur les testamens.

Il régla qu'au défaut d'enfans, on pourroit laisser son bien à qui l'on voudroit : (les testamens étant inconnus jusqu'alors, les biens passaient au plus proche héritier, et restoient du moins dans les familles, ce qui étoit un avantage). — Qu'un homme convaincu d'oisiveté seroit

réputé infâme après la troisième accusation; et que l'aréopage veillerait sur les moyens par lesquels chacun subsistoit : (les Égyptiens avoient fourni cette loi, dont il semble que les nations modernes pourroient profiter.) — Qu'un fils qui dissiperoit follement le bien de son père, ou qui refuseroit la subsistance à ses parens, seroit de même déclaré infâme; mais que si le père ne lui avoit point fait apprendre de métier, le fils ne seroit pas obligé de le nourrir, ni sujet aux peines de cette loi : (par-là le père et les enfans se trouvoient également intéressés à remplir le vœu de la société et de la nature.) — Qu'une femme ne porteroit à son mari que trois robes et des meubles de peu de valeur : (les dots, moins nécessaires dans les républiques, pouvoient faire du mariage une espèce de trafic très-dangereux, et d'ailleurs trop morceler le partage des familles.) — Qu'un citoyen qui fréquenteroit des femmes de mauvaise vie, seroit exclu de la tribune aux harangues, comme indigne par ses mœurs de la con-

Contre l'oisiveté, les mauvais fils et les mauvais pères.

Sur les dots, les bonnes mœurs, les citoyens tués, estropiés à la guerre, etc.

fiance du peuple. — Qu'un archonte, coupable d'ivresse, seroit puni de mort; (tant la tempérance est essentielle aux magistrats.) — Que les enfans, dont les pères auroient été tués en combattant pour la patrie, seroient élevés aux frais de l'état jusqu'à l'âge de vingt ans: (c'étoit un moyen efficace d'exciter et d'entretenir la valeur, comme l'infamie étoit pour la lâcheté une punition fort utile. Pisistrate ordonna aussi, quelque temps après, que les soldats estropiés à la guerre seroient nourris par la république.)

Loi concernant les accusateurs.

L'accusateur qui n'avoit pas pour lui la cinquième partie des suffrages, devoit payer une grosse amende. « Solon, dit Montesquieu, sut bien » prévenir l'abus que le peuple » pourroit faire de sa puissance dans » le jugement des crimes: il voulut » que l'aréopage revît l'affaire; que » s'il croyoit l'accusé injustement » absous, il l'accusât de nouveau » devant le peuple; que s'il le » croyoit injustement condamné, il » arrêtât l'exécution, et lui fit » rejuger l'affaire: loi admirable

Jugemens prévus par l'aréopage.

» qui soumettoit le peuple à la
 » censure de la magistrature qu'il
 » respectoit le plus, et à la sienne
 » même *. » Pourquoi donc Athènes
 commit-elle tant d'énormes injus-
 tices ?

On abusa surtout de l'*ostracisme*, L'ostracis-
me. par lequel des hommes illustres, devenus suspects, étoient bannis pour dix ans. Ce n'étoit pas une peine flétrissante, mais une précaution pour dissiper les ombrages du peuple. Il falloit six mille suffrages contre celui que l'on poursuivoit. Le nombre des citoyens montant au plus à vingt mille, un homme irréprochable sembloit devoir être en sûreté. Cependant l'ingratitude, l'envie et la cabale, triomphèrent quelquefois de la vertu même. L'époque et l'auteur de cette institution politique sont inconnus. Quelques-uns l'attribuent à Thésée; d'autres la disent postérieure à Solon. L'ostracisme, sous d'autres noms, étoit en vigueur dans un nombre de démocraties; mais il n'y produisoit

* *Esprit des Lois*, l. 6. c. 5.

que du mal, parce qu'il n'y étoit pas restreint par de bonnes lois.

Lois somptuaires.

Etrangers exclus du gouvernement.

Pensées d'Anacharsis et de Solon sur les lois.

Sans étendre plus loin ces détails, il est à propos d'observer que le législateur d'Athènes mit des bornes à la dépense des femmes, et aux frais des enterremens et des cérémonies religieuses : deux objets qui intéressent plus ou moins la prospérité publique, suivant la nature et les richesses d'un état. Les étrangers furent admis dans Athènes ; mais exclus du gouvernement : une loi condamnoit à mort ceux qui paroïtroient dans les assemblées du peuple.

Il est certain que Solon n'atteignit pas au grand but de la législation, à la tranquillité et au bonheur des citoyens : cependant il en connut les vrais principes. On en jugera par ce trait. Anacharsis lui parloit un jour de l'inutilité des lois, et les comparoit à des toiles d'araignée, où les foibles et les petits vont se prendre, mais que les riches et les puissans rompent sans peine. *Les hommes, répondit Solon, gardent leurs conventions quand ils*

n'ont pas d'intérêt à les violer ; il en sera de même de mes lois : je les accommode tellement aux intérêts des citoyens , que tous sentiront qu'il vaut mieux les observer que de les enfreindre. Soit en politique , soit en morale , peut-on rien imaginer de mieux pour attacher les hommes au devoir , que de leur y faire trouver leur intérêt ? Et ne doivent-ils pas le trouver dans un bon gouvernement , où tout se rapporte au bonheur public , où le bien des particuliers est toujours uni au bien général ? Si donc l'effet ne répondit point aux espérances du législateur , c'est que le gouvernement et les lois qu'il établit , s'accordoient peu avec le véritable intérêt des Athéniens. Anacharsis avoit tort de supposer que les lois sont toujours impuissantes pour une partie du corps politique : Solon eut tort peut-être de ne pas donner aux siennes assez de force pour contenir la multitude. Mais il faut en convenir , les Athéniens étoient trop difficiles à gouverner. Qui sait si les nouvelles lois n'étoient pas réelle-

ment les meilleures qu'ils eussent voulu recevoir ?

Dégoût de
Solon.

Avant la mort du législateur, ce peuple volage donna l'essor à son caractère. Chaque jour on proposoit à Solon des changemens. Il se dégoûta au point d'abandonner sa patrie ; on lui permit de s'absenter pour dix ans. De nouveaux voyages augmentèrent ses connoissances, tandis qu'on préparoit une révolution dans l'état. Il revint ; le mal étoit déjà incurable. Pisistrate son

Ambition
de Pisistra-
te.

Il se rend
maître de
l'état.

parent, homme riche, généreux, populaire, possédant l'art d'éblouir les citoyens par des qualités brillantes, et de les gagner par des caresses trompeuses, aspirait secrètement au pouvoir suprême. Mais Solon avoit pénétré ses vues : *A votre ambition près*, lui disoit-il, *vous êtes le meilleur des Athéniens.* Comme l'ambition change d'ordinaire les vertus en vices, Pisistrate devint fourbe pour s'élever. Il se blessa un jour de sa propre main, se montra en public couvert de sang, réclama la protection du peuple, se disant assassiné par les ennemis

du peuple même. Un de ses complices demande aussitôt des gardes pour la sûreté d'un citoyen si précieux. On les accorde ; Pisistrate les emploie à s'emparer de la citadelle, et à établir sa domination.

Solon fit de vains efforts pour ranimer dans les ames l'amour de la liberté. Un jour que l'usurpateur lui envoya demander, ce qui lui inspiroit tant d'audace, il répondit hardiment, *ma vieillesse*. Cependant gagné par la modération de Pisistrate, qui observoit et faisoit observer ses lois, il se rapprocha de lui, il lui donna des conseils, et approuva ce qu'il voyoit d'équitable dans le nouveau gouvernement. La noble passion de s'instruire l'accompagna jusqu'au tombeau. *Je vieillis, disoit-il, en apprenant toujours quelque chose.*

Quelques vers de galanterie, composés dans sa jeunesse, n'ont point obscurci sa réputation de sage, acquise par tant de travaux et de vertus. Une de ses lois portoit défense aux esclaves de se parfumer, et de se livrer à un amour criminel,

trop commun parmi les Athéniens. Plutarque en conclut qu'il sembloit l'autoriser dans les autres, et qu'il ne sut pas lui même se défendre de l'amour. On pourroit en conclure seulement que les mœurs d'Athènes lui paroissent impossibles à réformer.

Pisistrate
chassé et
rétabli.

Un tyran (les anciens donnoient ce nom à tout prince usurpateur, et souvent aux rois légitimes), un tyran ne pouvoit vivre tranquille, surtout dans cette cité orageuse. Malgré sa douceur et son habileté, Pisistrate fut bientôt contraint de s'enfuir. Il fut rétabli par un des principaux conspirateurs, Mégacles, à condition d'épouser sa fille. Selon le récit d'Hérodote, une femme déguisée en Minerve, montée sur un char, conduisant Pisistrate, le fit recevoir, comme ramené par Minerve même. La superstition populaire fournit d'étranges ressources aux imposteurs. Cependant les factions se renouèrent : Pisistrate se retira encore ; il demeura onze ans en exil ; mais il recouvra sa puissance par de nouveaux artifices.

Alors il prit un meilleur système de gouvernement. Au lieu d'attirer à la ville les habitans de la campagne, comme avoit fait Thésée, il les assujettit prudemment aux soins de l'agriculture. Soit qu'il y employât l'autorité ou la persuasion, il en recueillit de grands avantages. On cessa de remplir la place publique, et d'y cabaler; l'agriculture occupa des hommes inquiets, les détourna de tout autre objet, les rendit moins attentifs au gouvernement qu'au produit de leur travail: on défricha les terres incultes, on améliora les autres. Pisistrate s'en fit payer le dixième pour les besoins de l'état. Ce ne fut pas sans exciter des murmures; mais son humanité adoucissoit les rigueurs de l'impôt, et les cultivateurs goûtèrent les fruits de la paix. Il favorisa les arts et les sciences; autre moyen de rendre un peuple docile. Il fit connoître aux Athéniens les poésies d'Homère, il éleva de superbes édifices, il jeta les fondemens du temple de Jupiter Olympien. En un mot, il enseigna aux princes l'art de régner; et,

Il se sert de l'agriculture, pour empêcher les cabales.

Il favorise les arts et les lettres.

quoique usurpateur, il fit aimer un joug qui sembloit assurer le bonheur public.

Avant J. C.
514.

Enfans de
Pisistrate.

Le gouver-
nement po-
pulaire est
rétabli.

Hipparque et Hippias, ses deux fils, partagèrent après lui l'autorité souveraine. Le premier avoit tout le mérite du père, et fut néanmoins assassiné par Aristogiton et Harmodius, ses ennemis personnels; le second, naturellement doux, irrité de ce meurtre, et du péril auquel il s'étoit vu exposé lui même, se rendit odieux par des excès de sévérité. Aristogiton, mis à la torture, nomma, au lieu de ses complices, plusieurs amis d'Hippias, qui les fit mourir sur le champ. Il finit par dire au tyran avec insulte : *Jene connois plus que toi de digne de mort.* Lécœna, femme courageuse quoique simple courtisane, subit de même la question : craignant que la douleur ne lui arrachât l'aveu qu'on demandoit, elle se coupa la langue avec les dents. Ces traits frappans ranimèrent l'esprit national. Le tyran fut chassé, le gouvernement populaire fut rétabli. Nous verrons la liberté romaine naître d'une cause peu différente.

Sparte avoit secouru les Athéniens contre les Pisistratides. Cependant elle prit bientôt les armes pour leur donner de nouveaux maîtres, et même pour rétablir Hippias. Une pareille conduite ne peut se concilier avec cette vertu qu'on célèbre tant ; mais l'ambition de présider aux affaires de la Grèce entraînoit les Spartiates : ils commençoient à être jaloux de la puissance d'Athènes, ils craignoient que la liberté n'accrût sa réputation et ses forces, ils ne vouloient point de rivaux. Leur rivalité même deviendra funeste. Avant de voir ces deux républiques lutter contre les forces de l'Asie, réfléchissons un moment sur la différence de leur caractère, et sur les progrès de l'esprit humain parmi les Grecs.

Sparte opposée à la liberté d'Athènes.



 CHAPITRE V.

Parallèle de Sparte et d'Athènes.

— *Progrès de l'esprit humain.*

— *Les sept sages , etc.*

Différence
de Sparte
et d'Athènes.

Les occu-
pations.

La fortune.

LYCURGUE et Solon ayant suivi des systèmes tout différens, soit parce que leurs idées n'étoient pas les mêmes, soit parce que le génie de leurs citoyens ne comportoit pas les mêmes lois; Sparte et Athènes devoient nécessairement former entre elles un contraste singulier. Celle-là étoit dévouée à la guerre; aucun citoyen ne pouvoit avoir d'autre objet, ni choisir d'autre occupation; il falloit être un héros ou renoncer à sa patrie: celle-ci n'excluoit rien, admettoit tous les arts, toutes les études; chaque Athénien devoit être soldat au besoin, et pouvoit être d'ailleurs tout ce qu'il vouloit, pourvu qu'il fît quelque chose. Là, une pauvreté rigoureuse, brisant les ressorts de l'avarice et de l'intérêt, ne laissoit

aux passions d'activité que pour la gloire et pour les choses publiques : ici, la vue des richesses animoit l'industrie, le commerce, les talens, et partageoit le cœur entre l'intérêt de l'état et celui de la fortune. Là, on contractoit dès le berceau l'habitude d'une parfaite obéissance, la vie se passoit à obéir, les magistrats et les généraux n'avoient besoin que d'un signe pour l'exécution de leurs volontés : ici, on souffroit impatiemment la sujétion et la contrainte ; on aimoit la licence sous le nom de liberté ; on se livroit aux caprices ; on bravoit souvent les lois et les magistrats, parce que leur foible autorité pouvoit devenir le jouet d'une assemblée populaire.

L'obéissance aux lois.

L'extrême austerité des Spartiates, devenue par l'éducation une seconde nature, affermissoit un gouvernement fondé sur les mœurs, et la vigueur du gouvernement la soutenoit à son tour contre les penchans de l'humanité. Les mœurs athéniennes, amollies par le goût des plaisirs, flottantes par l'instabilité des principes, ne pouvoient être cor-

Les mœurs, par rapport au gouvernement.

Le caractè-
re nation-
al.

rigées par un mauvais gouverne-
ment, et devoient en augmenter les
vices et les abus. Le Spartiate fier,
dur, impérieux, voudra toujours
donner la loi; il deviendra souvent
injuste et cruel, en suivant un sys-
tème régulier de politique: l'Athé-
nien, vaillant, magnanime, spiri-
tuel, industriel, doux et poli,
mais vain, frivole, inconstant, fera
de belles actions, de beaux ouvrages,
et une infinité de grandes fautes qui
entraîneront la ruine d'Athènes. Ce
parallèle peut servir d'explication
aux événemens.

Les Athé-
niens trai-
toient hu-
mainement
leurs esclaves.

La manière dont les deux peuples
traietoient les esclaves, montre assez
la différence de leur caractère. En
comparaison des Hélotés, les es-
claves d'Athènes étoient les hommes
les plus heureux. Ils avoient action
en justice contre leurs maîtres, en
cas de vexation; on leur permettoit
d'acheter des fonds de terre, et de
se racheter eux-mêmes quand ils
avoient amassé une somme; on les
affranchissoit souvent par récom-
pense, ou par pure générosité, et
alors ils se choisissoient des patrons

qui prenoient en main leurs intérêts. Autant les Hélotés abhorroient les Spartiates ; autant les esclaves des Athéniens devoient s'attacher à leurs maîtres , s'il est possible de faire aimer l'esclavage.

Cette humanité, qui s'étendoit jusqu'aux animaux, venoit, sans doute, en grande partie, de la culture de l'esprit. Déjà se développoit en Attique le goût des lettres, si capable d'adoucir les mœurs. Thespis inventa le théâtre du temps de Solon ; et ses essais grossiers annonçoient des chefs - d'œuvre d'un nouveau veau genre. Quoique le législateur lui reprochât de débiter en public des mensonges, l'art dramatique bien dirigé pouvoit être une source d'instruction comme de plaisir. Pisistrate enrichit Athènes d'une bibliothèque publique. Son fils Hipparque eut à sa cour le poète Simonide ; il y attira cet Anacréon, qui charme encore les esprits par l'élégante naïveté de ses vers. Archiloque, Stésichore, Alcée et Sapho, avoient déjà mis en vogue la poésie lyrique. Les anciennes colonies grecques se

Les lettres
commen-
cent à fleurir.

Théâtre.

Bibliothèque
publique.

Poètes à la
cour.

glorifioient alors d'être la patrie des auteurs célèbres. Rien n'est plus favorable au génie, que la tranquillité et le bonheur dont on y jouissoit depuis long-temps.

Philosophie d'abord toute morale et politique.

Dès que les rayons de la littérature et du goût se font sentir, ils produisent une fermentation avantageuse dans les têtes bien organisées. De nouvelles idées naissent en foule : on cherche le beau et le vrai ; on travaille à s'instruire ; on sent la nécessité de l'étude : la philosophie commence à paroître. Heureusement ses premiers regards se portèrent vers les objets les plus essentiels, la morale et la politique. Il étoit naturel que des citoyens studieux, dans un pays de liberté, s'occupassent d'abord de ce qui pouvoit contribuer au bonheur de l'homme et à celui de l'état.

Conversation des anciens sages.

Plutarque rapporte une conversation des anciens sages, dans laquelle on discute cette question : *Quel est le gouvernement populaire le plus parfait ?* Voici leurs réponses, traduites par Rollin. Selon dit que c'est *celui où l'injure*

*faite à un particulier intéresse tous les citoyens. Bias ; celui où la loi tient lieu de tyran , (c'est-à-dire , de roi). Thalès ; celui où les habitans ne sont ni trop riches ni trop pauvres. Anacharsis ; celui où la vertu est en honneur , et le vice abhorré. Pittacus ; celui où les dignités ne sont accordées qu'aux gens de bien et jamais aux méchans. Cléobule ; celui où les citoyens craignent plus le blâme que la loi. Chilon ; celui où les lois sont écoutées et ont du crédit , et non les orateurs. Périandre * , tyran de Corinthe , leur hôte , conclut en faveur du gouvernement populaire qui approcheroit le plus de l'aristocratie , où l'autorité est entre les mains d'un petit nombre d'hommes vertueux. Cet entretien , quoique*

* Il est bien étrange qu'on ait mis ce Périandre au nombre des Sages , quoique son gouvernement fût despotique et ses mœurs corrompues. Mais il caressa les philosophes , il parut l'être avec eux : leur reconnaissance , mêlée de flatterie , fit sans doute sa réputation.

vraisemblablement supposé, nous apprend sur quelles matières s'exerçoit l'esprit des philosophes, avant qu'ils devinssent des sophistes. Esope vivoit dans le même temps.

Astronomie; division de l'année par Thalès et par Solon.

Cependant Thalès, de Milet en Ionie, qu'on met à la tête des sept Sages de la Grèce, se distingua aussi par la philosophie spéculative, dont nous parlerons ailleurs. Il étoit astronome; et Solon le surpassoit dans cette science très-peu connue chez les Grecs. Thalès divisa l'année en douze mois de trente jours; s'étant aperçu de son erreur, il la corrigea par une autre erreur, en intercalant un mois entier après deux années. Solon réforma l'année de Thalès, la rendit purement lunaire de trois cent cinquante-quatre jours, et intercala vingt-trois jours au bout de deux ans, pour la faire cadrer avec l'année véritable. C'étoit beaucoup dans la Grèce, puisque l'on n'y connoissoit pas seulement la division de la semaine en sept jours. Les Égyptiens et les Phéniciens étoient bien plus sçavans depuis plusieurs siècles.

Déjà les beaux-arts commençoient à se perfectionner. On avoit inventé les deux premiers ordres d'architecture, le Dorique et l'Ionique. Les talens préparoient en quelque sorte le siècle de Périclès et de Philippe. Corinthe donnoit l'exemple du commerce maritime; elle joignoit à la liberté les richesses et la splendeur. Enfin, la Grèce touchoit à l'époque d'une gloire solide et brillante, qui fut d'abord le fruit des armes et du patriotisme, ensuite du génie exercé dans tous les genres.

Architec-
ture; com-
merce.

Corinthe.

 SECONDE ÉPOQUE.

Depuis le commencement de la guerre contre les Perses, jusqu'au gouvernement de Périclès.

~~~~~

 CHAPITRE PREMIER.

*Commencemens de la guerre contre les Perses. — Miltiade vainqueur à Marathon.*

Idée générale de la guerre soutenue contre les Perses

SI la guerre est horrible en elle-même, puisqu'elle ne présente à nos yeux que des hommes tués par des hommes, que des ruines couvertes de sang humain; elle devient une source d'actions sublimes et admirables, quand elle est entreprise ou soutenue pour la défense de la patrie par des citoyens qui joignent au courage héroïque la discipline et la science militaire. Affronter les pé-

rils, mépriser la mort, suppléer au petit nombre à force de génie et de bravoure, profiter des moindres avantages, réparer les plus grands malheurs, vaincre des ennemis presque sûrs de la victoire, sauver la vie et la liberté des membres de l'état, mériter par ses services une reconnaissance et une renommée immortelles: c'est de quoi effacer en partie les horreurs inséparables de toute expédition sanglante. La guerre des Grecs avec les Perses intéressera surtout par ce magnifique spectacle.

Avant d'en commencer le récit, État des colonies asiatiques. rappelons-nous que les violences des Héraclides, dans le Péloponèse, firent désertir une multitude d'habitans, qui allèrent s'établir sur les côtes de l'Asie-mineure. Ces colonies industrieuses et tranquilles devinrent bientôt florissantes. Les arts et les lettres y jetèrent de profondes racines. Mais elles ne purent éviter le joug de la Perse. L'esprit de liberté qu'elles conservoient dans l'assujettissement, occasionna la guerre des deux nations.

Occasions  
de cette  
guerre.

Avant J. C.  
501.

Athènes se  
déclare pour  
les Ioniens  
contre Da-  
rius.

Darius veut  
asservir la  
Grèce.

Nous avons laissé le vaste empire de Cyrus entre les mains de Darius fils d'Hystaspe, dont l'ambition trop resserrée en Asie se portoit à de nouvelles conquêtes. Un motif de vengeance, joint à cette passion insatiable, lui inspira le dessein d'asservir la Grèce. Les Ioniens s'étant révoltés contre lui, réclamèrent le secours des Grecs d'Europe. Cléomène, roi de Sparte, protecteur du tyran Hippias chassé d'Athènes, refusa d'aider les Ioniens. Athènes plus généreuse leur accorda vingt vaisseaux. Elle étoit irritée contre les Perses, parce qu'ils avoient reçu Hippias, et qu'ils vouloient le rétablir. L'enthousiasme de la liberté se trouvoit alors dans la plus vive fermentation. Ce peuple, languissant sous les Pisistratides, respiroit l'héroïsme depuis qu'il avoit brisé ses chaînes.

Les Ioniens marchent en Lydie, brûlent Sardes, et se croient libres. Mais Darius se venge bientôt par la ruine de Milet. Il fait rentrer dans l'obéissance et l'Ionie et les îles voisines. Furieux contre les Athéniens en particulier, il avoit ordonné qu'on

lui dit chaque fois qu'il se mettoit à table : *Seigneur, souvenez - vous d'Athènes*. Il envoie des hérauts en Grèce demander la terre et l'eau, c'est - à - dire, qu'on le reconnoisse pour souverain. Dans leur indignation, les Spartiates et les Athéniens font périr deux de ces hérauts, que le droit des gens auroit dû rendre sacrés. Cependant plusieurs villes se soumettent, en particulier Egine, située près d'Athènes, dans la mer Égée. Sparte présidoit à la confédération grecque; les Athéniens lui ayant porté leurs plaintes, elle fait enlever les principaux Éginètes, comme des traîtres envers la patrie. C'étoit un grand bonheur pour la Grèce, que plusieurs petits états, indépendans les uns des autres, fussent unis par des traités et des obligations réciproques, depuis l'établissement des Amphictyons, de manière que l'intérêt commun eût force de loi, et qu'une espèce de tribunal commun punît l'infidélité. Sans cet avantage, elle auroit bientôt subi le joug.

Darius avoit envoyé une armée de terre et une flotte pour exécuter

Athènes et Sparte unies contre lui.

Les Perses s'y étoient déjà dans l'Attique.

Athènes  
sollicite le  
secours des  
alliés.

son projet. La flotte fait naufrage en doublant le promontoire d'Athos, (aujourd'hui *Capo Santo*;) les Thraces attaquent de nuit et dissipent l'armée de terre, commandée par Mardonius, jeune seigneur sans expérience. Des troupes plus nombreuses, sous de meilleurs généraux, viennent inonder l'Attique, après avoir saccagé Érétrie dans l'île d'Eubée. Athènes en péril s'adresse aux confédérés, et sollicite les secours nécessaires. Sparte promet des soldats; mais diffère leur départ de quelques jours, parce qu'une coutume religieuse empêchoit de se mettre en campagne avant la pleine lune: superstition bien indigne de cette république sage et belliqueuse. Les autres peuples gardent le silence de la consternation. Platée seule envoie un millier de combattans. On est obligé, pour la première fois, d'armer les esclaves.

Armée athé-  
nienne sous  
dix généraux.

L'armée athénienne n'étoit que de dix mille hommes, et les Perses en avoient plus de cent mille \*. Cette

---

\* Rollin fait leur armée de cent mille

inégalité de forces doit être regardée comme un moindre mal, que le partage du commandement entre dix généraux, nommés par les dix tribus, et qui se succédoient alternativement chaque jour. Comment espérer qu'ils suivroient un plan uniforme, qu'ils agiroient tous de concert, que les fautes de l'un ne rendroient pas inutile l'habileté de l'autre? L'imprudence des Athéniens se montre dans cet usage, qu'une fausse jalousie de liberté avoit établi. Heureusement Miltiade étoit du nombre des généraux, et il avoit pour collègues de bons citoyens. Ce fut le salut d'Athènes.

Il falloit décider si on attaqueroit l'ennemi, ou si on l'attendroit dans la ville. Le dernier parti sembloit le plus sûr, et entraînoit les suffrages. Miltiade osa insister pour le premier,

Miltiade propose le combat.

hommes de pied et de dix mille chevaux, après avoir dit à la page précédente qu'elle étoit de cinq cens mille hommes. Justin lui en donne six cens mille. Cornelius Nepos avec plus de vraisemblance, la suppose dix fois seulement plus nombreuse que celle d'Athènes. Qui en croire? Cornelius Nepos.

Aristide lui  
cède le com-  
mandement.

comme nécessaire dans une circonstance où l'on avoit besoin d'un coup de vigueur. Le vertueux Aristide, un des généraux, fit prévaloir le sentiment de Miltiade. Ensuite, convaincu que l'exécution demandoit une seule tête, il eut la générosité, lorsque son jour de commandement arriva, de mettre ce grand homme à sa place : tous les autres suivirent son exemple.

Avant J. C.

490.

Bataille de  
Marathon.

La bataille de Marathon fut le triomphe du patriotisme. L'art militaire, peu connu auparavant, y seconda parfaitement la bravoure. Miltiade s'étoit posté au pied d'une montagne; il avoit couvert ses flancs, pour n'être pas enveloppé; il avoit mis sur les ailes ses plus grandes forces, pour se ménager plus de ressources. Les Grecs coururent au combat. Leur impétuosité inattendue troubla l'ennemi; leurs deux ailes ayant renversé celles de l'armée des Perses, fondirent sur le corps de bataille déjà triomphant, et le mirent en déroute. Hippias fut tué dans le combat, lorsqu'il se flattoit sans doute de réduire sa patrie en servitude.

Cette grande armée, qui avoit ordre d'envoyer à Darius tous les Athéniens chargés de fers, et qui avoit apporté du marbre pour en faire des trophées, s'enfuit avec précipitation vers ses vaisseaux, dont sept furent pris et plusieurs autres brûlés par les vainqueurs. Le brave Cynégire eut la main droite coupée, ensuite la gauche, tandis qu'il s'efforçoit d'en retenir un sur le rivage. Il s'attacha avec les dents à ce vaisseau, et reçut le coup mortel.

Fuite honteuse des Perses

Un soldat court porter à Athènes la nouvelle de cette victoire. Il arrive; il s'écrie, *réjouissez-vous, nous sommes vainqueurs*; et il tombe mort. Le lendemain de la bataille, arrivèrent les Spartiates, après une marche forcée de trois jours. Quel dut être leur chagrin d'arriver trop tard! Ils eussent regardé comme un opprobre ce retardement, si la superstition ne leur en avoit fait un devoir.

La gloire étoit alors la récompense des grands hommes: elle suffisoit à la vertu républicaine. On érigea des monumens aux morts;

La gloire, récompense des vainqueurs

on peignit la bataille de Marathon, et toute la faveur accordée à Miltiade fut de le représenter dans ce tableau à la tête de ses collègues.

Injustice  
d'Athènes  
envers Mil-  
tiade.

Croiroit-on que le sauveur de la patrie pût devenir la victime de l'ingratitude? mais les Athéniens furent toujours si ombrageux, que le moindre soupçon leur faisoit oublier les plus grands services. Miltiade leur ayant demandé une flotte, pour punir les insulaires qui avoient trahi l'intérêt commun, échoua dans son expédition contre l'île de Paros: il revint blessé après un long siège. Soit que des motifs de haine personnelle l'eussent excité à cette entreprise, comme le dit Hérodote; soit qu'on ne pût lui reprocher que son malheur, le peuple injuste le traita en criminel. Il fut accusé, condamné à une amende de cinquante talens \*, somme égale aux

---

\* «Le talent, dit M. l'abbé de Mably, » (*Entretiens de Phocion*, p. 189) » pesoit » soixante livres de douze onces, qui, selon » notre manière de compter, font quatre- » vingt-dix marcs. Notre marc d'argent

frais de la flotte ; il mourut en prison, parce qu'il ne put payer cette amende : héros d'autant plus respectable, qu'il avoit renoncé au pouvoir souverain dans la Chersonèse, pour se dévouer au service de sa patrie. Il laissa un fils digne de lui, l'illustre Cimon, que l'on verra signaler ses talens et ses vertus.

Quels biens l'émulation ne peut-elle pas produire, quand elle est excitée par des objets vraiment admirables ! La victoire de Marathon immortalise Miltiade ; et la gloire de ce héros devient un germe d'hé-

Emulation  
qu'excite la  
gloire de  
Miltiade.

---

» valant aujourd'hui cinquante livres, le  
» talent grec valoit quatre mille cinq cents  
» de nos livres numéraires. Le talent d'or  
» pesoit de même soixante livres, ou quatre-  
» vingt-dix de nos marcs. » Il y avoit  
soixante mines dans le talent, cent drachmes dans la mine, et six oboles dans la drachme.

Le P. Rothe, continuateur de l'Histoire Romaine du P. Catrou, évalue le talent trois mille six cents livres ; M. Goguet, quatre mille deux cents cinquante-six livres trois sous huit deniers. C'est, à-peu-près, l'évaluation qu'en donnent les auteurs anglais de l'Histoire universelle,

roïsme. Thémistocle, né pour suivre ses traces, frappé des éloges qu'on lui donne, s'éloigne des compagnies, se concentre en lui-même, est agité, rêveur, jusqu'à perdre le sommeil. Ses amis le questionnent sur ce changement. *Ah !* dit-il, *les trophées de Miltiade ne me laissent point de repos.* Il se dévoue à la carrière des armes, comme à celle de la politique; et malgré ses vices, il sera aussi le sauveur d'Athènes et de la Grèce.



---



---

 CHAPITRE II.

*Commencemens d'Aristide et de  
Thémistocle; invasion de Xerxès  
dans la Grèce.*

DEUX citoyens illustres, Aristide et Thémistocle eurent après la mort de Miltiade, la principale influence dans les affaires publiques. Dès leur jeunesse, la différence de caractère et de principes avoit excité entre eux une division éclatante. Aristide, d'une vertu austère et à toute épreuve, détestoit tout ce qui ne pouvoit s'accorder avec la justice la plus exacte, et méritoit l'application qu'on lui fit en plein théâtre de ce vers d'Eschyle, *il veut être juste, et non le paroître*; éloge parfait de l'homme de bien. Thémistocle, plein de feu, d'ambition et d'audace; nullement scrupuleux sur les moyens, pourvu qu'ils assurassent le succès; pliant ses principes

Aristide et  
Thémisto-  
cle.

Différence  
de leur a-  
ractère et  
de leurs  
principes.

au gré des circonstances et de la fortune ; cherchant moins à être estimable , qu'à se faire des admirateurs et des partisans ; ne pouvoit manquer avec ses talens extraordinaires , comme l'avoit prédit son précepteur , de faire ou beaucoup de bien , ou beaucoup de mal à son pays.

Leur système de politique, différent.

Athènes étoit toujours un théâtre de disputes politiques. Quand le gouvernement est mauvais dans un état libre , on s'agite sur le fond du gouvernement. Imbu des maximes de Lycurgue , qui avoit donné au peuple un frein nécessaire , Aristide penchoit du côté de l'aristocratie. Thémistocle se déclaroit pour le peuple , qu'il avoit intérêt de flatter. Le surnom de *Juste* , accordé généralement à son rival , ne blessa point son orgueil , parce qu'il prévint qu'un si beau titre déplairoit à ceux mêmes qui l'accordoient , et deviendroit pour eux un motif de jalousie et de haine.

Thémistocle rend Aristide suspect.

En effet , pour se débarrasser de cet émule , toujours opposé à ses sentimens , il fit valoir contre lui le titre qui attestoit sa vertu , re-

présentant Aristide comme un juge souverain des procès, comme un monarque dont l'autorité faisoit la loi, sans avoir besoin de l'appareil du trône. Ses émissaires remplirent l'état de soupçons, et le peuple demanda enfin l'ostracisme. C'étoit la coutume d'écrire sur une coquille (*ostracon*) le nom de celui qu'on vouloit bannir. Un paysan, ne sachant point écrire, ne connoissant point Aristide, s'adresse à lui-même pour le prier de mettre le nom d'Aristide sur sa coquille. *Quel tort vous a fait cet homme*, lui dit le vertueux citoyen? *aucun*, répond le paysan; *mais je suis las de l'entendre partout appeler le JUSTE*. Aristide écrivit son nom. Six mille suffrages au moins, (car il falloit ce nombre), lui furent contraires. Il reçut avec soumission la sentence, et dit en partant pour son exil: *Je prie les dieux de ne pas permettre que les Athéniens aient lieu de se souvenir d'Aristide.*

Thémistocle, après cette indigne manœuvre, eût été couvert d'op-

Ostracisme  
contre Aristide.

Prévoyance de Thémistocle.

Il s'attache  
à la marine.

probre aux yeux de la postérité, sans les services éclatans qu'il rendit bientôt à la patrie. Personne, en fait de politique et de guerre, n'avoit de plus grandes vues, et n'étoit plus propre à l'exécution. Loin de s'endormir, comme les autres Athéniens, sur les périls dont la victoire de Marathon sembloit les avoir délivrés; il ne doutoit point que la guerre, commencée à peine avec les Perses, ne dût continuer avec fureur. Il considéroit la foiblesse et les ressources d'Athènes. Il voyoit qu'avantageusement située pour la marine, ses flottes étoient fort inférieures à celles des Eginètes ses voisins; que cependant la marine seule pouvoit la mettre en sûreté, accroître ses richesses, et lui procurer de la puissance. S'attachant donc principalement à cet objet, il persuada aux Athéniens d'y consacrer le revenu de leurs mines d'argent, quoiqu'ils eussent coutume de le partager pour leur avantage particulier. On en construisit cent galères, qui devinrent le rempart de la république.

Sans cette prévoyance et ces mesures, la Grèce entière étoit infailliblement perdue. Darius se préparoit à l'envahir avec toutes les forces de l'Asie. Il mourut; mais son fils Xerxès hérita de son ressentiment, avec toute la chaleur d'une jeunesse altière et fougueuse \*. Les figures d'Attique étoient excellentes : *Je ne veux plus en manger*, disoit-il, *que lorsque le pays m'appartiendra*. Cette fantaisie contribua peut-être à le décider. Après d'immenses préparatifs, il envoya demander la terre et l'eau. Thémistocle, pour animer davantage ses concitoyens, en leur ôtant toute espérance de conventions, (car il falloit ou conserver la liberté, ou s'ensevelir avec elle, ) fit mourir l'inter-

Entreprise  
de Xerxès  
contre la  
Grèce.

---

\* Xerxès étoit fils d'un second lit, né de la princesse Atosse, fille de Cyrus, que Darius épousa étant déjà sur le trône. Darius le préféra aux enfans du premier lit, et le nomma son successeur comme l'aîné des enfans *du roi*, quoiqu'il ne le fût pas des enfans *de Darius*. Un Spartiate suggéra cette distinction, en disant qu'elle servoit de règle à Sparte,

prête qui avoit traduit le décret du roi de Perse. Cette démarche imposoit la nécessité d'être invincibles.

Prodigieuse armée de Xerxès.

Cependant Xerxès, à la tête d'une armée innombrable, que Rollin, d'après Hérodote, fait monter à plus de cinq millions deux cent mille hommes, en y comprenant les gens de mer et toute la suite de l'armée, venoit en triomphe écraser un petit peuple qu'il méprisoit. Diodore de Sicile diminue beaucoup le nombre de ces troupes, ainsi que Pline, Elien et d'autres auteurs.

Hérodote peu croyable sur les détails de cette expédition.

Quelque absurde que soit évidemment le calcul d'Hérodote, c'est, dit-on, l'historien le plus croyable, parce qu'il vivoit dans le siècle de l'expédition. Mais il ne faut qu'examiner son récit, les discours, les songes, les circonstances qu'il y ajuste, pour se défier de son témoignage. Il semble avoir imité Homère plutôt que d'écrire en historien. Il fait de Xerxès, tantôt un philosophe qui verse des larmes à la vue de cette multitude infinie, dont il ne restera pas un seul homme dans l'espace de cent ans; tantôt

un furieux et un insensé, qui ordonne de fouetter la mer, parce qu'une tempête a rompu le pont de bateaux, sur lequel ses troupes devoient passer l'Hellespont (aujourd'hui les Dardanelles) : tous les entrepreneurs de l'ouvrage sont condamnés au supplice, comme s'ils avoient pu enchaîner les vents et les vagues : on construit un nouveau pont ; l'armée passe en sept jours et sept nuits, mais ces soldats n'avancent qu'autant qu'on les presse à grands coups de fouet. Selon Hérodote, Xerxès fit percer le mont Athos pour ouvrir un passage à sa flotte ; cependant les voyageurs modernes attestent que le mont Athos n'a jamais été percé.

Comment les mensonges des Grecs ont-ils pu en imposer à tant d'écrivains estimables ? En les copiant, on ôte à l'histoire toute vraisemblance, on s'interdit tout usage de la critique. Faut-il donc aussi regarder les Perses comme des barbares, parce que les anciens les nomment ainsi ? et ne sait-on pas que cette nation étoit policée et flo-

Juste sujet  
de se délier  
des Grecs.

rissante, lorsque la Grèce étoit encore plongée dans une affreuse barbarie? La vanité grecque, digne de passer en proverbe, nous doit rendre fort circonspects sur les détails, d'autant plus que nous en tirerions peu d'avantages réels.

Démarate, roi de Sparte, réfugié en Perse.

Démarate, un des rois de Lacédémone, étoit exilé depuis quelque temps; parce que dans sa patrie, disoit-il lui même, *la loi étoit plus forte que les rois.* (Cet exil venoit cependant de l'inimitié de son collègue Cléomène, qui suborna la prêtresse de Delphes pour le faire condamner.) Il avoit cherché un asyle en Perse, et y jouissoit d'une considération particulière. Xerxès, après la revue des troupes, lui ayant demandé si les Grecs oseroient bien l'attendre, il répondit avec franchise, surtout au sujet des Spartiates, que l'amour de la liberté les rendroit sourds à toute proposition; et que, fussent-ils réduits à une poignée de combattans, ils ne refuseroient point le combat. *Ils sont libres, ajouta-t-il, mais dominés par la loi; et cette loi*

Ce qu'il dit à Xerxès sur les Grecs.

leur ordonne de vaincre ou de mourir. L'événement justifia son discours. L'histoire va nous apprendre ce que peut la liberté contre les forces du despotisme.

Avertis par Démarate lui-même de l'invasion qui les menaçoit, les Spartiates et les Athéniens excitèrent toute la nation à prendre les armes. Mais la terreur, d'une part; la jalousie du commandement, de l'autre; détachèrent de la ligue presque tous leurs alliés. Gélon qui régnoit à Syracuse, et dont on sollicita le secours, offrit une flotte de deux cents galères et une armée considérable, à condition qu'il en auroit le commandement. Cette condition fut rejetée avec dédain, tant le courage inspiroit de confiance. Il faut avouer que Gélon auroit eu peine à tenir parole, puisque la cour de Perse avoit engagé les Carthaginois à faire une invasion en Sicile.

Ayant renoncé au secours des Syracusains, on n'en fut pas moins ferme dans le dessein d'une vigoureuse défense. Athènes s'empressa d'élire son général. Un orateur

Sparte et Athènes se disposent à la guerre.

Thémistocle se fait élire général.

nommé Epicyde, aussi avare que présomptueux, se mit sur les rangs avec Thémistocle; et comme le peuple est toujours facile à tromper, il fut sur le point d'obtenir la préférence. Thémistocle le prit par son foible, le combla de présens, l'engagea de la sorte à se désister, et se fit élire. Le bien public le demandoit. C'est alors qu'un homme supérieur, sans blesser la modestie, peut se rendre justice à lui-même, et ambitionner des places où l'honneur est environné de périls.

Eurybiade,  
général de  
la flotte.

Sage con-  
duite de  
Thémisto-  
cle.

Quoique les Athéniens eussent équipé les deux tiers de la flotte, les Spartiates leur en disputèrent le commandement. Tous les alliés se déclarèrent pour ces derniers, et l'on fit un mauvais choix dans la personne d'Eurybiade. Thémistocle y consentit par crainte d'une rupture; mais il annonça aux Athéniens qu'on ne tarderoit pas à leur céder cet honneur, pourvu qu'ils fissent leur devoir. Il avoit déjà signalé sa modération, en appuyant un décret pour le rappel des bannis, d'Aristide en particulier. L'u-

nion de ces deux rivaux, quand les besoins de l'état l'exigeoient, est une des plus touchantes leçons de patriotisme. Nous les verrons agir de concert, avec le zèle généreux qui sacrifie au bien public les animosités personnelles.

Enfin Xerxès arrive aux Thermopyles, défilé fort étroit entre la Phocide et la Thessalie, où l'attendoient quatre mille hommes sous les ordres de Léonidas, roi de Sparte. Ayant tenté inutilement de le rompre, il lui écrit en maître de livrer ses armes. Léonidas répond en Spartiate : *Viens les prendre.* Les ennemis sont repoussés, malgré leur nombre prodigieux. Ils découvrent malheureusement un sentier, par lequel ils gagnent la hauteur sans être aperçus. Ce poste ne pouvoit plus se défendre. Léonidas ayant obligé les autres Grecs de se retirer n'avoit plus que trois cents Spartiates. Il croit devoir se dévouer avec eux; il se prépare au combat; *mes amis*, leur dit-il; *dinons gaiement, comme si nous devions souper ensemble chez Pluton.* Tous

Avant J. C.  
480.

Combat des  
Thermopyles.

Léonidas y  
périt avec  
ses Spartiates.

ces héros périrent dans le combat, excepté un seul, qui en porta la nouvelle. Il fut traité à Sparte en déserteur, jusqu'à ce qu'il eût effacé glorieusement sa honte dans la première occasion. Les Amphictyons firent mettre dans la suite aux Thermopyles cette inscription, admirable par sa simplicité même : *Passant, annonce à Lacédémone que nous sommes morts ici pour obéir à ses lois.*

Les Grecs,  
aux jeux  
olympiques,  
malgré le danger.

Le passage des Thermopyles coûta, dit-on, vingt mille hommes à Xerxès ; perte légère pour une armée si nombreuse. Sans lui supposer, avec les historiens trop crédules, trois millions de combattans, ni même le quart de ce nombre ; ses ennemis, dont l'armée montoit seulement à onze mille deux cents hommes, sembloient ne pouvoir échapper au dernier malheur. Il continua sa route ; l'incendie et le ravage marquoient ses pas. S'étant informé de ce que faisoient les Grecs, on lui apprit qu'ils étoient aux jeux olympiques ; on lui donna une idée de ces jeux, où une simple cou-

ronne d'olivier excitoit tant d'émulation. *Quels hommes*, s'écria un satrape ; *quels hommes qui ne combattent que pour l'honneur.*

Cependant Athènes alloit périr. Les peuples du Péloponnèse l'abandonnoient, pour se retrancher derrière l'isthme de Corinthe. L'oracle avoit déclaré qu'elle ne trouveroit son salut que *dans des murailles de bois*. Cet oracle, inspiré vraisemblablement par Thémistocle, lui procura le moyen d'amener le peuple où il vouloit. Voyant que la ville étoit hors d'état de se défendre contre un déluge d'ennemis, et que la mer seule offroit un asyle aux citoyens, il persuada que les murs de bois étoient les vaisseaux, où les dieux mêmes ordonnoient de s'embarquer. Comme la religion attachoit les Athéniens à leurs foyers, à leurs tombeaux et à leurs temples, il falloit les en détacher par un motif supérieur de religion. Encore eut-il beaucoup de peine à faire passer un décret, portant qu'Athènes seroit mise sous la sauve-garde de Minerve ; que tous les citoyens qui

Athènes n'a plus de ressources que dans sa flotte.

Thémistocle fait abandonner la ville.

pouvoient servir, monteroient sur les vaisseaux; et que chacun prendroit des mesures pour la sûreté de sa famille.

Xerxès,  
maître d'A-  
thènes

On se sépara en versant des torrens de larmes. La ville de Trézène, dans l'Argolide, reçut généreusement la plupart des femmes, des enfans, des hommes avancés en âge, et pourvut à leur subsistance. Quelques citoyens s'obstinèrent à ne point partir, ils s'enfermèrent dans la citadelle, dont les murs étant de bois, leur paroissoient désignés par l'oracle. Ils s'y défendirent jusqu'à la mort. Xerxès brûla cette forteresse, et goûta le plaisir de la vengeance sans prévoir la révolution qui le menaçoit.

---

---



---

 CHAPITRE III.

*Batailles de Salamine, de Platée  
et de Mycale; les Perses chassés  
pour toujours de la Grèce.*

UN premier combat naval, (près d'Artémisium, ) sans être décisif, avoit été avantageux aux Grecs, en les formant à la manœuvre, en leur apprenant qu'ils pouvoient tenir tête à l'ennemi, malgré la supériorité de ses forces. Ils s'étoient rassemblés dans le détroit de Salamine. Là on tint conseil sur le parti qu'il falloit prendre. Eurybiade vouloit, et le plus grand nombre avec lui, gagner le golfe de Corinthe, pour être à portée de défendre le Péloponnèse. Thémistocle soutenoit qu'abandonner le détroit, où la flotte des Perses ne pouvoit agir librement, seroit une faute inexcusable. *Frappe, mais écoute*, dit-il à Eurybiade, qui, dans la chaleur de

Dispute de  
Thémistocle et d'Eurybiade.

la dispute, s'emportoit jusqu'à lever le bâton sur lui. Ce mot fit une telle impression sur le Spartiate, qu'il se laissa depuis gouverner par Thémistocle. Heureusement on ne connoissoit pas le faux honneur que les barbares ont introduit parmi nous : on savoit mépriser une injure, ou s'en venger glorieusement.

Présomp-  
tion de  
Xerxès.

Thémisto-  
l'attire dans  
le piège.

Si Xerxès avoit suivi le conseil d'Artémise, reine d'Halicarnasse, héroïne prudente dont il étoit accompagné, il eût évité une bataille dangereuse ; en avançant avec lenteur, il eût écrasé les Grecs sans courir de risque. Son orgueil n'écoutoit pas la raison. Rien ne lui sembloit capable de résistance. Thémistocle, pour l'attirer dans le piège, lui fit annoncer secrètement que les Grecs alloient s'éloigner de Salamine, et qu'alors il perdrait l'occasion de ruiner leur flotte d'un seul coup. Cet avis le décida. Il donna promptement l'ordre de combattre ; il se plaça sur une hauteur, d'où sa présence devoit animer les troupes : un grand prince les auroit animées par l'exemple et l'action.

Aristide,

Aristide, qui commandoit à Égine, étoit venu de nuit, à travers la flotte ennemie, joindre Thémistocle, et se dévouer aux périls en citoyen. Après l'avoir invité à finir toute dissension, il lui offrit de servir sous ses ordres, de l'aider de ses conseils. Thémistocle étoit trop grand homme, pour ne pas sentir le prix de ces offres. Une confiance mutuelle les unit dès ce moment; présage infaillible du succès.

Aristide et Thémistocle, réunis pour défendre la patrie.

La bataille de Salamine, comme celle de Marathon, fit voir qu'un excellent général vaut presque lui seul une armée. Thémistocle, sans en avoir le titre, en remplit les fonctions. Il sut prendre l'avantage du vent; il mit un ordre admirable dans les dispositions de la flotte. Les vaisseaux des Perses, lourds, embarrassés par leur nombre, et par le peu de largeur du détroit, ne purent tenir contre la manœuvre des Grecs. Ceux-ci, avec moins de quatre cents voiles, dissipèrent une armée navale où l'on en comptoit plus de deux mille. La reine Artémise donna lieu par son courage, de dire que

Bataille de Salamine.

Artémise.

les femmes s'étoient montrées des hommes, et les hommes des femmes.

Xerxès s'en-  
fuit en Asie.

Le grand roi prit honteusement la fuite. Sur un faux avis donné adroitement par Thémistocle, qu'on pensoit à rompre son pont de bateaux, il se hâta de repasser en Asie, laissant à Mardonius trois cent mille hommes, pour réparer ce désastre.

Mardonius  
veut sédui-  
re les Athé-  
niens.

Mardonius, quoique présomptueux et imprudent, avoit appris que la victoire ne dépend pas du nombre des troupes. Diviser les Grecs lui parut un moyen plus sûr de les vaincre. Il envoya le roi de Macédoine aux Athéniens, pour leur faire des propositions avantageuses : il promettoit même de leur donner le commandement de la Grèce, s'ils se détachent des alliés. Aristide étoit premier archonte : la séduction ne pouvoit rien sur son cœur. Sa réponse fut, en présence des ambassadeurs de Sparte, que tout l'or et toutes les promesses du monde ne corromproient point la vertu des Athéniens ; qu'ils seroient toujours les mortels ennemis des Perses ; et qu'ils vengeroient éter-

Réponse  
d'Aristide.

nellément sur eux les maux que leur patrie en avoit soufferts. Il fit prononcer des anathêmes contre quiconque proposeroit de s'allier avec eux, ou de trahir l'alliance nationale. On étoit si éloigné de toute foiblesse à cet égard, qu'un Athénien ayant été d'avis d'écouter un second député de Mardonius, fut lapidé à l'instant; que les femmes en furie lapidèrent même ses enfans et sa femme comme des criminels. Le droit des gens fut plus respecté alors que les lois civiles; car on renvoya le député sans lui faire d'insulte.

Sentimens  
des Athé-  
niens à l'é-  
gard des  
Perses.

Pour soutenir de pareilles démarches, il falloit une constance à l'épreuve de toutes les calamités de la guerre. Mardonius fonda sur Athènes, et acheva de la détruire. Les Athéniens s'étoient retirés, comme auparavant, à Salamine. Les Spartiates ne s'étoient pas pressés de les secourir, réservant leurs troupes pour la défense de Péloponnèse; mais touchés enfin des reproches de leurs alliés, ils firent marcher cinq mille citoyens, qui avoient chacun

Les Spar-  
tiates en-  
voient une  
armée.

sept Hélotés à leur suite. L'armée grecque se trouva forte de soixante-six mille hommes au moins, parmi lesquels on ne compte que huit mille Athéniens. C'étoit assez contre un mauvais général, et contre une multitude sans discipline. Pausanias, tuteur d'un roi de Sparte, avoit le commandement; les Athéniens avoient à leur tête Aristide.

Avant J. C.

479.

Bataille de  
Platée.

On s'avança dans la Béotie, que les ennemis préférèrent à l'Attique pour champ de bataille, parce que le pays est découvert, uni, et plus favorable aux grandes armées. Mardonius, craignant de manquer de vivres, se livrant à son impétuosité naturelle, voulut combattre, malgré les représentations d'un de ses meilleurs officiers. Le mépris des bons conseils conduit ordinairement au précipice. La bataille de Platée ne fut pas moins fatale aux Perses que celle de Salamine. Leur imprudent général tomba mort d'une blessure; un corps de quarante mille hommes se sauva par une promptte fuite: presque tout le reste fut taillé

en pièces. Jamais les Perses n'ont pénétré depuis en Europe.

Un Éginète proposant à Pausanias de venger, sur le cadavre de Mardonius, les outrages faits à celui de Léonidas, que les ennemis avoient traité indignement; il répondit avec une noble fierté, qu'on connoissoit bien peu la gloire, si on l'attachoit à imiter les barbares; que Sparte se glorifioit de la modération, et non d'une basse vengeance; que d'ailleurs les Spartiates étoient assez vengés par la mort de tant de milliers de Perses. Peu de jours après le combat, pour donner une leçon intéressante à ses officiers, il fit préparer un festin avec tout le luxe asiatique, et un petit repas conforme à la frugalité de Sparte. Le contraste étoit frappant. *Quelle folie; s'écria-t-il, pour Mardonius, accoutumé à vivre si délicieusement, de venir attaquer des hommes qui savent se passer de tout!* Pausanias, après avoir donné cette leçon, devoit se montrer incorruptible. Cependant le butin de Platée corrompit ses mœurs.

Modération  
de Pausa-  
nias après  
la victoire.

Les Spartiates et les Athéniens se disputent le prix de la valeur.

Récompense de Thémistocle.

L'émulation n'avoit pas moins contribué que la vertu aux succès des Grecs. Chaque peuple prétendoit au prix de la bravoure, qu'on décernoit solennellement. Les Athéniens et les Spartiates, après la bataille de Platée, se le disputèrent avec une chaleur qui pouvoit dégénérer en violences. L'unique moyen de les calmer, fut de réunir les suffrages en faveur d'un autre peuple. On accorda le prix aux Platéens : Aristide et Pausanias souscrivirent à ce jugement. Quand la gloire est le premier mobile d'une nation, l'héroïsme y devient comme naturel ; une branche de laurier suffit pour exciter aux plus grands efforts : il paroîtroit honteux d'évaluer le mérite à prix d'argent. C'est ce que l'histoire des anciennes républiques offre souvent à notre admiration. La victoire de Salamine valut à Thémistocle l'honneur de voir tous les Grecs se lever en sa présence, aux jeux olympiques, et le regarder avec respect comme leur libérateur. Il avouoit que cette récompense étoit au-dessus même de ses desirs.

Tous les soldats partageoient les nobles sentimens des capitaines. Avant la bataille de Platée, les Athéniens se disoient entre eux : « Ce n'est pas pour un pays ou pour » une ville seulement que nous com- » battons, c'est pour les trophées » de Marathon et de Salamine. Prou- » vons qu'ils furent l'ouvrage des » Athéniens, non de Miltiade et de » la fortune. »

Amour de  
la gloire.

Une si noble émulation, l'amour de la liberté et de la patrie, une discipline exacte, et surtout l'habileté des généraux grecs, comparés à l'esprit de bassesse et de servitude, à l'avilissement des Perses, au sot orgueil et à l'infâme lâcheté de leur maître, à l'imprudence de leurs généraux, expliquent le dénouement de cette guerre. Comment des millions de combattans, avec des chefs seulement médiocres, auroient-ils pu échouer, pour ainsi dire, contre un atôme ? le nombre seul ne devoit-il pas accabler les Grecs, pourvu qu'une tête dirigeât l'action des membres. La Grèce, divisée et remplie de traîtres, n'é-

Causes du  
succès des  
Grecs dans  
cette guer-  
re.

toit-elle pas une proie facile pour le monarque de l'Asie ? Il falloit un Xerxès et un Mardonius ; il falloit aussi un Thémistocle , un Aristide et un Pausanias , pour que les événemens tournassent d'une manière si étrange.

Xerxès  
vaincu au-  
si en Asie.

Les Perses , battus en Europe , le furent de même en Asie , au combat naval de Mycale , qui se donna le même jour que la bataille de Platée. Avec le secours des Ioniens , les Grecs achevèrent de ruiner la flotte et l'armée de Xerxès. Il s'enfuit de Sardes où il étoit , après avoir ordonné que tous les temples des colonies grecques fussent brûlés et démolis. L'impiété ne dicta point cet ordre , puisque la religion des mages proscrivoit les temples et les idoles. Reconnoissons ici l'imbécillité d'un prince lâche qui , n'osant combattre des hommes , se venge de son ignominie sur des murailles ; ou qui , ayant épuisé follement ses coffres , cherche une ressource dans le pillage des temples , et se rend ainsi exécration aux peuples , qu'il comptoit auparavant parmi ses su-

Il fit brû-  
ler les tem-  
ples.

jets. Toutes les villes d'Ionie entrèrent dès-lors dans la confédération grecque : elles prirent les sentimens des braves républicains, dont l'origine et la langue leur étoient communes : elles se trouvèrent dignes de la liberté, dont l'influence opéroit alors tant de prodiges.



---



---

 CHAPITRE IV.

*Rétablissement d'Athènes, malgré la jalousie de Sparte. — Administration d'Aristide.*

Commen-  
cemens de  
division en-  
tre Sparte  
et Athènes.
 

 SI les Grecs avoient été aussi sages que courageux, ils n'auroient pensé qu'à s'unir plus étroitement. Leur force dépendoit de cette ligue dont ils devoient sentir la nécessité. Qu'une émulation mutuelle les portât à se surpasser les uns les autres, c'étoit un bien, pourvu qu'elle ne dégénérait point en odieuse jalousie; mais l'ambition, ordinairement funeste aux grands empires, est la ruine des petits états. Enflées de leurs victoires, les deux républiques rivales devinrent ennemies; elles se firent infiniment plus de mal, qu'elles n'en avoient reçu des Perses. Suivons les progrès et les suites de cette discorde, dont le germe caché se développa bientôt, et fit naître

de sinistres desseins qui annonçoient la guerre civile.

Les Athéniens pensèrent à rebâtir et à fortifier leur ville, dès que la défaite entière des Perses eut dissipé leurs alarmes. Rien n'étoit plus juste ni plus nécessaire. Cependant ils y trouvèrent un obstacle dans la politique ambitieuse de Sparte, qui, considérant d'un œil jaloux leur puissance maritime, et la gloire qu'ils venoient d'acquérir, craignoit de voir passer entre leurs mains l'honneur du commandement. Elle alléguoit de faux prétextes de bien public. A l'entendre, l'intérêt de la Grèce exigeoit qu'on ne souffrît aucune place forte hors du Péloponnèse, de peur que l'ennemi n'en fit une place d'armes, en cas de nouvelle invasion. Thémistocle crut devoir opposer l'artifice à cette politique injuste.

Sparte s'oppose au dessein de rebâtir Athènes.

Thémistocle trompe les Spartiates, et leur parle ensuite avec fermeté.

Pendant qu'il négocioit lui-même auprès des Spartiates, qu'il les amusoit par des lenteurs et par des paroles, hommes, femmes, enfans, tous à l'envi travailloient au rétablissement des murs d'Athènes.

Sparte s'en plaint hautement. Thémistocle nie le fait, et demande qu'on le fasse vérifier sur les lieux. On envoie des députés : il avertit secrètement Athènes de les retenir pour otages. Quand tout est prêt, il déclare que les Athéniens ont usé du droit commun, en pourvoyant à leur sûreté ; que la ville est en état de défense ; qu'après tant de services rendus à la Grèce, on ne peut sans outrage les soupçonner de mauvais desseins ; que Sparte a tort de vouloir établir sa puissance sur la foiblesse de ses alliés ; qu'au reste, il ne rougit point d'avoir employé la ruse, parce que *tout est permis pour le bien de la patrie*. Les Spartiates dissimulèrent, ne pouvant donner l'essor au ressentiment.

Projet injuste de Thémistocle pour augmenter le pouvoir d'Athènes.

Il y a, sans doute, des circonstances où la ruse devient nécessaire contre la force et la mauvaise foi ; mais le principe de Thémistocle ne peut autoriser la perfidie et l'injustice. On cesse d'admirer ce grand homme, dès qu'il cesse de respecter les lois inviolables, qui doivent

présider à la conduite des gouvernemens, comme à celle des particuliers. Nous allons juger de sa politique. Après avoir relevé Athènes, il vouloit en faire la première ville de la Grèce, et lui assurer le commandement dont Sparte se montreroit trop jalouse. Le port du Pirée construit par ses soins \*, un décret d'ajouter vingt vaisseaux par an à la flotte, des privilèges pour attirer un grand nombre d'ouvriers et de matelots; toutes ces mesures n'annonçoient que de la prudence, puisque la mer étoit proprement la ressource de sa patrie. Il ne s'en tint pas là. Un jour il demande à l'assemblée du peuple qu'on lui donne quelqu'un, pour conférer sur un dessein de la dernière importance, qui étoit de nature à exiger le secret. On jette les yeux sur Aristide, on s'en rap-

---

\* Athènes avoit les ports de Munichie et de Phalère, trop petits et peu commodes. Le Pirée réunissoit tous les avantages; mais il étoit à deux lieues de la ville. La communication se fit par un long espace environné de murailles.

Ce projet rejeté comme injuste. porte à son jugement. Thémistocle lui communique son projet : c'étoit de brûler la flotte des alliés , moyen infailible de rendre Athènes l'arbitre de toute la Grèce. Le rapport d'Aristide fut tel que la vertu devoit le dicter. Il déclara qu'il n'y auroit rien de plus utile , mais en même temps de plus injuste , que le projet de Thémistocle ; et tous les suffrages furent pour le parti de l'équité.

Il n'auroit produit que du mal. L'utilité de ce plan étoit au moins fort douteuse , quoi qu'en pensât Aristide. La Grèce , justement indignée , n'auroit pas manqué de réunir ses efforts contre une ville parjure ; la haine publique l'auroit poursuivie , sa gloire auroit disparu pour jamais ; et quel avantage enfin auroit pu compenser les pernicious effets de cette entreprise ? Si la politique a pour but le bonheur des nations , elle n'y atteindra qu'en suivant les règles de l'équité ; car toute injustice expose au malheur , ne fût - ce que par l'infamie qui l'accompagne.

Thémistocle empêche d'affoiblir. Thémistocle montra bien plus de prudence dans l'assemblée des Am-

phictyons. Les Spartiates propo-  
soient d'en exclure tous ceux qui  
n'avoient pas pris les armes contre  
Xerxès. Les Thessaliens, les Ar-  
giens, les Thébains, et plusieurs  
autres étant de ce nombre; et la  
ligue des Amphictyons ne compre-  
nant qu'une trentaine de villes,  
très-médiocres pour la plupart, le  
décret proposé l'auroit pu anéantir,  
ou l'auroit mise à la discrétion de  
deux ou trois villes principales.  
Thémistocle s'y opposa, et ses rai-  
sons l'emportèrent. Il n'avoit en vue  
que l'intérêt particulier d'Athènes,  
comme aussi les Spartiates ne cher-  
choient qu'à dominer dans le con-  
seil amphictyonique; mais son sen-  
timent étoit avantageux à toute la  
Grèce: le bien public demandoit  
qu'on resserrât les liens de la con-  
fédération, plutôt que d'en détacher  
les membres.

D'un autre côté, le peuple re-  
muoit dans Athènes, et vouloit en-  
lever aux riches le peu d'autorité  
que leur laissoit la démocratie. Aris-  
tide crut devoir céder à la fougue  
populaire. Il régla, par un décret,

la confédé-  
ration des  
Grecs.

Décret po-  
pulaire d'A-  
ristide.

que le gouvernement seroit commun à toutes les classes de citoyens, et que les archontes pourroient être choisis indifféremment parmi le peuple et parmi les riches. Une aveugle populace qu'on ne savoit comment réprimer, devint alors plus insolente que jamais.

Avant J. C.  
476.

Pausanias  
corrompu  
depuis la  
victoire de  
Platée.

Cependant Athènes touchoit au moment d'enlever à Sparte son ancienne supériorité sur la Grèce. Elle n'eut besoin pour cela que du mérite de quelques citoyens, et que des fautes d'un Spartiate corrompu. Les Grecs avoient envoyé une flotte, pour affranchir de la domination des Perses ceux des alliés qui en portoient encore le joug. Pausanias la commandoit en chef; Aristide et Cimon, fils de Miltiade, conduisoient les Athéniens. Pausanias, devenu arrogant et même voluptueux, depuis sa victoire de Platée, ne conservoit qu'une écorce des mœurs de sa patrie. Le dégoût de la vertu dispose au crime: il médisoit déjà une trahison, en paroissant encore servir la Grèce. Ses hauteurs, son faste, sa dureté, les

manières et la magnificence des Perses qu'il affecta enfin, excitèrent l'indignation des alliés; tandis que les deux généraux d'Athènes leur inspiroient le respect et la confiance par une conduite pleine de sagesse et de douceur. On se déclara bientôt; on se mit sous la protection d'Athènes, on lui déféra le commandement; et Sparte eut assez de modération ou de prudence pour y renoncer. Quelle gloire Athènes auroit perdue, si elle avoit suivi auparavant le conseil odieux de Thémistocle!

Le commandement est déferé aux Athéniens.

Suspect d'entretenir des intelligences avec l'ennemi, Pausanias fut rappelé. Il exerçoit la puissance royale, comme tuteur d'un jeune roi; mais les lois de Sparte le soumettoient au jugement des éphores. Une de ses lettres écrite à Xerxès fut la conviction de son crime. Ne pouvant éluder cette preuve, il se réfugia dans le temple de Pallas. On n'osoit l'arracher de cet asyle: on en mura la porte, et sa mère s'empressa elle-même à porter des pierres. Les éphores le laissèrent mourir

Sparte rappelle et punît Pausanias.

de faim. Comme la superstition se glisse partout, on craignit bientôt d'avoir violé le temple; et l'oracle de Delphes, consulté sur cet objet ordonna d'y élever deux statues en l'honneur du criminel, pour appaiser la déesse Pallas.

Thémistocle est banni par l'ostracisme, et accusé ensuite comme complice de Pausanias.

Thémistocle, quelque temps auparavant, avoit subi l'ostracisme. Son bannissement étoit le fruit de la haine qu'il s'étoit attirée, en se glorifiant trop de ses services. D'ailleurs, il méritoit de grands reproches : une fortune immense, acquise depuis qu'il se méloit des affaires, prouvoit assez qu'il n'avoit pas toujours pris pour règle l'intérêt public. Les Spartiates l'accusèrent comme complice de Pausanias, dont en effet il avoit été le confident, mais dont il avoit désapprouvé les desseins. Le peuple d'Athènes, le croyant coupable, voulut lui faire son procès. Il s'enfuit d'un lieu dans un autre, jusques chez Admète, roi des Molosses, qui, malgré d'anciens sujets d'inimitié, refusa généreusement de le livrer à ses ennemis. Des amis zélés mirent à couvert la plus

grande partie de ses trésors. Il y eut néanmoins cent talens de confisqués; sa première fortune n'avoit été que de trois talens.

Un admirable désintéressement rehaussa au contraire le crédit et la gloire d'Aristide. Jusqu'alors la répartition des sommes que les alliés fournissoient pour la guerre, avoit excité beaucoup de murmures, parce qu'elle n'étoit point soumise à des règles équitables. Quand Athènes fut en possession du commandement, on forma un autre système, pour établir l'ordre dans les finances publiques, dont la bonne administration décide principalement de la prospérité des peuples. On résolut de fixer les taxes en proportion des revenus de chaque ville, et d'avoir un trésor commun dans l'île de Délos. Le plus difficile étoit de trouver un homme capable d'exécuter ce plan. Les suffrages se réunirent sur Aristide. Son intégrité justifia un choix si glorieux. Il imposa les taxes, il mania les finances, en homme aussi éclairé qu'incorruptible. Il vint à bout de

Aristide est chargé des finances de la Grèce.

contenter tout le monde, ( prodige inouï ! ) et de soutenir toutes les dépenses avec quatre cent soixante talens, par une économie qui sembloit doubler le trésor. Les taxes augmentèrent considérablement après lui. On devoit bien s'y attendre.

Admirable  
désintéres-  
sement d'Aristide.

Ce grand homme conserva sa pauvreté, en disposant des revenus de la Grèce. Callias, son proche parent, le plus riche des Athéniens, ayant été accusé; l'accusateur lui reprochoit comme un crime l'indigence où il laissoit Aristide avec sa famille. Pour se laver de ce reproche, il proteste d'avoir souvent, et toujours inutilement, pressé Aristide de recevoir de grosses sommes pour ses besoins; il en appelle à son témoignage. Aristide l'avoue. Les desirs superflus, dit-il alors, multiplient les besoins de l'homme: le moyen de n'avoir ni soucis ni embarras est de se borner au pur nécessaire. C'est ce qu'il avoit pratiqué.

Sa mort  
dans sa pauvreté.

Il mourut dans cette honorable pauvreté. La république fit les frais de ses funérailles, et se chargea de l'entretien de sa famille. Platon le

met d'un seul mot au-dessus de ce qu'il y avoit alors de plus grand : Aristides s'est appliqué, dit-il, à remplir *Athènes de vertu*.

Peut-être fut-il redevable de son mérite à un excellent citoyen, nommé Clisthène, auquel il s'étoit attaché dans sa jeunesse, et dont les leçons, ainsi que les exemples, développèrent en lui le germe de tant de qualités sublimes. Heureux le jeune homme qui se sent pénétré d'admiration pour les grands hommes ! rien n'annonce mieux qu'il est capable de les imiter. Heureux surtout, s'il en peut avoir un pour guide ! ses progrès seront plus rapides et plus sûrs. Ce bonheur n'étoit point rare chez les anciens. Avec de l'émulation et du talent, on trouvoit bientôt quelque illustre personnage, dont le zèle se plaisoit à cultiver les espérances de la patrie. On le suivoit constamment, on se formoit à son école, on ambitionnoit de se montrer digne d'un si beau modèle. Plutarque observe combien cette coutume fut avantageuse. Elle l'a

Il s'étoit formé auprès d'un grand homme.

été quelquefois parmi nous , et le  
deviendra encore quand la frivolité  
fera place aux sentimens d'honneur  
et de vertu.



---

 CHAPITRE V.

*Cimon augmente la gloire d'Athènes. — Guerre entre les deux républiques.*

UN digne élève d'Aristide, Cimon Cimon, di-  
 fils de Miltiade, eut après lui la gne succes-  
 plus grande autorité. Il augmenta seur d'Aris-  
 même la gloire de sa patrie, non- tide.  
 seulement par ses exploits, mais  
 par cette vertu douce et cette pro-  
 bité invariable qui ont tant d'empire  
 sur les cœurs. Une jeunesse déré-  
 glée l'avoit d'abord exposé au mépris  
 du peuple. Son exemple prouve que,  
 si les égaremens du premier âge  
 sont toujours nuisibles, on peut du  
 moins les réparer. Les leçons du Sa politi-  
 plus juste des Grecs l'ayant formé que.  
 également à la politique et à la  
 vertu, il fit chaque jour des progrès  
 dans la carrière du mérite. Athènes  
 lui étoit en partie redevable du com-  
 mandement. Il tourna l'inquiétude  
 des citoyens contre les ennemis du Ses succès  
 dehors; il enleva aux Perses beau- contre les  
Perses.

coup de places ; il attaqua et détruisit leur flotte sur les côtes de Pamphylie ; il remporta le même jour une grande victoire sur leur armée de terre ; il les chassa de la Thrace, y établit une colonie, soumit l'île de Thase après un siège de trois ans, et répandit la terreur jusqu'à la cour du *grand-roi*.

Thémistocle réfugié auprès d'Artaxerxès.

Xerxès avoit été assassiné par Artaban, capitaine de ses gardes. Son fils Artaxerxès, surnommé Longuemain, régnoit alors. Thémistocle, toujours poursuivi par les Grecs, ne trouvant plus de sûreté en Europe, s'étoit retiré auprès de ce prince, dont il gagna la confiance en jurant une haine implacable à sa patrie. Selon Plutarque, le roi de Perse, quelques années après, voulant lui faire porter la guerre au sein de l'Attique, il s'empoisonna pour se délivrer d'une commission qui le révoltoit. Au contraire, Thucydide, presque contemporain, le croyoit mort de maladie \*.

---

\* Thémistocle ne mourut qu'après le bannissement et le rappel de Cimon. L'en-  
Thémistocle

Thémistocle fut un de ces hommes presque aussi dignes de blâme que de louanges, dont le génie enlève l'admiration, et dont le cœur paroît souvent dépravé. Il sauva la Grèce du danger où elle se trouvoit ; il créa la puissance d'Athènes. Un peuple reconnoissant lui auroit pardonné bien des fautes. On vante avec raison cette parole qu'il dit, après avoir donné sa fille à un honnête homme pauvre : *J'aime mieux le mérite sans bien, que le bien sans mérite* ; mais il avoit amassé de quoi enrichir sa fille et son gendre. En un mot, l'intérêt et l'ambition étoient la principale règle de sa conduite ; l'équité le touchoit peu, et il ne le dissimuloit point. Quelqu'un lui conseillant d'être impartial envers tous les citoyens, et lui disant qu'il mériteroit par-là les plus grands éloges : *A Dieu ne plaise*, répondit-il, *que je sois assis sur un tri-*

On doit le blâmer, même en l'admirant.

---

châinement des idées m'a fait anticiper un peu sur les dates. Ce n'est point ici un abrégé chronologique ; ce doit être plutôt un ouvrage de raisonnement.

*bunal où mes amis ne trouvent pas plus de faveur que les autres !*  
 Mais les amis de l'ambitieux sont d'ordinaire ou ses complices ou ses flatteurs. Reprenons le fil des événemens.

Les Égyptiens révoltés contre les Perses, et vaincus.

Les Égyptiens se révoltèrent contre les Perses, et furent secourus par les Athéniens, qui d'abord leur firent gagner des batailles. Si l'Égypte avoit été aussi belliqueuse que la Grèce, aussi jalouse de la liberté, elle eût, sans doute, profité des circonstances et rétabli sa réputation. La guerre finit par un nouvel esclavage. Les Perses, quoique amollis, conservoient une grande supériorité sur ce peuple. Ils battirent même les Athéniens, dont le nombre étoit insuffisant. Artaxerxès avoit sollicité les Spartiates contre Athènes, sans que ses offres ni la jalousie pussent leur faire trahir la confédération. Cependant un funeste levain de discorde devoit bientôt diviser cruellement les deux républiques.

Avant J. C.

470.

Malheurs de Sparte,

Des malheurs que Sparte essuya coup-sur-coup, servirent à mani-

fester les sentimens que les Athé-  
 niens avoient pour elle. Un horrible  
 tremblement de terre en renversa  
 presque toutes les maisons ; les Hé-  
 lotes brisèrent leurs chaînes, prirent  
 les armes, se liguèrent avec les  
 Messéniens, et avec d'autres en-  
 nemis de leurs maîtres. On réclama  
 dans cette extrémité le secours d'A-  
 thènes. L'orateur Éphialte, parti-  
 san de Périclès, qui étoit déjà en  
 crédit, soutint que loin de secourir  
 l'ambitieuse rivale d'Athènes, il  
 falloit se féliciter de ses pertes, et  
 la laisser ensevelie sous ses ruines.  
 Cimon avoit trop de lumières et  
 de grandeur d'ame, pour adopter  
 cette fausse politique, quoique les  
 Spartiates en eussent donné l'exem-  
 ple. Indépendamment de la foi des  
 traités, de l'intérêt commun de la  
 Grèce, des principes de générosité  
 et d'honneur, il voyoit que Sparte  
 étoit un frein nécessaire à la licence  
 des Athéniens. Il combattit forte-  
 ment les prétextes spécieux de l'am-  
 bition ; il démontra qu'on ne devoit  
 pas laisser *la Grèce boiteuse, ni*  
*Athènes sans contre poids ;* enfin,

Cimon dé-  
 termine les  
 Athéniens à  
 le secourir.

il persuada ; et chargé de porter lui-même le secours, il remplit sa commission en vrai patriote.

Quelque temps après, les Spartiates ayant sur les bras les mêmes ennemis, s'adressèrent encore aux Athéniens. Cimon leur amena encore des troupes ; mais ils les renvoyèrent par une défiance injurieuse. Cette insulte mit en fureur la populace d'Athènes. Elle se vengea sur l'homme le plus innocent et le plus respectable. Cimon fut banni par la faction de Périclès, comme s'il eût favorisé Sparte contre les intérêts de sa patrie. ( Nous verrons dans le chapitre suivant, les ressorts que Périclès employoit pour dominer.) Bientôt la guerre s'allume entre les deux républiques. L'illustre exilé vient avec empressement offrir ses services à l'armée athénienne. On lui ordonne de se retirer. Ses amis, au nombre de cent, soupçonnés comme lui, et voulant dissiper des soupçons injustes, animés par ses exhortations, s'étant fait de son armure une espèce d'étendard, combattirent pour leur patrie avec tant

Guerre entre les deux républiques

Injuste bannissement de Cimon.

de bravoure, qu'ils se firent tous tuer. Les Athéniens furent vainqueurs à cette bataille de Tanagre, en Béotie; triste prélude des horreurs que devoit produire la discorde.

Les préjugés contre Cimon se dissipèrent, parce que l'on sentoit chaque jour combien son absence étoit nuisible. Il fut rappelé après cinq ans; Périclès, son rival, proposa lui-même le décret. Ces exemples de patriotisme réparoié du moins de temps en temps les fautes des passions. Le premier soin du vertueux citoyen fut de conclure une trêve avec les Spartiates. Il reprit ensuite son excellent système, qui étoit d'occuper les Athéniens contre l'ennemi étranger, soit pour augmenter leur puissance par des moyens légitimes et glorieux, soit pour fixer leur inquiétude et prévenir les effets de leurs cabales. Il remporta de nouvelles victoires sur les Perses; il achevoit la conquête de l'île de Chypre, pour passer de-là en Égypte, où les ennemis avoient eu des avantages considérables. Le

Cimon rap-  
pelé.

Il finit la  
guerre ci-  
vile, et oc-  
cupe les A-  
théniens  
contre les  
Perses.

trône de Cyrus sembloit être alors menacé d'une révolution prochaine.

Avant J. C.  
449.

Traité  
d'Arta-  
xerxès avec  
les Grecs.

Artaxerxès eut la prudence de chercher la paix. On fit un traité dont voici les conditions : « Que toutes » les villes grecques de l'Asie seroient » libres, et pourroient choisir les » lois et le gouvernement qui leur » conviendroient le mieux ; que les » Perses ne navigueroient plus de » puis le Pont-Euxin jusques aux cô- » tes de la Pamphylie ; qu'aucun de » leurs généraux n'approcheroit de » ces mers, avec des troupes, à la » distance de trois journées ; et que » les Athéniens ne feroient aucune » hostilité contre les états du roi. »

Fin de la  
guerre Mé-  
dique.

La guerre Médique (c'est le nom qu'on lui donne) avoit duré cinquante et un ans, depuis la prise et l'incendie de Sardes. Dans le cours ordinaire des choses humaines, elle auroit dû écraser la Grèce : la Grèce triompha cependant. On ne peut trop observer que ce prodige fut l'ouvrage du génie et de la sagesse, encore plus que de la valeur. Miltiade fit beaucoup à Marathon, et Pausanias à Platée ; mais les con-

seils de Thémistocle, d'Aristide et de Cimon firent plus encore. La marine et les finances entre leurs mains étoient les sources fécondes de la prospérité publique.

La mort de Cimon fut une perte irréparable. Riche et désintéressé, ses richesses, sans donner la moindre atteinte à sa vertu, la rendirent plus avantageuse aux citoyens. En tout temps ses jardins leur étoient ouverts; sa table, frugale et abondante, étoit celle des pauvres, aussi bien que de ses amis, et loin de capter par ce moyen la faveur du peuple, il se déclara toujours contre les abus de la démocratie. On lui fit un crime d'être juste et modéré envers les Spartiates. C'est ainsi que jugent les passions.

Mort de Cimon; sa vertu dans les richesses.

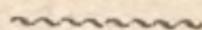
---



---

 TROISIÈME ÉPOQUE.

*Depuis le gouvernement de Périclès , jusqu'au règne de Philippe de Macédoine.*



## CHAPITRE PREMIER.

*Gouvernement de Périclès ,  
jusqu'à la guerre du Peloponnèse.*

Caractère  
de Périclès.

UN génie s'étoit élevé dans Athènes, aussi vaste , aussi profond , plus cultivé par l'étude qu'aucun de ceux dont elle avoit reçu tant de gloire , mais plus dangereux , s'il abusoit de ses talens. Je parle de Périclès , homme d'une naissance illustre , d'un goût exquis , d'une sagacité admirable , grand orateur , grand politique , quelquefois grand citoyen , et qui cependant fit beaucoup de mal à sa patrie , parce qu'il eut l'ambition d'y dominer.

Son principal instrument, pour l'exécution de ses desseins, fut l'éloquence, cet art tantôt divin, tantôt funeste, suivant l'usage qu'on en fait. Élevé par le philosophe Anaxagore, il avoit appris de lui à reconnoître l'intelligence suprême, à mépriser les vaines terreurs et les puérités bizarres de la superstition; à nourrir son style de pensées et non de mots, et à lui donner une énergie victorieuse, qui ne peut naître que de la raison épurée. Athènes étoit remplie d'orateurs, depuis que la tribune aux harangues servoit de théâtre à quiconque vouloit briller et acquérir du crédit; mais aucun n'avoit pu, comme Périclès, subjuguier la multitude par la persuasion.

Son éloquence perfectionnée par la philosophie.

Il étudia surtout les hommes; il connut à fond le génie des Athéniens, et tous les ressorts par lesquels un fin politique pouvoit devenir leur maître. Les voyant amoureux d'une liberté excessive, jusqu'à prendre ombrage de la réputation des grands hommes, jusqu'à les bannir lorsque leurs services les ren-

Sa politique pour parvenir au gouvernement.

doient les plus respectables, il affecta d'abord de l'éloignement pour les affaires, se montra peu à la ville, et parut n'ambitionner que la gloire des armes. Ensuite, saisissant l'occasion favorable, où Cimon, le seul concurrent qu'il pût avoir, étoit occupé au-dehors d'entreprises militaires, il se produisit, déguisa son caractère, flatta le peuple, prit le rôle d'homme d'état, renonça aux plaisirs, aux sociétés, et se livra entièrement aux affaires publiques.

Il se montre rarement dans les assemblées.

Plus habile que Thémistocle, il sut prévenir les dégoûts de la multitude, en évitant les assemblées, quand sa présence n'y étoit pas nécessaire : ses amis, ses agens y parloient pour lui. Moins il faisoit étalage de ses talens, plus il étoit applaudi, lorsqu'il jugeoit à propos de les déployer.

Il corrompt les Athéniens par des profusions pernicieuses

Sa fortune ne lui permettoit pas d'imiter les libéralités de Cimon : c'étoit pourtant le meilleur moyen de s'attacher beaucoup d'amis ou de partisans. Il y suppléa aux dépens de la patrie. Non-seulement il

fit partager aux citoyens les terres conquises, mais encore il leur fit distribuer les deniers publics pour des jeux, des spectacles, et même pour les fonctions prescrites par les lois. Quiconque assistoit aux tribunaux, ou aux assemblées du peuple, avoit son salaire. Les Perses, on peut le dire, n'avoient pas fait tant de mal aux Athéniens en ravageant leurs pays. Les finances dissipées par d'inutiles profusions, les mœurs corrompues par le goût des plaisirs et par l'avidité des richesses, la fureur des spectacles irritée par un attrait invincible, l'oisiveté nourrie par des ressources auparavant inconnues, la licence des assemblées populaires augmentée par le concours d'une populace avide, les fonctions de citoyen avilies par une sorte de vénalité: tels furent les fruits de l'ambitieuse politique de Périclès.

Il alla encore plus loin. Comme le sort ne lui avoit procuré aucune des charges qui ouvroient l'entrée de l'aréopage, cet illustre tribunal devint l'objet de sa haine, sans

Il affoiblit  
l'aréopage.

doute parce qu'il en redoutoit l'autorité et la justice. Il anima contre lui le peuple dont il dirigeoit tous les mouvemens; il vint à bout de lui enlever les causes les plus importantes. Athènes oublia ses lois; le gouvernement changea au gré d'un seul homme. Cimon vivoit alors, et étoit occupé contre les Perses. Lorsqu'à son retour, il gémit de ce renversement de principes; lorsqu'il répéta, selon sa coutume, que l'on ne voyoit rien de pareil à Lacédémone; il fut regardé comme l'ennemi d'Athènes, et sacrifié par l'ostracisme au corrupteur de l'état.

Il orne Athènes de superbes édifices.

Après la mort de Cimon, l'autorité de Périclès s'accrut toujours. Maître des finances, il les prodigua en édifices, en statues, en décorations, propres à charmer le peuple, et à faire d'Athènes la plus belle ville du monde. Alors s'élevèrent, sous la direction de Phidias, ces chefs-d'œuvre d'architecture et de sculpture qui ont été des modèles du bon goût, et qui, plusieurs siècles après, conservoient encore toute

leur beauté; monumens aussi supérieurs à ceux des Égyptiens, que la perfection est au-dessus du gigantesque.

Les alliés se plainquirent hautement que le trésor commun, destiné à la défense du pays et à la guerre contre les barbares, fût consacré à l'embellissement d'une seule ville. Ils avoient raison; mais Périclès avoit le talent de la parole et les suffrages du peuple. À l'entendre, « cet argent appartenoit aux Athé-  
 » niens, dès qu'ils remplissoient  
 » leurs engagements, dès qu'ils four-  
 » nissoient aux dépenses nécessaires  
 » de la ligue; Athènes étant bien  
 » pourvue d'armes et de vaisseaux,  
 » elle devoit, par un noble usage  
 » de ses richesses, mériter l'admi-  
 » ration des siècles futurs, et en  
 » même temps assurer la subsistance  
 » des citoyens; or rien n'y contri-  
 » buoit davantage que les ouvrages  
 » publics, qui excitent tous les  
 » arts, exercent tous les bras et  
 » tous les talens, et font naître de  
 » la même source l'ornement et l'a-  
 » bondance. »

Plaintes des  
 alliés sur la  
 dissipation  
 du trésor.

Périclès  
inexcusable  
en ce point.

On voit au premier coup-d'œil ce qu'il y a de foible dans ces réponses. Les contributions des alliés pouvoient-elles donc tourner au profit d'Athènes? l'usage n'en étoit-il pas fixé? s'il y avoit du superflu, ne devoit-il pas servir au soulagement des alliés mêmes? Loin de diminuer les taxes, Périclès les augmenta de près d'un tiers; pour quel besoin? sans doute, pour ces fastueuses dépenses. Trois mille sept cents talens qu'elles coûtèrent, étoient une somme excessive, comparés au revenu de l'Attique, qui, selon Démosthène, se réduisoit à cent trente talens \*. En dissipant le trésor, on s'exposa aux malheurs d'un avenir incertain. L'ancienne simplicité de mœurs se perdit, ce qui fut un plus grand mal. Dans une riche monarchie, Périclès auroit mérité les mêmes éloges que Colbert en France; mais il doit être blâmé comme ministre d'une république. On en jugera par les faits.

Son désintéressement  
vanté par  
Plutarque.

Plutarque vante son désintéressement, sa frugalité, son économie

---

\* Troisième Philippique.

domestique. Ces vertus sont très-respectables, mais ne justifient point son gouvernement. D'ailleurs, s'il n'ajouta pas une obole à son patrimoine, comment expliquer ce que rapporte le même historien? Il assure que Périclès, entendant les clameurs qui s'élevaient contre lui, offrit au peuple de payer à ses propres dépens tous les ouvrages, pourvu que les inscriptions ne portassent que son nom. La vanité des Athéniens ne pouvoit y consentir, quand la chose eût été possible. On s'écria qu'il étoit le maître de puiser dans le trésor.

Il offre de payer à ses frais les ouvrages publics ; à quelle condition ?

Les riches lui avoient suscité un adversaire puissant, dans la personne de Thucydide, beau-frère de Cimon. L'un ou l'autre devoit succomber. Thucydide fut le plus faible, et subit la rigueur de l'ostracisme. Alors s'érigeant une espèce de royauté, Périclès maîtrisa tellement le peuple, que, sans avoir la même complaisance qu'autrefois pour ses caprices, il conserva toujours le même empire sur ses délibérations. Une haute réputation de probité fortifioit l'ascendant que lui donnoient l'élo-

Périclès, maître de la république.

quence et la politique. Il y ajouta la gloire des armes, par quelques expéditions militaires, où il réussit toujours en ménageant avec soin le sang des citoyens, qu'il auroit voulu, disoit-il, rendre immortels.

Il établit des colonies ; sa flotte.

Athènes étoit surchargée d'une multitude d'hommes également pauvres et oisifs, inquiets et turbulens. Il sentoit le besoin de les occuper, de les éloigner même de manière à les rendre utiles. Pour cela il établit plusieurs colonies, dont les liaisons avec la métropole devoient augmenter sa puissance : celle de Thurium, en Italie, devint célèbre. Chaque année, il équipoit une flotte de soixante vaisseaux : il y soudoyoit pendant huit mois un grand nombre de misérables, qui ne servoient auparavant qu'à troubler l'état, et il en faisoit des marins, capables de le bien servir. En un mot, Périclès savoit employer les hommes : c'est un des plus grands secrets de la politique.

On accuse ses amis pour le perdre.

Tant de gloire et d'autorité augmentent la haine de ses envieux. On cherche les moyens de le perdre ; on commence par attaquer ses amis.

Phidias est accusé d'avoir volé le public, surtout en faisant la magnifique statue de Minerve. Il prouve son innocence : l'or qui lui avoit été donné pour cet ouvrage, détaché de la statue et pesé, se retrouve tout entier. On ne laisse pas de le traîner en prison, et il y meurt. La fameuse Aspasia de Milet, femme d'un génie supérieur, que Périclès aimoit tendrement, et qu'il avoit enfin épousée ; cette femme, dont Socrate se glorifioit d'avoir été le disciple, est accusée d'impiété et de débauches\*. Son éloquence, les larmes de Périclès la sauvent à peine. On venoit de faire passer en loi un décret perfide, par lequel il étoit ordonné de dénoncer quiconque, sous prétexte de philo-

Procès de  
Phidias,  
d'Aspasie  
et d'Anaxa-  
gore.

Décret ab-  
surde contre  
les philoso-  
phies.

---

\* Thargélie, autre femme célèbre de Milet, qui passe, comme Aspasia, pour avoir été une courtisane, s'étoit déjà immortalisée par son esprit et son savoir. On dit que Xerxès l'envoya en Grèce pour attirer les peuples dans son parti, et qu'elle le servit utilement ; on dit encore qu'elle se maria quatorze fois, que son dernier mari fut un roi de Thessalie, et qu'elle vécut trente ans sur le trône.

sophie, expliquoit les phénomènes de la nature, d'une manière opposée à la religion du pays, c'est-à-dire, sans y faire intervenir les divinités de la mythologie grecque. En conséquence Anaxagore, qui le premier avoit établi par la raison l'existence de dieu, est cité comme impie, et Périclès, désespérant de sa justification, l'engage à prendre la fuite. (Tous les grands hommes, disciples de ce philosophe, furent accusés du même crime.) C'étoit moins à lui qu'à Périclès qu'on prétendoit porter le coup.

Périclès accusé lui-même.

On lui ordonne de rendre ses comptes.

Il se délivre de ce soin par la guerre du Péloponnèse.

Enfin le succès enhardit les accusateurs. Ils l'attaquèrent directement lui-même comme voleur des deniers publics; on fit un décret pour l'obliger à rendre ses comptes. Tandis qu'il s'y préparoit. Alcibiade encore jeune dit un jour: *Il devoit plutôt penser à ne les pas rendre.* En effet, Périclès se délivra de ce soin par la guerre du Péloponnèse, à laquelle, selon les uns, il cessa pour lors de s'opposer, ou qu'il excita, selon les autres, pour son intérêt particulier. Plutarque accuse de ma-

lignité ceux qui lui font ce reproche; Thucydide, historien encore plus croyable, assure que son administration intègre le mettoit au-dessus de la calomnie. Mais quand on réfléchit sur le caractère de Périclès, sur son ambition et sa politique, sur les affaires que lui suscitèrent ses ennemis, il paroît impossible de le laver de tout soupçon à cet égard. C'est une témérité, comme l'observe Plutarque \*, de fouiller dans le cœur des grands hommes pour leur prêter des intentions, et de donner une mauvaise tournure à ce qui peut être interprété favorablement. Cette maxime vraie, il l'applique à Périclès, en supposant que sa conduite passée n'annonçoit que le zèle du bien public. Mais en cela il se contredit lui-même. On se trompe rarement, lorsqu'on juge des actions par le caractère et les principes des hommes.

Quoi qu'il en soit, différentes causes produisirent la guerre du Péloponnèse, l'un des principaux événemens de cette histoire. Athènes,

Si les soupçons contre lui sont légitimes.

Griefs des alliés contre Athènes.

\* De Herodoti malign.

fière de ses succès et de sa puissance, n'ayant plus cette modération, qui lui avoit procuré le commandement, inspiroit à la Grèce autant de haine que de jalousie. Elle avoit ruiné les Samiens, assujetti les Éginètes, interdit aux Mégariens l'entrée de ses ports et de ses marchés; elle avoit aliéné les Corinthiens, en prenant parti pour les Corcyréens qui leur faisoient la guerre; elle avoit soumis au tribut, et ensuite révolté par sa tyrannie, Potidée en Macédoine, colonie de Corinthe, enfin, les Athéniens assiégeoient Potidée, ils pressoient vivement ce siège. C'est là que Socrate se montra aussi intrépide guerrier, qu'il étoit grand philosophe: il se fit admirer comme un héros, et comme l'exemple de l'armée, ilsauva son cher Alcibiade.

L'affaire  
est agitée  
à Sparte.

Les Corinthiens et les autres mécontents s'adressent à Sparte; lui représentent l'ambition et les injustices des Athéniens, la nécessité d'y opposer une barrière; qu'ils menacent la liberté de toute la Grèce; qu'ils tendent à leur but avec une activité et une promptitude incroya-

bles , tandis que les Spartiates , avec trop de bonne foi et de lenteur , laissent croître cette puissance , toute prête à les écraser. L'ambassadeur d'Athènes répondit pour sa patrie , que les Grecs lui avoient déferé eux - mêmes le commandement ; qu'ils devoient se souvenir de ses services ; qu'un funeste esprit d'indépendance pouvoit seul exciter contre elle leurs murmures ; mais qu'elle sauroit bien se défendre , si on l'attaquoit au mépris des engagemens les plus sacrés. Il insinua ( chose étrange , même dans un gouvernement monarchique ! ) que de tous temps les plus forts étoient les maîtres , et que c'étoit l'ordre de la nature.

Cette réponse ne satisfit point. Tous les alliés résolurent de prendre les armes, quoique le roi de Sparte, Archidamus fût pour les voies de douceur. On entama cependant une négociation , afin de gagner du temps. On demanda aux Athéniens plusieurs articles , surtout qu'ils levassent le siège de Potidée. Périclès , dans la situation critique où il se

Périclès décide les Athéniens à la guerre.

Son plan.

trouvoit, insista sur la gloire d'Athènes, vanta ses ressources \*, exposa les risques d'une molle condescendance, et fit rejeter les propositions. Ainsi, la guerre devenant inévitable, il en traça le plan général. Son système étoit de craindre peu le ravage des terres, et beaucoup la perte des hommes; de ne point hasarder de bataille contre des ennemis supérieurs en nombre; mais de pourvoir à la sûreté de la ville, et de s'attacher principalement à la marine, qui faisoit la force d'Athènes.

---

\* Selon Diodore de Sicile, il représenta qu'il y avoit encore six mille talens dans le trésor, outre les richesses immenses renfermées dans les temples, ou chez les particuliers; qu'on avoit sur pied une armée de douze mille hommes, sans compter les garnisons et les troupes des colonies; que la flotte étoit de trois cents voiles, et pouvoit être augmentée facilement. Périclès, (on doit l'avouer), n'avoit pas tout sacrifié au luxe.

---

 CHAPITRE II.

*Commencemens de la guerre du  
Péloponnèse. — Alcibiade. —  
Les Athéniens vaincus en Sicile.*

LA guerre du Péloponnèse, écrite presque en entier par Thucydide, un des meilleurs historiens et des meilleurs capitaines de l'antiquité, fournit dans un espace de vingt-sept ans beaucoup de détails, intéressans pour les militaires, mais dont je ne dois point charger cet ouvrage; ils fatigueroient inutilement les autres lecteurs. Les Spartiates avoient dans leur parti presque tout le Péloponnèse, et de plus la Phocide, la Béo-tie, les Locriens, les Mégariens, etc. Leur armée montoit à soixante mille hommes. Celle d'Athènes se réduisoit à environ quinze mille, sans compter seize mille habitans de tout âge, armés pour la défense de la ville. Périclès ne pouvoit tenir la campagne avec si peu de troupes. Il

---

 Avant J. C.  
431.

 Forces des  
deux partis.

Les Athé-  
niens aban-  
donnent  
leurs ter-  
res.

Eclipse ex-  
pliquée par  
Périclès.

On le char-  
ge de l'orai-  
son funèbre  
des morts.

eut besoin de toute son éloquence pour engager les Athéniens à quitter leurs terres, et à se tenir enfermés dans leurs murailles, tandis que les ennemis porteroient le ravage jusqu'aux portes de leur ville. L'Attique fut dévastée; mais les galères d'Athènes ne firent pas moins de mal au Péloponnèse. On connut alors l'utilité des sciences: une éclipse de soleil auroit abattu le courage des troupes, frappées des terreurs de la superstition, si Périclès ne leur avoit pas expliqué la cause de ce phénomène.

Après la campagne, on le chargea de faire l'oraison funèbre de ceux qui avoient été tués. C'étoit l'usage d'Athènes, plus utile sans doute que celui de célébrer la mémoire des grands, quelque dignes qu'ils soient de l'oubli ou de la censure. Périclès, dans son discours, exalte la gloire de ces guerriers, qui ont répandu leur sang pour l'état; il enflamme par leur exemple l'émulation et le courage; il dit à leurs frères et à leurs enfans, qu'ils ne peuvent atteindre à leur renommée sans de sublimes

sublimes efforts , que l'envie et la haine poursuivent l'homme vivant , pour lui enlever sa gloire , mais qu'on rend justice à ceux qui ne sont plus. Enfin , cet éloge inspire la vertu et l'héroïsme. L'orateur fut reconduit en triomphe par les mères et les veuves des morts , transportées de joie ou d'enthousiasme.

Une peste affreuse ravagea l'Attique. On raconte , malgré le silence de Thucydide , qu'elle exerça le zèle du fameux médecin Hippocrate , qui rejetant des offres magnifiques du *grand-roi* , se consacra généreusement au service des Grecs ses concitoyens. Ce fléau n'empêcha point de continuer la guerre. Le malheur aigrit les ames. On s'emporte contre Périclès , et on l'accuse des maux publics. Il déploie son éloquence ordinaire ; il répète les noms imposans de gloire et de liberté : il représente qu'on ne doit point lui imputer ce que la prudence ne pouvoit nullement prévoir ; qu'on est trop affecté du mal présent , et trop peu sensible au bien à venir ; qu'il faut souffrir patiemment les maux

---

Avant J. C.  
430.

La guerre continue malgré la peste.

Périclès considéré comme l'auteur des maux publics.

Il est condamné et rétabli.

que le ciel envoie, et repousser avec courage ceux qui nous viennent des hommes, etc. Toutes ses raisons ne calment point le chagrin d'un peuple volage. On le condamne à une amende, on le dépouille du commandement; mais on se repent aussitôt: on lui demande pardon; on le détermine à reprendre les rênes du gouvernement de l'état. Tel étoit le caractère des Athéniens.

Mort de Périclès.

Cet homme rare qui, par un prodige d'habileté, avoit fixé quarante ans la légèreté d'Athènes, mourut peu après de la peste. Neuf trophées, monumens d'autant de victoires, le progrès des sciences, des arts, du commerce et de la marine, fournissent une ample matière à son éloge. Il dit en mourant que ce qu'il y avoit de plus glorieux dans sa vie, étoit *de n'avoir fait prendre le deuil à aucun citoyen*. Mais n'avoit-il pas fait des plaies mortelles à sa patrie? et comment Plutarque peut-il tant louer sa vertu, après l'avoir peint comme le corrupteur des mœurs publiques? On raconte que sur la fin, accablé d'affaires, il

Plaintes d'Anaxagore sur son compte.

négligeoit Anaxagore, au point que ce philosophe alloit mourir de désespoir. Périclès l'ayant appris courut le consoler, le pria instamment de vivre, lui représenta combien il avoit besoin de ses avis. *Ceux qui ont besoin de la lumière d'une lampe, lui répondit Anaxagore, ont soin d'y verser de l'huile.*

Si Périclès fut l'auteur de la guerre du Péloponnèse, la rivalité implacable de Lacédémone et d'Athènes en fut le premier principe. Les effets en devoient être affreux, puisque la haine s'envenimoit par les hostilités. La guerre entre des républicains a un caractère singulier d'acharnement. Comme le remarque M. l'abbé de Mably, » les monarchies peuvent » oublier les injures qu'elles ont reçues, parce que le prince imprime son caractère à sa nation, et qu'il peut n'être ni vindicatif, ni ambitieux, ni jaloux. Mais dans des républiques, telles que celles de la Grèce, où la multitude gouverne, quel magistrat pouvoit résister au torrent de l'opinion publique, et la détourner ? Les Grecs ne de-

Acharnement entre les deux républiques.

» voient plus avoir d'autre politique  
 » que celle de leurs passions \*.

La guerre  
 se fait avec  
 barbarie de  
 part et d'au-  
 tre.

On vit, en effet, Potidée soutenir  
 trois ans de siège, et la chair hu-  
 maine y servir d'alimens à des ci-  
 toyens affamés. On vit Sparte ou-  
 bliant son honneur pour satisfaire sa  
 vengeance, rechercher l'amitié du  
 roi de Perse, et lui demander du  
 secours. On vit les deux républiques  
 faire mourir des ambassadeurs ar-  
 rêtés en chemin, comme pour fermer  
 toutes les voies de réconciliation par  
 des excès de cruauté. Les sièges,  
 les combats, les incursions perpé-  
 tuelles, forment une longue suite de  
 barbarie. Cléon, homme vil, haran-  
 gueur insolent, gouvernoit les Athé-  
 niens, et ne leur inspiroit que des  
 résolutions violentes. Naturellement  
 moins modérés que les Athéniens,  
 les Spartiates suivoient l'impulsion  
 de leur caractère. Craignant un sou-  
 lèvement des Hélotés, ils en choisi-  
 rent deux mille des plus braves, qui  
 avoient le mieux servi dans l'armée;  
 ils les promenèrent couronnés de

Cléon gou-  
 verne Athé-  
 nes.

Cruauté des  
 Spartiates  
 envers les  
 Hélotés.

---

\* Voyez les *Observations sur les Grecs.*

fleurs, comme pour récompenser leurs services; et tous ces malheureux disparurent, victimes sans doute d'une perfidie atroce. On ne croira pas que les ennemis fussent traités plus humainement.

La guerre duroit depuis dix ans avec la même fureur, et à-peu-près les mêmes succès, ou les mêmes pertes de part et d'autre. Il étoit impossible que tant de maux ne fissent désirer la paix. Le déclamateur Cléon, et Brasidas, général de Lacédémone, en écartoient les propositions; celui-ci par intérêt de gloire, celui-là par fouge d'orgueil et d'arrogance. Tous deux moururent. On fit une suspension d'armes; on conclut ensuite une trêve pour cinquante ans. Alors on vit renaître une apparence de concorde; mais la haine restoit dans les cœurs, la mauvaise foi avoit pris la place de l'équité, et l'ambition ne savoit plus se contenir.

Un jeune homme, illustre par sa naissance, distingué par sa figure et par ses richesses, plein de talens et de vices; vertueux quelquefois, lorsqu'il écoutoit les leçons de So-

Trêve inutile après dix ans de guerre.

Avant J. C.  
422.

Apparence de concorde, mais la haine reste dans les cœurs.

Alcibiade veut renouveler la guerre par ambition.

crata , son maître et son ami : presque toujours entraîné aux désordres, quand il suivoit ses propres penchans et les conseils de ses flatteurs; mais capable de revêtir toutes sortes de caractères et de formes, pour tirer avantage des conjonctures; Alcibiade, qui aspiroit au gouvernement d'Athènes, ennemi du calme, fondant ses projets ambitieux sur les troubles et sur la guerre, travailloit à rallumer un feu mal éteint, et ne pouvoit manquer d'y réussir. *Courage*, lui disoit un jour Timon, le fameux misanthrope; *courage, mon fils ! tu fais fort bien de t'élever ; car c'est pour la ruine de tout ce peuple.*

Son audace  
dès l'enfance.

Son audace s'étoit montrée dès l'enfance, et Plutarque en raconte un trait singulier. Il jouoit au milieu d'une rue. Arrive une charrette; il crie au charretier d'arrêter. Cet homme va son train; les autres enfans se retirent. Alcibiade se jette à terre, s'étend sur le passage, et défie le paysan de lui passer sur le corps avec sa voiture. Cette opiniâtreté pouvoit le perdre : elle réussit alors.

Il possédoit l'art de manier les esprits. Comme son libertinage l'exposoit à la censure , pour détourner l'attention des médisans il s'avisa un jour de faire couper la queue à un très-beau chien qu'il avoit. Ce fut bientôt la nouvelle d'Athènes. On vint lui dire que tout le monde le blâmoit d'avoir défiguré cet animal. *Tant mieux*, répondit-il en riant, *je veux que les Athéniens parlent de mon chien, pour qu'ils se taisent sur ma conduite.* Une bagatelle occupoit sérieusement ce peuple léger, et faisoit diversion aux choses les plus sérieuses.

Son adresse pour tromper le peuple.

Sparte et Athènes se plaignant de quelques infractions du traité, Alcibiade saisit l'occasion de le rompre. Il rendit suspect Nicias , général circonspect et bon citoyen , qui n'avoit que des sentimens pacifiques. Il trompa des ambassadeurs de Sparte, envoyés avec plein pouvoir de terminer les différends ; les ayant engagés à dire une fausseté devant le peuple, il s'éleva aussitôt contre eux , et les fit renvoyer comme des fourbes. Cependant Nicias avoit son parti. Les

Il fait rompre le traité.

Athéniens étoient divisés entre lui et son rival. L'ostracisme alloit décider la querelle. Hyperbolus, homme décrié et audacieux, déclamoit contre l'un et contre l'autre, afin de succéder à leur pouvoir. Mais les deux factions se réunirent contre lui-même. Il fut banni. On renonça dès lors à l'ostracisme, qui parut avili en tombant sur Hyperbolus. Nous avons déjà observé que c'étoit moins un châtement, qu'une précaution contre l'autorité des principaux citoyens.

Hyperbolus banni.

Fin de l'ostracisme.

Si Alcibiade se fût contenté de nourrir la haine du peuple contre les Spartiates, il eût prolongé les maux de la patrie, sans l'exposer peut-être aux derniers malheurs. Mais ce génie bouillant formoit, au sein des plaisirs, les projets les plus audacieux. Il méditoit la conquête de la Sicile; pour conquérir ensuite Carthage, et pour venir de-là s'emparer du Péloponnèse. Son imagination réalisoit tant de chimères; son éloquence les fit adopter aux Athéniens. Nicias leur démontra inutilement la témérité d'une telle entreprise, les dangers à quoi l'on s'ex-

Projet d'Alcibiade sur la Sicile, adopté malgré les remontrances de Nicias.

poseroit en courant après des conquêtes si incertaines, tandis qu'on étoit environné d'ennemis. Il réfuta en vain les prétextes frivoles de cette guerre. Parce que les Léontins et les Égestins, peuples de Sicile, avoient à se plaindre des Syracusains, et imploroient le secours d'Athènes, (car on n'alléguoit pas d'autre motif raisonnable;) falloit-il donc qu'Athènes sacrifiât ses intérêts, sa sûreté, pour une cause qui ne la regardoit point? falloit-il aller combattre en Sicile et abandonner l'Attique aux Spartiates? La raison parloit par la bouche de Nicias; mais la beauté, les talens, les profusions d'Alcibiade enchantoient le peuple et la jeunesse. On résolut de prendre les armes contre Syracuse. Alcibiade fut chargé de l'expédition avec Nicias et Lamachus. Du temps de Périclès les Athéniens avoient déjà eu l'idée de conquérir la Sicile. Périclès étoit trop habile et trop puissant, pour ne pas les en dissuader.

Observons ici que la Sicile étoit en partie peuplée de colonies grecques. Elle avoit eu, comme la Grèce,

Idée générale du gouvernement de la Sicile.

Gélon, Hiéron, Thrasibule, anciens rois de Sicile.

beaucoup de petits tyrans ; elle avoit repris sa liberté ; elle avoit passé de révolution en révolution. Au temps de l'invasion de Xerxès, Gélon s'étoit rendu le maître à Syracuse. Les Grecs implorèrent alors son secours. Il demanda le commandement de leur armée : ne l'ayant pas obtenu, il se contenta de défendre la Sicile contre les Carthaginois, que Xerxès avoit engagés à l'attaquer ; et il les défit glorieusement. Gélon mérita, par ses services et par sa bienfaisance, que Syracuse lui déferât volontairement le titre de roi. Il anima l'agriculture, même par son exemple, se montrant quelquefois à la tête des laboureurs : en cela il se proposoit non-seulement d'augmenter la richesse d'un pays fertile, mais d'y exercer les hommes au travail, si nécessaire pour maintenir les bonnes mœurs, et la tranquillité publique. On le regretta, comme le père de la patrie. Hiéron, son frère et son successeur, s'attira, malgré de grands vices, les éloges des poètes qu'il favorisoit, en particulier ceux de Pindare, dont la lyre n'au-

roit pas dû être vénale, puisqu'elle étoit digne des héros. Thrasybule, frère d'Hiéron, et plus vicieux que lui, monta ensuite sur le trône. Sa tyrannie le fit chasser, vers l'an 460 avant Jésus-Christ.

Les Syracusains, ayant secoué le joug affranchirent le reste de la Sicile, où ils établirent le gouvernement populaire. Leur *pétalisme*, mauvaise imitation de l'ostracisme d'Athènes, subsista peu, parce qu'il dépeuploit l'état de bons citoyens. Ce n'est pas ici le lieu de parler des nouveaux tyrans qui régnerent en Sicile. Denys ne subjuga Syracuse qu'environ soixante ans après. Elle goûtoit les avantages de la liberté, et se rendoit redoutable à ses voisins, lorsque les Athéniens prirent les armes pour la conquérir.

Presque au moment du départ, un accident imprévu remplit Athènes de rumeurs sinistres. Les Statues de Mercure se trouvèrent mutilées, sans qu'il fût possible de savoir par qui. Les ennemis d'Alcibiade, soit qu'ils eussent prémédité le complot, soit qu'ils profitassent de

Pétalisme, fort mauvaise imitation de l'ostracisme d'Athènes.

Avant J. C.  
415.

Alcibiade accusé d'impieété avant son départ.

l'occasion, l'accusèrent de ce crime, ou d'un autre de même espèce. Soutenu par les troupes, il montra beaucoup de fermeté; il demanda un prompt jugement. Ses accusateurs n'eurent garde d'y consentir: la circonstance leur étoit trop peu favorable. On suspendit l'affaire, sous prétexte que l'embarquement ne pouvoit se différer. La flotte partit enfin avec un appareil de triomphe.

Il est rap-  
pelé de Si-  
cile pour su-  
bir le juge-  
ment.

Syracuse, colonie de Corinthe, très-florissante par le commerce, fut alarmée d'abord de l'orage qui la menaçoit: Elle se prépara ensuite à se défendre avec vigueur. La mé-sintelligence des trois généraux Athéniens lui laissa le temps de prendre toutes les mesures nécessaires. La folie du peuple d'Athènes la servit également. A peine arrivoit-on en Sicile: Alcibiade reçoit ordre d'aller subir le jugement sur l'accusation d'impiété. Ses ennemis avoient gagné du terrain en son absence; et couverts d'un masque de religion, ils pouvoient compter de réussir au tribunal d'un peuple aussi superstitieux que volage. Alcibiade, diffamé

comme impie, perdoit tout à-coup le mérite dont Athènes étoit auparavant extasiée.

Il ne vouloit pas courir les risques d'une condamnation. Sur cet objet, disoit-il, je ne me fierois pas même à ma mère, de peur que par mégarde elle ne prit une fève noire pour une blanche. (Quand les juges condamnoient un accusé, ils donnoient leur suffrage avec une fève noire.) Cependant il part, comme pour obéir. On débarque à Thurium. Il s'échappe des mains de ses conducteurs, et s'enfuit à Sparte. Là, se pliant aux mœurs austères du pays, et se déclarant l'ennemi mortel d'Athènes, il gagne l'amour de ce peuple qui le haïssoit. Les Athéniens le condamnent à mort par contumace; on le livre aux malédictions des prêtres. Une prêtresse, nommée Théano, refusa son ministère à la vengeance. *Je suis prêtresse, dit-elle, pour bénir, et non pour maudire.* L'accusation contre Alcibiade, peut-être mal fondée, quoiqu'il méprisât la religion populaire, étoit du moins fort imprudente;

Il se réfugie à Sparte, et se déclare l'ennemi d'Athènes.

Bon mot de la prêtresse Théano.

elle armoit contre la patrie l'homme le plus capable de nuire. En recevant la nouvelle de sa sentence de mort, il s'écria : *Je leur ferai voir que je suis encore vivant.* Il tint parole.

Nicias se comporte mal au siège de Syracuse.

Dans l'expédition téméraire qu'il avoit fait entreprendre, la vivacité de son courage et les ressources de son génie, auroient été d'un grand secours. Il falloit pour y réussir, des événemens extraordinaires qu'il auroit pu amener. Mais les incertitudes, la timide lenteur de Nicias, ne pouvoient que rendre le succès plus difficile. En répétant toujours qu'on avoit eu tort de s'engager dans cette guerre, il décourageoit les troupes et multiplioit les obstacles. Cependant Syracuse est assiegée. Les travaux de l'art, les combats et les vicissitudes, décrits fort au long par Thucydide, se retrouvent dans l'ouvrage de Rollin, auquel je renvoie les curieux. Les Syracusains, amollis par la paix, par l'opulence, auroient succombé, si les secours qu'ils demandoient à Sparte, et à Corinthe n'étoient arrivés à propos. Alcibiade avoit fortement appuyé

leurs sollicitations; et ses conseils contribuèrent beaucoup au malheur d'Athènes.

Les assiégés pensoient à se rendre, lorsque Gylippe, qui amenoit les secours de Sparte, vint ranimer leur courage et leur espérance. Nicias avoit perdu son collègue Lamachus. Resté seul, pressé et comme assiégé par les ennemis, il perdit la confiance que lui avoient inspirée ses premiers succès; il demande un successeur, en exposant dans sa lettre l'état critique de l'armée. On lui envoie des secours avec deux nouveaux collègues, Démosthène et Eurymedon. Le premier, hardi, impétueux, méprisant tout haut la lenteur de Nicias, hasarda imprudemment un combat nocturne, où deux mille Athéniens furent tués. Les fatigues, les maladies, le découragement, le danger même d'Athènes que les Spartiates tenoient bloquée, tout inspira le desir de lever le siège.

La retraite pouvoit alors se faire sans risque. Les ennemis ne s'y attendoient point; il étoit facile de leur échapper. Mais une éclipse de lune

---

Avant J. C.  
413.

Les Spartiates font lever le siège.

Les Athéniens sont défaits devant Syracuse.

déconcerta le projet des généraux. Ce phénomène parut surnaturel. Nicias, par une superstition puérile, crut devoir différer le départ de *trois fois neuf jours* ; car des devins l'avoient ridiculement décidé ainsi. Gylippe et les Syracusains eurent le temps de se préparer au combat ; les Athéniens, battus sur mer et sur terre, furent entièrement défaits. Eurymédon périt en combattant ; Nicias et Démosthène se rendirent prisonniers, après d'inutiles efforts de courage. On eut, selon Thucydide, la perfidie et la cruauté de les mettre à mort, quoique Gylippe demandât qu'ils fussent envoyés à Lacédémone. Selon d'autres écrivains, ils se tuèrent en prison. Les Syracusains se vengèrent par des barbaries. Ce fut-là le fruit qu'Athènes retira de cette entreprise, qui avoit coûté des sommes immenses. La témérité ambitieuse d'un jeune homme, ainsi que la légèreté d'un peuple vain, entraîna tant de malheurs.

---



---

 CHAPITRE III.

*Suite de la guerre du Peloponnèse.*

*— Prise d'Athènes par Lisandre.*

LE peuple d'Athènes étoit encore si infatué de ses chimériques espérances, que le premier qui annonça la nouvelle du désastre de Sicile, fut condamné à mort. Bientôt les Chimères disparurent, les doutes s'évanouirent, et l'on tomba dans une profonde consternation. Le danger étoit d'autant plus terrible, que par le conseil d'Alcibiade, les Lacédémoniens avoient fortifié Décélie, proche d'Athènes, d'où ils portoient impunément le ravage d'un bout de l'Attique à l'autre. Sans la lenteur ordinaire du gouvernement de Sparte, Athènes frappée comme d'un coup de foudre, eût vraisemblablement été la proie de ses ennemis.

---

 Avant J. C.  
412.

Consternation d'Athènes.

On perdit le moment de l'accabler; elle respira, et se ménagea

La lenteur des Spartia-

tes lui laisse  
le temps de  
se reconnoi-  
tre.

les ressources. Un conseil de vieillards fut chargé de l'examen des affaires dont le peuple décidoit. Il fallut rétablir les finances et la marine. Mille talens étoient en réserve dans le trésor depuis le commencement de la guerre. Un décret avoit défendu d'y toucher : un décret le permit alors ; et l'expérience fit connoître combien il importe d'avoir un fonds d'épargnes, pour les besoins extraordinaires. Le défaut d'économie et de prévoyance, en ce point, a souvent précipité la ruine des états.

Ingratitude  
de Sparte  
envers Al-  
cibiade.

Athènes perdit la plupart de ses alliés, parce qu'elle étoit malheureuse, et qu'elle avoit abusé de son empire. Plusieurs villes, même d'Ionie, embrassèrent le parti des Spartiates. Ce fut principalement l'effet des intrigues d'Alcibiade, qui, respirant toujours la vengeance, soulevoit les peuples contre sa patrie. Mais Agis, roi de Sparte, dont il avoit débauché la femme, cherchoit à le rendre odieux. Son extrême crédit excitoit d'ailleurs la haine et la jalousie des principaux ci-

toyens. Sparte ne conservoit plus qu'une ombre de l'ancienne équité. Les cabales étouffèrent la reconnoissance ; et l'on expédia un ordre en Ionie , pour faire périr Alcibiade , dans le temps qu'il redoubloit ses services. Il le sut ; il chercha un asile parmi les Perses.

Des révolutions de cour, attachées à la nature du despotisme, affoiblissoient continuellement cet empire. Artaxerxès Longuemain avoit eu pour successeur Xerxès, son unique fils légitime, qui fut bientôt assassiné par Sogdien, son frère naturel. Quelques mois après, Ochus, autre enfant d'Artaxerxès, détrôna Sogdien, prit le nom de Darius, et régna au milieu des factions et des troubles. Les Grecs l'ont appelé Nothus (*le Bâtard*). Ce Darius étoit sur le trône, lorsqu'Alcibiade se réfugia auprès de Tissapherne, satrape de Sardes. Il venoit de le faire déclarer contre Athènes, et l'ingratitude des Spartiates en étoit plus odieuse.

Sa réputation, sa dextérité, son goût pour les mœurs voluptueuses

Révolutions en Perse.

Il passe chez Tissapherne, et le porte à entretenir division entre les Grecs.

de Perse, lui gagnèrent sans peine l'amitié et la confiance du satrape. Tissapherne apprit de lui à entretenir la division entre les Grecs, en balançant les deux partis, de manière que l'un ne pût dominer par la ruine totale de l'autre. Politique adroite, dont les Perses avoient peut-être besoin contre une nation si entreprenante et si belliqueuse ! La ruse ou la force, la tromperie ou la violence : il semble que d'un peuple à l'autre, et souvent d'un individu à l'autre, ce soient les pivots de la société ; de la société, qui auroit pour base une bienveillance universelle, si les hommes cherchoient le vrai bonheur dans la nature !

Dissensions  
à Athènes.

Cependant de fatales dissensions agitoient Athènes, lorsque tout invitoit les Athéniens à se réunir pour leur intérêt. Les uns vouloient abolir la démocratie et rappeler Alcibiade ; Pisandre prétendoit que c'étoit l'unique moyen de salut : les autres soutenoient que ce ne pouvoit être que la ruine de la liberté et de la patrie ; ils insistoient sur les malé-

dictions prononcées, soit contre Alcibiade, soit contre ceux qui proposeroient son rappel. Cette malheureuse ville, toujours flottante au gré du caprice ou de l'opinion, changea un mauvais gouvernement en un plus mauvais. Quatre cents citoyens furent choisis pour exercer une autorité absolue. Ils ne furent que des tyrans; ils cassèrent le sénat; ils foulèrent aux pieds toutes les lois.

Nouveau genre de gouvernement.

L'armée étoit à Samos pour contenir les alliés dans le devoir. Elle refuse de consentir à cette innovation, rappelle Alcibiade, le nomme généralissime, le presse d'exterminer les tyrans. Alcibiade, après avoir joué tant de personnages, ravi de commander encore aux Athéniens, modère avec prudence l'ardeur des soldats, et se prépare au retour par des victoires. Il attaque et détruit les flottes de Lacédémone; il reprend l'empire de la mer: l'Hellespont, Byzance, plusieurs villes importantes, passent sous la domination d'Athènes. Elle avoit déjà déposé les Quatre-cents, et

Alcibiade est rappelé, et sert sa patrie.

On le fait  
absoudre  
par les prê-  
tres.

décerné le rappel d'Alcibiade. On le reçut enfin avec transport, en se reprochant tout ce qu'on avoit fait contre lui. Les ministres de la religion eurent ordre de l'absoudre des anathêmes. L'un d'eux eut la bonne foi de dire : *Je ne l'ai point maudit, s'il n'a point fait de mal à la république.* C'étoit faire entendre que ces malédictions n'avoient de force que sur le crime.

Il devient  
l'idole d'A-  
thènes.

Alcibiade redevint tout-à-coup l'idole du peuple. Il se souvenoit des ressorts que les ennemis avoient employés pour le perdre. Sa politique artificieuse emprunta les dehors de la superstition, afin de se mettre à couvert de tout reproche d'impiété. Il célébra pompeusement les mystères de Cérés. On reconnoît ici la souplesse de son caractère ; on retrouvera bientôt aussi l'inconstance des Athéniens.

Les Athé-  
niens s'obs-  
tinent à la  
guerre.

Sparte, effrayée des victoires d'Alcibiade, fit des propositions de paix. Si la raison avoit pu dissiper le vertige et l'ivresse d'Athènes, c'étoit le moment de terminer une guerre, qui depuis vingt-cinq ans

faisoit le malheur de la république. Les déclamations d'un vil harangueur ayant prévalu sur le sentiment du bien public, toute espérance de paix s'évanouit; et les Spartiates nommèrent pour général Lysandre, homme digne de lutter contre Alcibiade. Lysandre ne rougit point de faire sa cour au jeune Cyrus, fils du roi de Perse, qui gouvernoit l'Asie mineure. Il en obtint des sommes, pour augmenter la paie des matelots: par ce moyen, il attira sur sa flotte une partie de ceux d'Athènes. Enfin, tandis qu'Alcibiade ramassoit de l'argent en Ionie, il battit le téméraire Antiochus qu'il avoit chargé du commandement. Les Athéniens comptoient sur des victoires rapides. Cet échec les irrita; un ennemi d'Alcibiade n'eut pas de peine à le leur rendre suspect: ils le déposèrent, et mirent à sa place dix généraux.

D'un autre côté, Lysandre, plus ambitieux encore que grand homme de guerre, fut rappelé dans sa patrie. Callicratidas, son successeur, donna l'exemple des vertus anti-

Lysandre les bat; ils déposent Alcibiade.

Callicratidas, successeur de Lysandre, vaincu par sa faute au combat des Arginuses.

concilier avec l'intérêt présent. Il dédaigna de courtiser les Perses, et l'argent lui manqua au besoin. Il ne laissa pas de remporter des victoires ; il assiégea Conon, l'un des généraux athéniens, dans le port de Mytilène ; mais Athènes ayant envoyé une grande flotte au secours de son général, le Spartiate fut complètement vaincu vers les îles Arginuses, ( près de Lesbos ), pour s'être fait un devoir de combattre malgré la supériorité de l'ennemi. *Sparte*, dit il, *ne tient pas à un seul homme*. Idée fautive ; puisque d'un seul homme peut dépendre le salut de tous, quand il est le chef. Callicratidas fut tué en combattant. Sa mort glorieuse n'effaça point la tache de son imprudence. Les Athéniens avoient équipé en moins d'un mois cent dix galères pour cette expédition. Les Spartiates et leurs alliés en perdirent plus de soixante et dix dans le combat.

Athènes  
condamne  
ses gé-  
né-  
raux après  
leur victoi-

On voit presque toujours la gloire d'Athènes ternie par la fureur populaire ; mais il n'y en eut jamais d'exemple aussi révoltant que celui-ci.

ci. Le préjugé, venu d'Égypte, que le bonheur des morts dépendoit de la sépulture, étoit un dogme chez les Grecs. Ils auroient tout sacrifié pour jouir des honneurs funèbres. Procurer cet avantage à ceux qui avoient péri en combattant, étoit donc un devoir des plus inviolables. Les généraux ne le négligèrent pas. Cinquante galères furent destinées au soin de le remplir, après la bataille des Arginuses. Une rude tempête empêcha l'exécution de cet ordre. Le peuple crut que les morts, privés ainsi de la sépulture, demandoient vengeance. On accusa, on condamna, on exécuta pour ce crime imaginaire, six généraux dignes des récompenses les plus glorieuses, Socrate seul, dans le sénat dont il étoit membre, s'exposa constamment à cette injustice. Telle est souvent, même parmi les nations policées, la force tyrannique des préjugés. Avec tout son esprit, le peuple d'Athènes se déshonora sans cesse faute de raison. Il eut honte et se repentit bientôt selon sa coutume,

res; parce  
que les  
morts n'ont  
pu s'enter-  
rer.

d'un jugement si exécrationnable. Thémistocle, un des dix généraux, s'étoit porté pour accusateur contre ses collègues; il avoit échauffé, ameuté le peuple: voilà l'homme vraiment digne de haine, ainsi que tous les méchans qui font servir d'instrumens à leurs passions la fougue et les préjugés populaires. Deux autres généraux n'étoient pas venus à Athènes. Ils étoient aussi condamnés, mais ils échappèrent au supplice.

Avant J. C.  
404.

Les Athéniens défaites par Lysandre à Egospotamos.

Pour satisfaire les alliés et les Perses, Sparte rendit le commandement à Lysandre, dont les mœurs étoient fort opposées aux lois de Lycurgue, mais dont les talens pouvoient réparer le dernier malheur. Il prit Lampsaque, sur la côte de l'Hellespont. Les Athéniens, avec cent quatre-vingt galères, le suivirent promptement et lui présentèrent la bataille. Il la refusa plusieurs jours de suite; il cherchoit à nourrir leur confiance orgueilleuse, pour les surprendre avec avantage. Cette ruse étoit d'autant mieux imaginée, qu'ils n'avoient ni ports ni

viles près de-là, et qu'ils devoient tirer d'assez loin leurs provisions. Alcibiade, retiré en Thrace, vint les avertir du danger auquel ils s'exposient. On ne l'écouta point : on s'accoutuma à débarquer le soir, après avoir insulté l'ennemi tout le jour. Lysandre saisit un moment où ils étoient dispersés, et fondit sur leur flotte, près d'un lieu appelé *Ægos-Potamos*. Il s'en rendit maître aisément ; il tailla en pièces l'armée, et fit trois mille prisonniers, que l'on condamna au supplice, comme par droit de représailles.

Philoclès, un des généraux athéniens, s'étoit signalé autrefois par des traits de cruauté contre les prisonniers spartiates. Lysandre lui demandant de quelle peine il se croyoit digne : *N'accuse pas, répondit-il, des hommes qui n'ont aucun juge : tu es vainqueur ; use de tes droits : traite-nous comme nous t'aurions traité si nous t'avions vaincu.* Tant il est vrai qu'on doit s'attendre aux mêmes injustices qu'on fait à autrui ! Tant il est vrai encore que les principes d'humana-

Cruauté  
envers les  
vaincus.

nité, si peu connus autrefois, servent plus au bonheur du genre humain, que les principes cruels des anciennes républiques !

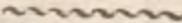
Siège d'Athènes.

Elle se soumet à des conditions honteuses.

Bientôt Athènes est assiégée par mer et par terre. Ces fiers républicains, abattus sous le poids de l'infortune, démentent leur ancien courage. Ils offrent de tout céder, pourvu qu'on leur laisse la ville et le port. L'affaire est agitée à Sparte. Les Corinthiens et les Thébains vouloient que la ville fût détruite; les Spartiates, plus généreux dans cette occasion, se souvinrent des services qu'elle avoit rendus à toute la Grèce. On fit le traité aux conditions suivantes : « Que les fortifications du Pirée seroient démou-  
 » lies, avec le mur qui joignoit ce  
 » port à la ville ; que les Athéniens  
 » livreroient toutes leurs galères,  
 » excepté douze ; qu'ils abandon-  
 » neroient toutes les places dont  
 » ils s'étoient emparés ; qu'ils rap-  
 » pelleroient les bannis, et qu'ils  
 » feroient la guerre sous les ordres  
 » des Spartiates. »

Ainsi fut terminée cette terrible

guerre de vingt-sept ans , que l'ambition fit naître , que la haine rendit atroce , et qui fut aussi funeste aux Grecs , que l'ancienne confédération leur avoit été avantageuse.



---



---

 CHAPITRE IV.

*Sparte corrompue par Lysandre.  
 — Thrasybule délivre Athènes  
 de la tyrannie. — Procès de  
 Socrate. — Retraite des Dix-  
 mille.*

Ambition  
 de Lysan-  
 dre.

L'AMBITIEUX Lysandre tra-  
 vailloit pour lui, sans se mettre en  
 peine du bien public. Il vouloit do-  
 miner partout. Après sa victoire  
 navale d'Ægos - Potamos, il avoit  
 aboli dans plusieurs villes mari-  
 times la démocratie, pour les sou-  
 mettre à des magistrats dont il pou-  
 voit disposer. Il changea aussi le  
 gouvernement d'Athènes; il y éta-  
 blit trente tyrans sous le nom d'ar-  
 chontes, qui commirent des cruautés  
 inouïes. Il corrompit les mœurs de  
 Sparte, en y introduisant les ri-  
 chesses. Quinze cents talens qu'il  
 y envoya devinrent une peste pu-  
 blique. Gylippe même, si célèbre  
 par la délivrance de Syracuse, ne

Il introduit  
 les riches-  
 ses à Spar-  
 te.

put vaincre la tentation d'en dérober une somme ; et convaincu de ce vol infâme, il s'enfuit pour éviter le supplice. Les plus sages citoyens voulurent d'abord proscrire avec exécration l'or et l'argent de Lyandre. Ses amis proposèrent d'en faire usage seulement pour les besoins de l'état. L'expédient fut goûté, et l'on décerna peine de mort contre tout particulier qui garderoit une pièce de la nouvelle monnoie : comme si, selon la judicieuse pensée de Plutarque, le particulier pouvoit mépriser long temps ce que l'état trouvoit utile ; comme si, en ouvrant les cœurs à l'avarice, on pouvoit espérer que la loi empêcheroit l'argent de pénétrer dans les maisons.

Il est vrai, les richesses infectèrent Sparte ; mais enfin un trésor public ne devenoit-il pas nécessaire dans le nouveau système ? Dès que l'on croyoit avoir besoin d'une marine ; dès que l'on vouloit s'étendre au dehors, ou porter les armes loin du pays, comment se passer de finances ? n'avoit-on pas plus

Ce mal étoit devenu comme nécessaire, parce que les Spartiates n'étoient plus les mêmes.

d'une fois mendié l'or des Perses? et n'étoit-ce pas une preuve incontestable, qu'en s'éloignant des anciens principes, on ne pouvoit plus se gouverner comme autrefois? Il falloit nécessairement, ou conserver en entier les lois de Lycurgue, ou changer de mœurs. La corruption se préparoit depuis long - temps. L'ambition avoit inspiré une politique si odieuse, que les Spartiates députèrent à Syracuse opprimée par Denys, en apparence pour consoler les Syracusains, et en effet pour affermir le tyran dont ils espéroient des secours. Ainsi je doute qu'on puisse regarder comme bien vrai le mot célèbre de Pausanias, qui régnoit alors. On lui demandoit un jour pourquoi les anciennes coutumes se perpétuoient à Sparte: *C'est que les lois y commandent aux hommes, répondit - il, et non les hommes aux lois.*

Mot célèbre de Pausanias.

Athènes opprimée par trente tyrans.

Sparte jouissoit du moins de sa liberté, tandis qu'Athènes sous ses trente tyrans, souffroit tout ce que l'esclavage a de plus horrible, pour des hommes accoutumés à l'indé-

pendance ; emprisonnemens , exils , confiscation de biens , supplices. Selon Xénophon , les tyrans firent mourir , en huit mois de paix , plus de citoyens que les ennemis n'en avoient tué en trente ans de guerre. Théràmène , un des trente , fut exécuté lui-même , pour s'être opposé aux violences de ses collègues. C'est lui qui , après la victoire des Arginuses , avoit indignement accusé les généraux de n'avoir pas fait ensevelir les morts. Il sembloit réparer cette odieuse injustice ; mais pouvoit-il se montrer juste et modéré , sans devenir criminel aux yeux des tyrans ?

Théràmène  
exécuté.

Ici , on voit reparoître Alcibiade. De son exil , il passe en Asie ; il veut se rendre à la cour de Perse , dans la vue de faire une révolution en faveur d'Athènes. Les Spartiates le craignent : ils engagent le satrape Pharnabaze à ordonner le meurtre de l'Athénien. Des satellites , envoyés pour cet objet , n'osant entrer dans sa maison , y mettent le feu. Alcibiade sort l'épée à la main , les repousse , est accablé enfin des

Perfidie des  
Spartiates  
à l'égard  
d'Alcibiade.

Sa mort. traits qu'ils lui tirent en fuyant. Quelques-uns racontent sa mort différemment. Mais ce qu'il importe de savoir, c'est qu'avec des qualités supérieures, et une disposition admirable aux grandes choses, Alcibiade fut le fleau de la Grèce; c'est qu'il se rendit malheureux lui-même, en suivant la lougue des passions, plutôt que les conseils de Socrate.

Avant J. C.  
403.

Thrasybule  
délivre Athènes de  
la tyrannie.

Acte d'amnistie après  
la mort des  
tyrans.

Athènes trouva un autre vengeur, malgré la cruelle précaution des Spartiates, qui avoient défendu aux villes grecques de recevoir les Athéniens que la tyrannie mettoit en fuite. Thrasybule, à la tête de ces fugitifs attaqua les tyrans et les chassa. Le gouvernement fut confié à dix citoyens; mais l'abus de l'autorité est d'un exemple si contagieux, que ceux-ci devinrent de nouveaux tyrans. Les Trente réclanfoient le secours de Sparte: Lysandre les protégeoit avec ardeur; le roi Pausanias marcha contre Athènes, avec le desir néanmoins de la délivrer de l'oppression. Enfin, Thrasybule fini son ouvrage. Les tyrans furent

tués, l'ancien gouvernement rétabli. De pareilles revolutions ont pour l'ordinaire des suites sanglantes. Il restoit beaucoup de complices de la tyrannie, et les désordres publics avoient fait une infinité de coupables. Le libérateur d'Athènes étoit trop sage, pour ne pas prévoir qu'en punissant, on rouvriroit les plaies de l'état. Il proposa un acte célèbre d'amnistie, par lequel fut aboli le souvenir du passé. Malheureusement, les discordes civiles laissent un levain, qu'une salutaire douceur ne détruit point, si les passions conservent leur empire.

Elles régnèrent toujours à Athènes. Le procès de Socrate déshonora bientôt cette ville, plus que ne l'avoit pu faire la servitude. Socrate, le premier, dit Cicéron \*, qui ait fait descendre du ciel la philosophie, qui l'ait placée dans les villes et introduite dans les maisons; qui l'ait obligée de s'attacher aux mœurs, aux devoirs de la vie, à l'examen du bien et du mal; ce vrai philoso-

Socrate, le plus respectable des philosophes.

---

\* *Tuscul.* V. 10.

Il se livre  
au goût de  
l'étude et à  
l'amour de  
la vérité.

phe , modèle des vertus qu'il ensei-  
gnoit à ses disciples , s'étoit consacré  
depuis long temps au soin de former  
la jeunesse. Après avoir exercé la  
sculpture , comme son père , il se  
livra au goût de l'étude par l'amour  
de la vérité : les systèmes et les spé-  
culations stériles ne pouvant satis-  
faire son jugement , il étudia les  
principes de la sagesse , en fit la ré-  
gle de sa conduite , apprit à être  
pauvre sans regret , patient , humain  
et bienfaisant par devoir , bon ci-  
toyen dans les armées et dans les  
tribunaux , bon mari avec une fem-  
me acariâtre , et toujours zélé pro-  
moteur du bien public. Il employa  
sur - tout l'instruction , si efficace  
quand elle est sagement employée.  
C'étoit en conversant qu'il instrui-  
soit ses disciples. Une ironie fine  
rendoit ses raisons plus pénétrantes.  
Il se disoit quelquefois inspiré par  
un génie ; mais tout donne lieu de  
croire qu'il l'entendoit de cette lu-  
mière naturelle qui fait la pru-  
dence de l'homme sage.

Les sophis-  
tes et les  
hypocrites  
conjurent  
sa perte.

Socrate méprisoit les sophistes,  
dont la vanité couverte d'un vain

étalage de science , décidoit de tout sans rien savoir , et se répandoit en paroles pour ne donner que de fausses idées : les sophistes furent donc ses ennemis. Il professoit la religion de sa patrie , en s'élevant au-dessus des préjugés populaires ; et il dirigeoit vers le dieu unique les adorations qu'on prodiguoit à des fantômes de divinité : les superstitieux et les hypocrites ne pouvoient manquer de le haïr. Ces hommes dangereux conspiroient sa perte. On s'étoit déjà servi contre Aspasia et Anaxagore du prétexte de la religion , prétexte qui colore si aisément la méchanceté ; on tourna la même batterie contre le plus vertueux des hommes.

Anytus et Mélitus , noms infâmes dans l'histoire , furent les chefs du complot. Aristophane , dont les comédies licencieuses et satiriques n'étoient point du goût de Socrate , piqué , sans doute , de la préférence qu'il donnoit aux tragédies d'Euripide , lui porta les premiers coups , en le jouant sur le théâtre. Sa pièce sanglante *des Nuées*, mit au grand

Aristophane  
ne le joue  
sur le théâtre.

Mélitus  
l'accuse.

jour la patience du philosophe. \* Il y assista ; il essuya de sang froid les risées publiques : il s'imaginoit, dit-il à ses amis, *être à un festin où il amusoit tout le monde.* Mélitus, levant ensuite le masque, l'accuse de corrompre la jeunesse, et d'introduire de nouvelles divinités. Socrate enseignoit depuis quarante ans ; chacun connoissoit sa doctrine ; lui en faire un crime si tard, étoit une absurdité choquante ; mais la passion ne rougit de rien, pourvu qu'elle se satisfasse.

Il subit le  
jugement  
avec cou-  
rage.

L'accusé, sans vouloir ni avocats ni sollicitateurs, se justifie par la simple exposition de sa conduite : « Je » crois l'existence de dieu plus que » mes accusateurs, dit-il avec force ; » et j'en suis tellement convaincu, » que je m'abandonne à dieu et à

---

\* Socrate y est représenté dans un panier, au milieu des nues, débitant des subtilités ridicules et des maximes odieuses. Un jeune homme qu'il a endoctriné va battre son père, et s'efforce ensuite de lui prouver qu'il a eu raison de le battre. Qu'on juge par-là de la bonne foi des calomniateurs du philosophe.

» vous, afin que vous me jugiez de  
 » la manière qui vous paroîtra la  
 » plus utile pour vous et pour moi.»

On le condamne d'abord sans  
 fixer la peine. Il pouvoit choisir une On le con-  
 damne à la  
 mort.  
 amende; ses amis se chargeoient de  
 la payer. Il refuse généreusement  
 de prendre ce parti, de peur de  
 se reconnoître coupable; il déclare  
 même au peuple qu'il croit plutôt  
 avoir mérité par ses actions d'être  
 nourri aux dépens de la république.  
 Cette noble fierté irrite davantage  
 les esprits; on opine une seconde  
 fois, selon la coutume; on le con-  
 damne à boire la ciguë: c'étoit la  
 peine capitale. Il dit tranquillement  
 à ses juges: « Je vais mourir par  
 » votre ordre; la nature m'y avoit  
 » condamné dès ma naissance; mais  
 » la vérité condamnera bientôt mes  
 » accusateurs à l'infamie. »

Ses amis voulant le tirer de prison,  
 l'invitent à prendre la fuite. Après  
 avoir demandé en riant, dans quel  
 lieu on ne mouroit point, il répond  
 qu'il mourra comme il a vécu, sou-  
 mis à la justice, et que la fuite seroit  
 un attentat contre les lois. Le jour

Il refuse  
 de s'échap-  
 per de pri-  
 son, et  
 meurt en  
 sage.

du supplice, il s'entretient avec eux sur l'immortalité de l'ame, et sur les sentimens que doit inspirer l'attente d'une autre vie; il prouve que cette vérité, quand elle ne seroit que douteuse, doit régler la conduite de tout homme raisonnable. Il les anime et les console. On apporte la ciguë : il la boit sans émotion. Il avoit fait retirer sa femme et ses enfans. Il voit ses amis fondre en larmes. *Où est donc la vertu, leur dit-il? Laissez-moi mourir tranquillement, et en bénissant les dieux.* Le poison gagne le cœur. Il le sent, il dit à Criton : *Je dois un coq à Esculape; acquittez ce vœu pour moi, et ne l'oubliez pas.* Ce fut sa dernière parole.

Repentir  
des Athé-  
niens.

Absurdité  
de leur con-  
duite.

Les Athéniens, pénétrés de honte et de remords, après avoir perdu ce vrai philosophe, rendirent les plus grands honneurs à sa mémoire, punirent sévèrement ses accusateurs, et détestèrent quiconque avoit eu part au complot. C'étoit leur coutume de commettre des fautes énormes, de s'en repentir toujours, et de ne jamais se corriger. Pour com-

ble de folie, on permettoit aux poètes de jouer les dieux sur le théâtre, tandis qu'on punissoit les sages d'inspirer aux citoyens des sentimens dignes de la divinité. Les Trente tyrans avoient épargné Socrate, quoique déclaré ouvertement contre leur tyrannie. Ce fut peu après leur expulsion, ( l'an 400 avant notre ère, ) que la sentence du peuple le fit mourir. Un peuple sans frein n'est pas le tyran le moins injuste ni le moins cruel.

On lit avec plaisir dans Rollin tout ce qui regarde un seul homme, tel que Socrate; mais on peut s'en-  
nuoyer de ses longs détails sur la fameuse retraite des Dix-mille. C'est que la morale en action instruit toujours et intéresse, au lieu que ces autres détails, fastidieux par eux-mêmes, n'ont presque aucune utilité. Chacun apprendroit l'histoire, chacun en profiteroit, si on ne l'avoit pas surchargée de minuties, qui fatiguent même dans les gazettes. Qu'un militaire étudie dans Xénophon, ou dans Rollin, la retraite des Dix-mille, quand il saura

La morale est bien plus intéressante dans l'histoire, que les détails d'expéditions.

des choses encore plus essentielles à son état. C'est assez pour nous d'avoir une idée de cet événement mémorable.

Le jeune Cyrus veut détronner son frère Artaxerxès Mnémon.

Avant J. C.

401.

Les Spartiates se joignent à lui.

Darius II (Nothus) étoit mort, et avoit laissé l'empire à son fils aîné, Artaxerxès Mnémon. Le jeune Cyrus, frère de celui-ci, commandoit dans l'Asie-mineure. Par une faute insigne, on lui laissa ce gouvernement, quoiqu'il eût manifesté l'ambition qui le dévoroit. Résolu de détrôner son frère, il engagea dans son parti les Spartiates, dont il s'étoit montré le protecteur, et qui, oubliant leurs vrais intérêts et ceux de la Grèce, se laissèrent séduire par de frivoles apparences. Treize mille Grecs marchent avec Cyrus, sans savoir où il les mène. Il augmente leur paie en chemin, parce qu'il les voit rebutés d'une si périlleuse entreprise\*. On arrive près de Baby-

---

\* Il leur promit un darique et demi par mois, c'est-à-dire, selon Rollin, quinze livres de notre monnoie. Mais les évaluations de Rollin sont fort au-dessous de la valeur

lone. Le roi s'avance avec une armée innombrable. Cléarque, général lacédémonien, conseille au jeune Cyrus de ne point exposer sa personne. *Quoi*, répond ce prince, *lorsque je cherche à me faire roi, tu veux que je me montre indigne de l'être!* Les deux frères s'acharnent l'un contre l'autre dans la bataille. Cyrus est tué. Cependant les Grecs, par leur courage et leur discipline, se montrent supérieurs à cette multitude d'ennemis. Ils déclarent qu'ils mourront plutôt que de rendre les armes. On traite d'abord avec eux; on s'engage à les laisser libres, à faciliter même leur retour; mais Cléarque est arrêté par trahison avec quatre principaux capitaines, et on les massacre. Cette atroce barbarie ne sert qu'à rendre les Grecs inébranlables dans leur résolution. Ils choisissent d'autres généraux; ils vont passer le Tigre à sa source; en un mot, à travers

Cyrus est tué dans le combat.

---

numéraire d'aujourd'hui; il ne met le talent qu'à mille écus, comme on faisoit du temps de Louis XIV.

Retraite  
des Dix-  
mille.

Xénophon,  
trop préve-  
nu en faveur  
du jeune Cy-  
rus.

Il envoie  
une lettre  
aux Spar-  
tiates, pour  
leur deman-  
der du se-  
cours.

une infinité d'obstacles et de périls, sans cesse attaqués, toujours vainqueurs, ils reviennent, au nombre de dix mille dans leur patrie, par l'Hellespont, après avoir parcouru cinq à six cents lieues de pays.

Xénophon étoit un des généraux. L'histoire qu'il nous a laissée de cette expédition, paroît néanmoins suspecte à quelques égards. Il y peint le jeune Cyrus comme un prince accompli, sans blâmer l'entreprise odieuse que lui inspira l'ambition. Ce prince l'avoit charmé par son esprit et son mérite; mais un historien philosophe pouvoit-il pallier ses excès? La rébellion contre son roi, la haine contre son frère, la fureur d'usurper le trône par une guerre civile, souilleront éternellement la mémoire de Cyrus, quelques éloges qu'on lui ait donnés. Dans la lettre qu'il écrivit aux Spartiates, pour leur demander des troupes, il s'élevoit fort au-dessus de son rival, se vantant d'avoir le cœur plus royal, de savoir mieux la religion et la philosophie, de pouvoir même (ce qui étoit, sans doute, un grand mérite chez les

Perses), boire plus de vin sans en être incommodé. La lettre entière annonce peu de goût des bienséances.

L'historien Ctésias, dont nous <sup>Ctésias;</sup> avons parlé quelquefois, étoit atta- <sup>médecin de</sup> ché à ce prince, et passa au service de Mnémon, en qualité de médecin. <sup>Cyrus.</sup> Photius a conservé des fragmens de ses ouvrages. Diodore l'a souvent copié, et ne pouvoit choisir un guide moins sûr.

*Fin du Tome premier.*



TABLE  
DES MATIÈRES  
CONTENUES

DANS CE PREMIER VOLUME.

---

|                                                                                                                         |          |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----------|
| <i>P</i> R É F A C E ,                                                                                                  | page v   |
| <i>Programme d'un cours d'Histoire générale, publié en 1768, par les ordres de S. A. R. l'Infant duc de Parme, etc.</i> |          |
|                                                                                                                         | pag. xiv |



|                                                                                    |        |
|------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| <i>TABLE de Géographie ancienne, pour faciliter l'intelligence de cet ouvrage,</i> | pag. 1 |
|------------------------------------------------------------------------------------|--------|

---

---

*I*NTRODUCTION, pag. 53

COMBIEN l'histoire intéresse l'humanité. Elle fait connoître l'homme. Ses effets sur l'esprit et sur le cœur. Deux règles de cette étude; chercher le vrai, et se borner à l'utile. Erreurs sans nombre mêlées à l'histoire ancienne. Source des erreurs et des mensonges dans l'histoire. Il faut donc examiner et choisir. Le scepticisme aussi peu raisonnable qu'un excès de crédulité. Hérode en est la preuve. Laisser aux savans les recherches d'érudition. N'apprendre que ce qu'il est possible et utile de retenir. Critique du plan d'étude de Langlet Dufresnoy. Objets les plus dignes d'attention. Incertitude des systèmes chronologiques. Différence entre les trois textes de l'écriture-sainte. La révélation doit faire des saints, et non des savans. Idée chimérique du P. Pétau. Nouveauté du monde, prouvée par toutes les histoires, quoique les époques soient incertaines. La méthode de Bossuet, pour les époques, est susceptible de critique. S'il convient de mêler l'histoire sainte avec la profonde. Plan de cet ouvrage.

---

HISTOIRE ANCIENNE.  
*PREMIÈRE PARTIE.*

---

*OBSERVATIONS GÉNÉRALES*  
*sur les anciens peuples , pag. 53*

Les hommes , d'abord sauvages , dans plusieurs pays. Commencemens de la société. Anthropophages. Les nations civilisées par le mariage , l'agriculture et les arts. L'écriture inventée fort tard ; preuve de l'incertitude des anciennes histoires. Les Grecs amis des fables.

---

EGYPTIENS.

## ÉGYPTIENS.

## CHAPITRE PREMIER.

*ANCIENNE histoire d'Égypte, 57*

AVANTAGES de l'Égypte. Le Nil. Causes et effets des débordemens du Nil. Spectacle singulier de l'Égypte. Chronologie fabuleuse des Égyptiens. Les dynasties de Manéthon, rejetées par les uns, reçues par les autres. Combien le travail des savans est stérile sur cet objet. L'ancienneté de l'Égypte, selon l'écriture. Isis, Osiris, Hermès, etc. déifiés pour leurs services. Intervalle depuis Ménès. Bibliothèque d'Osymandias. Lac Mœris, très-mal décrit par les anciens. Fables débitées sur Sésostris. Ses conquêtes. Son retour et ses ouvrages. Son orgueil barbare. Il ne fait travailler que les étrangers à ses ouvrages. Conjecture frivole sur Sésostris. Psamméticus. L'histoire d'Égypte s'éclaircit. Conte d'Hérodote sur la langue la plus ancienne. Entreprises de Néchos. Amasis célèbre. Solon et Pythagore en Égypte. Trait d'Amasis pour se faire respecter. L'Égypte asservie par les Perses.

Tome I.

T

---



---

 CHAPITRE II.

*GOVERNEMENT et lois des Égyptiens,* 70

NAISSANCE du gouvernement civil. Gouvernement monarchique, le plus ancien et le plus naturel. Progrès de la monarchie. Couronne héréditaire. Le roi d'Égypte soumis aux lois. Comment on l'avertissoit de ses devoirs. Pouvoir de la religion. Coutume de juger les morts, même les rois. Préjugé qui rendoit cette coutume utile. Le royaume divisé en départemens. Partage des terres. Part des soldats. Grande puissance des prêtres. Contradiction au sujet des tributs. Grand tribunal; manière d'administrer la-justice. Lois d'Égypte. Mariage du frère avec la sœur. Polygamie. Puniton de l'adultère, de la lâcheté, du faux, etc. Peines contre l'homicide et le parricide. Education des enfans. Lois concernant les débiteurs. Loi contre l'oisiveté et la mauvaise conduite. Abus des professions héréditaires. L'émulation incompatible avec la séparation des classes. Si toute profession étoit honorée. Loi favorable aux voleurs.

## CHAPITRE III.

*RELIGION et mœurs des Égyptiens,* 85

UTILITÉ de la religion. La superstition l'altère et devient funeste. L'idée de l'être suprême conservée en Égypte, malgré la superstition. Idolâtrie égyptienne. Animaux-dieux. Excès de zèle pour ces animaux. Divisions causées par le culte. Diverses superstitions des Égyptiens. Pouvoir excessif des prêtres d'Égypte. Prêtre-roi. Politique de ces prêtres. Ils cachent la vérité par intérêt. Épreuves des initiés. Mœurs des Égyptiens. Vanité nationale; haine des nouveautés. La nouveauté est souvent nécessaire. Figure de mort apportée dans les repas.

## CHAPITRE IV.

*Arts et sciences des Égyptiens,*

97

PREMIERS arts inventés en Égypte. La charrue. Le fer long-temps inconnu. Réflexions sur la naissance des arts. Ils sont nés du besoin et de l'industrie. Faux système de Posidonius sur l'invention du pain. Le hasard a contribué aux découvertes. On a long-temps ignoré l'usage du feu. Les arts cultivés en Égypte de temps immémorial. Les pyramides. La superstition et la politique ont fait construire les pyramides. Les constructeurs détestés pour leurs vexations. Momies des Égyptiens. Préjugé sur la sépulture. Les Égyptiens manquoient de goût. Labyrinthe. Obélisques. Thèbes. Industrie à transporter des pierres énormes. Sciences. Les sciences liées aux arts. Nécessité de l'astronomie. L'année lunaire et l'année solaire, trouvées par les Égyptiens. Jusqu'où s'étendoit leur astronomie. La superstition leur faisoit abhorrer la mer. Géographie cultivée en Égypte. Leur médecine superstitieuse. Ils n'osoient disséquer les cadavres. Philosophie.

L'œuf, symbole du premier être. Invention de l'écriture. Hiéroglyphes. Caractères alphabétiques. On conjecture qu'ils viennent tous de la même source. Les Egyptiens ont été trop admirés. Un moderne les rabaisse trop.

## CHINOIS.

118

PRODIGIEUSE antiquité que s'attribuent les Chinois. Combien leur ancienne histoire est suspecte. Leur première observation astronomique. Système de M. de Guignes, qui fait des Chinois une colonie Egyptienne. Ressemblance des Chinois avec les Egyptiens. Témoignage d'Anson sur les Chinois. Il y a de bons principes à la Chine, mais mal observés. Cause de la stabilité antique du gouvernement chinois. Le philosophe Confucius. Maximes de Confucius.

---

ASSYRIENS  
ET BABYLONIENS.

---

CHAPITRE PREMIER.

*Sur les antiquités de ces peuples,*

129

LES Assyriens et les Babyloniens confondus en un même état. Ctésias, auteur des fables sur l'Assyrie. Copié par Diodore. Indigne de créance Récit de Ctésias et de Diodore sur Ninus. Sur Sémiramis et Babylone. Vide dans l'histoire d'Assyrie après Ninyas. Antiquité de Babylone, selon Béroze. Epoque de Nabonassar. Observations astronomiques. L'empire assyrien, très-peu ancien, selon les Anglais. On perd du temps à vouloir éclaircir les antiquités et concilier les historiens.

---



---

 CHAPITRE II.

*RELIGION , sciences , mœurs des  
Babyloniens ,* 138

L'ASTRONOMIE , très - ancienne chez les Chaldéens. Culte des astres établi dans cette contrée. Astrologie judiciaire. Progrès des Chaldéens dans l'astronomie. La circonférence de la terre. Cadrons solaires. Observatoire. Cosmogonie des Chaldéens. Leurs fables étoient allégoriques. Ils exigeoient une soumission aveugle de leurs disciples. Le déluge dans Bérose. Les arts, le luxe et la débauche , réunis. Loi honreuse de la prostitution. Motif de cette loi. Mœurs des Babyloniens. Fête de cinq jours. Courume singulière pour le mariage des filles. Divorce. Punition de l'adultère. Syrie. Superstitions syriennes.

---

---

## PHÉNICIENS.

149

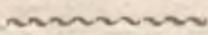
IdÉE des nations commerçantes. Nécessité du commerce. Ses progrès. La navigation très-ancienne chez les Phéniciens. L'observation des astres les dirigeoit. Grande étendue de leur commerce. Leur voyage autour de l'Afrique, du temps de Néchos. Forme de leurs vaisseaux. Teinture des Phéniciens. Leurs sciences. Les Phéniciens plus industrieux que les Egyptiens. Effets de l'avidité du gain. La paresse est pire. Sidon, Tyr. Fondation de Carthage. Superstitions des Phéniciens. Culte d'Adonis. Les exemples de superstition utiles pour attacher à la vraie religion. Ouvrage de Sanchoniaton, le plus ancien après ceux de Moïse. Sa cosmogonie. Opinions hasardées sur cet auteur. Enfance du genre humain, selon Sanchoniaton.

---

## HÉBREUX OU JUIFS.

161

COMMENCEMENT de la nation juive. Gouvernement théocratique, tout différent des autres. Obscurité des Juifs parmi les anciennes nations. Leur caractère. Lois de la religion mêlées aux lois civiles. Sévérité des lois judaïques. Cérémonies légales, en grand nombre. Eaux de jalousie. Année sabbatique et jubilé. Villes de refuge. Partage des prêtres. Leur autorité. Ignorance des Juifs dans les sciences. Ils cacheoient leurs livres sacrés. Origine de la poésie. Si l'hébreu est la mère-langue. Circoncision commune en Orient.



---

---

MÉDES ET PERSÉS.

~~~~~

CHAPITRE PREMIER.

Les Médes avant Cyrus, 170

ANCIENNES histoires fabuleuses avant Cyrus. Les Médes secouent le joug des Assyriens. Ils choisissent Déjocès pour juge, ensuite pour roi. Son despotisme. Fables sur Ecbatane, et sur le mont Bagistan. Immutabilité des lois. Education des princes. Polygamie étrange.

CHAPITRE II.

L'EMPIRE des Perses; Cyrus et ses premiers successeurs, 175

ANTIQUITÉ des Perses. Époque de Cyrus. Rien n'est plus incertain que son histoire. Cyropédie de Xénophon. On ne peut y ajouter foi. Principaux faits concernant

Cyrus. Contradictions sur la mort de Cyrus. Cyrus tout différent dans Xénophon et dans Hérodote. Crésus. Ce que l'on peut conjecturer du caractère de Cyrus. Conquête de l'Égypte. Cambyse. La superstition des Égyptiens avança leur ruine. Expédition d'Éthiopie. Mariage incestueux de Cambyse, approuvé par les juges. Cruauté de Cambyse, et bassesse d'un favori. Mort de Cambyse. Darius I. Zopyre lui fait prendre Babylone. Tyrannie de Darius. Son expédition dangereuse contre les Scythes.

CHAPITRE III.

*GOVERNEMENT, lois, coutumes
et mœurs des Perses, 188*

LE despotisme né en Asie. Si ce gouvernement peut exister sans limites. Idée du despotisme persan. Combien un bon roi est au-dessus d'un despote. Bonne éducation des princes en Perse. Causes qui rendoient cette éducation inutile. Edit infâme de Xerxès. Satrapes ; établissement des postes. Les provinces visitées par le roi ou par des commissaires. Avis donné au roi tous les jours. Administration des

finances. Nature des impôts. La population encouragée. L'agriculture honorée. Cruelle nécessité de la guerre. Les Perses, bons soldats du temps de Cyrus. Armés en tout temps. Préjugé et usages pour la guerre. Justice. Trait de Cambyse. Confrontation. On ne punissoit pas de mort pour un premier crime. Soins des mœurs. Education des enfans. Les vices punis. Droit des pères. Amour de la vérité chez les Perses. Eunuques. Mariages incestueux. Flatterie qui les approuve. Servitude honteuse des Perses. Causes de la ruine de ce peuple. Cyrus les fit dégénérer.

C H A P I T R E I V.

RELIGION des Perses, 205

LES Perses n'adoroient qu'un dieu. Ils ne vouloient ni temples ni statues. Zoroastre. Doctrine des deux principes. Le sadder, livre sacré des Perses. Préceptes pour les mages. Vie austère des mages. Leur autorité excessive. Leur science mystérieuse. Comment les anciens prêtres acquirent trop de pouvoir. Morceau remarquable d'un ancien livre des Perses. Sur les devoirs des rois. Remarques sur cet écrit persan.

INDIENS.

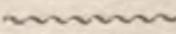
214

ANTIQUITÉ des Indiens. Division des classes. Surveillans. Laboueurs. Inconvénient de cet usage. Sciences et mœurs des Brachmanes. Ils mouroient volontairement. Doctrine de la métempsyose. Théologie des Brachmanes. Ce qu'enseigne le védam. Brahma. Vistnou. Ignorance des Indiens en astronomie, etc. Leur génie inventif. Les femmes se brûlent par superstition sur le bûcher de leurs maris.

SCYTHES ET CELTES.

222

RÉFLEXIONS sur les Scythes et les Celtes. Barbarie extrême des Scythes. Nations celtiques,



*OBSERVATIONS GÉNÉRALES
sur les anciens peuples d'Asie ,*

225

PEUPLES de l'Asie-mineure. Les Asiatiques devoient être subjugués. Ancienne simplicité de mœurs. Cette simplicité ne venoit pas de vertu. L'Europe supérieure à l'Asie.

HISTOIRE ANCIENNE.

SECONDE PARTIE.

~~~~~

HISTOIRE GRECQUE.

229

Idée générale de l'histoire grecque. Fables  
de ce peuple.

---

---

PREMIÈRE EPOQUE.

*Depuis les temps fabuleux ,  
jusqu'à la guerre contre les  
Perses.*

~~~~~

CHAPITRE PREMIER.

Des temps fabuleux et héroïques ,

231

Les premiers Grecs furent des sauvages Des
étrangers s'établirent dans la Grèce. Obs-
tacles au progrès de la société en Grèce.
Fondation d'Athènes par Cécrops. Il

établit l'aréopage. Danaüs et Cadmus introduisent les arts dans la Grèce. Passion des Grecs pour les fables. Ils s'opposèrent d'abord à l'agriculture. Ligue et conseil des Amphyctions. Temple de Delphes. Guerre de Thèbes. Expédition des Argonautes. Guerre de Troie. Prise de Troie, en 1209, selon les marbres d'Arundel. Malheurs qui suivent la prise de Troie. Les Héraclides. Colonies asiatiques. Lois de Minos en Crète.

CHAPITRE II.

*BARBARIE des siècles héroïques ;
superstitions , etc.* 242

LES siècles héroïques furent barbares. Pouvoir des rois très-limité. Ils présidoient à la religion. Les Grecs ignoroient le droit des gens. Idée de ce droit. Ce qu'ils appeloient vertu. Férocité dans la guerre ; cruauté envers les vaincus. Ignorance de l'art militaire, prouvée par le siège de Troie. Quelle étoit la flotte des Grecs ? Point d'astronomie chez les anciens Grecs. Les sciences et les lettres ne purent être cultivées que fort tard. Homère dans l'Asie-mineure. Grossièreté des mœurs héroïques. Lois favorables à l'agriculture.

Autres lois. Mystères d'Eleusis, très-vantés. Le secret inviolable des initiés paroît suspect. Les oracles, nés de l'imposture et de la superstition. La mythologie des Grecs est inexplicable. Théologie d'Homère et d'Hésiode, pleine d'absurdités populaires. Théologie sublime, faussement attribuée à Orphée. Les Grecs croyoient la vie future. Utilité des jeux de la Grèce. Abus qui en résultèrent. Jeux olympiques. Olympiades.

CHAPITRE III.

GOVERNEMENT, législation et mœurs de Sparte, 258

RÉVOLUTION dans la Grèce. Établissement des républiques. État de Sparte avant Lycurgue. Lycurgue renonce à la couronne. Ses voyages et son retour. Il entreprend de tout réformer. Gouvernement mixte ; les trois pouvoirs. Établissement des éphores, cent trente ans après Lycurgue. Lycurgue soutient les lois par les mœurs. Il bannit la pauvreté et les richesses. Tables publiques. Éducation des enfans pour la république. Autorité des anciens. Pourquoi on obligeoit les enfans à dérober leur nourriture. Comment on

exerçoit la raison. Les femmes s'exerçoient comme les hommes. Abus contraires à la pudeur. Empires qu'avoient les femmes sur les hommes. Loi pour les jeunes époux. Mépris du célibat. Oisiveté faussement reprochée aux Spartiates. Philosophie des Spartiates. Leur poésie utile. Le plan de Lycurgue étoit admirable dans les circonstances. Lois non écrites. *Xénéiasie*, ou exclusion des étrangers. Courage des Spartiates. Lycurgue veut prévenir leur ambition. Effet durable des lois de Lycurgue. Dureté quelquefois barbare des Spartiates. Ils faisoient périr les enfans infirmes. Enfans cruellement traités. Mères trop insensibles. Cruauté envers les Hélotes. Droit des esclaves. Les Spartiates dignes de grands éloges, malgré leurs défauts. Trait de Pédarète. Temple consacré à la Crainte; pourquoi? Précaution de Lycurgue, pour faire observer ses lois. Sa mort. Guerre contre les Messéniens. Le poète Tyrtée, général. Belles paroles du roi Léon, sur le meilleur gouvernement. Autres belles paroles de ce prince, sur les jeux olympiques.



 CHAPITRE IV.

RÉPUBLIQUE d'Athènes. — Lois de Solon. — Pisistrate, 282

GOVERNEMENT d'Athènes, établi par Thésée. Codrus. Archontes. Dracon, législateur. Extrême sévérité de ses lois. Divisions entre les citoyens. Solon, nouveau législateur. Il veut contenter tous les partis. Forme de la démocratie. Quatre classes de citoyens. Le petit peuple maître des délibérations, et juge des lois. Le sénat trop nombreux et trop foible. Solon rétablit l'Aréopage, et augmente son autorité. Lois particulières sur les dettes. Sur les accusations, et les cas d'émeute. Sur les testamens. Contre l'oisiveté, les mauvais fils et les mauvais pères. Sur les dots, les bonnes mœurs, les citoyens tués, estropiés à la guerre, etc. Lois concernant les accusateurs. Jugemens revus par l'aréopage. L'ostracisme. Lois somptuaires. Etrangers exclus du gouvernement. Pensées d'Anacharsis et de Solon sur les lois. Dégoût de Solon. Ambition de Pisistrate. Il se rend maître de l'état. Fin de Solon. Pisistrate chassé et rétabli. Il se sert de l'agriculture, pour empêcher les

cabales. Il favorise les arts et les lettres. Enfans de Pisistrate. Le gouvernement populaire est rétabli. Sparte opposée à la liberté d'Athènes.

CHAPITRE V.

PARALLÈLE de Sparte et d'Athènes. — Progrès de l'esprit humain. — Les sept Sages, etc.

502

DIFFÉRENCE de Sparte et d'Athènes. Les occupations. La fortune. L'obéissance aux lois. Les mœurs, par rapport au gouvernement. Le caractère national. Les Athéniens traitoient humainement leurs esclaves. Les lettres commencent à fleurir. Théâtre. Bibliothèque publique. Poètes à la cour. Philosophie, d'abord toute morale et politique. Conversation des anciens sages. Astronomie; division de l'année par Thalès et par Solon. Architecture; commerce. Corinthe.

 SECONDE ÉPOQUE.

Depuis le commencement de la guerre contre les Perses, jusqu'au gouvernement de Périclès.

~~~~~

## CHAPITRE PREMIER.

*COMMENCEMENS de la guerre contre les Perses. — Miltiade vainqueur à Marathon, 510*

Idée générale de la guerre soutenue contre les Perses. État des colonies asiatiques. Occasions de cette guerre. Athènes se déclare pour les Ioniens contre Darius. Darius veut asservir la Grèce. Athènes et Sparte unies contre lui. Les Perses pénètrent dans l'Attique. Athènes sollicite le secours des alliés. Armée athénienne sous dix généraux. Miltiade propose le combat. Aristide lui cède le commandement. Bataille de Marathon. Fuite honteuse des Perses. La gloire, récompense des vainqueurs. Injustice d'Athènes envers Miltiade. Emulation qu'excite la gloire de Miltiade.

## C H A P I T R E I I.

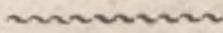
*COMMENCEMENS d'Aristide  
et de Thémistocle ; invasion de  
Xerxès dans la Grèce ,* 521

ARISTIDE et Thémistocle. Différence de leur caractère et de leurs principes. Leur système de politique, différent. Thémistocle rend Aristide suspect. Ostracisme contre Aristide. Prévoyance de Thémistocle. Il s'attache à la marine. Entreprise de Xerxès contre la Grèce. Prodigieuse armée de Xerxès. Hérodote peu croyable sur les détails de cette expédition. Juste sujet de se défier des Grecs. Démarate, roi de Sparte, réfugié en Perse. Ce qu'il dit à Xerxès sur les Grecs. Sparte et Athènes se disposent à la guerre. Thémistocle se fait élire général. Euribiade, général de la flotte. Sage conduite de Thémistocle. Combat des Thermopyles. Léonidas y périt avec ses Spartiates. Les Grecs, aux jeux olympiques, malgré le danger. Athènes n'a plus de ressources que dans sa flotte. Thémistocle fait abandonner la ville, Xerxès, maître d'Athènes.

## CHAPITRE III.

*BATAILLES de Salamine, de  
Platée et de Mycale; les Perses  
chassés pour toujours de la  
Grèce, 355*

DISPUTE de Thémistocle et d'Euribiade. Présomption de Xerxès. Thémistocle l'attire dans le piège. Aristide et Thémistocle, réunis pour défendre la patrie. Bataille de Salamine. Arthémise. Xerxès s'enfuit en Asie. Mardonius veut séduire les Athéniens. Réponse d'Aristide. Sentimens des Athéniens à l'égard des Perses. Les Spartiates envoient une armée. Bataille de Platée. Modération de Pausanias après la victoire. Les Spartiates et les Athéniens se disputent le prix de la valeur. Récompense de Thémistocle. Amour de la gloire. Causes du succès des Grecs dans cette guerre. Xerxès vaincu aussi en Asie. Il fit brûler les temples.



---



---

 CHAPITRE IV.

*RÉTABLISSEMENT d'Athènes, malgré la jalousie de Sparte. — Administration d'Aristide,* 346

COMMENCEMENS de division entre Sparte et Athènes. Sparte s'oppose au dessein de rebâtir Athènes. Thémistocle trompe les Spartiates, et leur parle ensuite avec fermeté. Projet injuste de Thémistocle pour augmenter le pouvoir d'Athènes. Ce projet rejeté comme injuste. Il n'auroit produit que du mal. Thémistocle empêche d'affoiblir la confédération des Grecs. Décret populaire d'Aristide. Pausanias corrompu depuis la victoire de Platée. Le commandement est déferé aux Athéniens. Sparte rappelle et punit Pausanias. Thémistocle est banni par l'ostracisme, et accusé ensuite comme complice de Pausanias. Aristide est chargé des finances de la Grèce. Admirable désintéressement d'Aristide. Sa mort dans sa pauvreté. Il s'étoit formé auprès d'un grand homme.

CHAPITRE

## CHAPITRE V.

*CIMON augmente la gloire d'Athènes. — Guerre entre les deux républiques, 559*

CIMON, digne successeur d'Aristide. Sa politique. Ses succès contre les Perses. Thémistocle réfugié auprès d'Artaxerxès. On doit le blâmer, même en l'admirant. Les Egyptiens révoltés contre les Perses, et vaincus. Malheurs de Sparte. Cimon détermine les Athéniens à la secourir. Guerre entre les deux républiques. Injuste bannissement de Cimon. Cimon rappelé. Il finit la guerre civile, et occupe les Athéniens contre les Perses. Traité d'Artaxerxès avec les Grecs. Fin de la guerre médique. Mort de Cimon; sa vertu dans les richesses.

---



---

 TROISIEME ÉPOQUE.

*Depuis le gouvernement de Périclès, jusqu'au règne de Philippe de Macédoine.*

~~~~~

 CHAPITRE PREMIER.

GOUVERNEMENT de Périclès, jusqu'à la guerre du Péloponnèse, 368

CARACTÈRE de Périclès. Son éloquence perfectionnée par la philosophie. Sa politique pour parvenir au gouvernement. Il se montre rarement dans les assemblées. Il corrompt les Athéniens par des profusions pernicieuses. Il affoiblit l'aréopage. Il orne Athènes de superbes édifices. Plaintes des alliés sur la dissipation du trésor. Périclès inexcusable en ce point. Son désintéressement vanté par Plutarque. Il offre de payer à ses frais les ouvrages publics ; à quelle condition ? Périclès, maître de la république. Il établit des colonies, sa flotte. On accuse ses amis

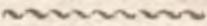
pour le perdre. Procès de Phidias, d'Aspasie et d'Anaxagore. Décret absurde contre les philosophes. Périclès accusé lui-même. On lui ordonne de rendre ses comptes. Il se délivre de ce soin par la guerre du Péloponnèse. Si les soupçons contre lui sont légitimes. Grievs des alliés contre Athènes. L'affaire est agitée à Sparte. Périclès décide les Athéniens à la guerre. Son plan.

CHAPITRE II.

COMMENCEMENS de la guerre du Péloponnèse. — Alcibiade. — Les Athéniens vaincus en Sicile, 385.

FORCES des deux partis. Les Athéniens abandonnent leurs terres. Éclipse expliquée par Périclès. On le charge de l'oraison funèbre des morts. La guerre continue malgré la peste. Périclès considéré comme l'auteur des maux publics. Il est condamné et rétabli. Mort de Périclès. Plaintes d'Anaxagore sur son compte. Acharnement entre les deux républiques. La guerre se fait avec barbarie de part et d'autre. Cléon gouverne Athènes. Cruauté des Spartiates envers les Hélotés. Trêve

inutile après dix ans de guerre. Apparence de concorde, mais la haine reste dans les cœurs. Alcibiade veut renouveler la guerre par ambition. Son adresse pour tromper le peuple. Il fait rompre le traité. Hyperbolus banni. Fin de l'ostracisme. Projet d'Alcibiade sur la Sicile, adopté malgré les remontrances de Nicias. Idée générale du gouvernement de la Sicile. Gélon, Hiéron, Thrasybule, anciens rois de Sicile. Pétalisme, fort mauvaise imitation de l'ostracisme d'Athènes. Alcibiade accusé d'impiété avant son départ. Il est rappelé de Sicile pour subir le jugement. Il se réfugie à Sparte, et se déclare l'ennemi d'Athènes. Bon mot de la prêtresse Théano. Nicias se comporte mal au siège de Syracuse. Les Spartiates font lever le siège. Les Athéniens sont défaits devant Syracuse.



CHAPITE III.

SUITE de la guerre du Péloponnèse. — Prise d'Athènes par Lysandre, 401

CONSTERNATION d'Athènes. La lenteur des Spartiates lui laisse le temps de se reconnoître. Ingratitude de Sparte envers Alcibiade. Révolutions en Perse. Il passe chez Tissapherne, et le porte à entretenir la division entre les Grecs. Dissensions à Athènes. Nouveau genre de gouvernement. Alcibiade est rappelé, et sert sa patrie. On le fait absoudre par les prêtres. Il devient l'idole d'Athènes. Les Athéniens s'obstinent à la guerre. Lysandre les bat; ils déposent Alcibiade. Callicratidas, successeur de Lysandre, vaincu par sa faute au combat des Arginuses. Athènes condamne ses généraux après leur victoire, parce que les morts n'ont pu s'enterrer. Les Athéniens défaits par Lysandre à Ægos-Potamos. Cruauté envers les vaincus. Siège d'Athènes. Elle se soumet à des conditions honteuses.

 CHAPITRE IV.

SPARTE corrompue par Lysandre. — Thrasybule délivre Athènes de la tyrannie. — Procès de Socrate. — Retraite des Dix-mille, 414

AMBITION de Lysandre. Il introduit les richesses à Sparte. Ce mal étoit devenu comme nécessaire, parce que les Spartiates n'étoient plus les mêmes. Mot célèbre de Pausanias. Athènes opprimée par trente tyrans. Théramène exécuté. Perversité des Spartiates à l'égard d'Alcibiade. Sa mort. Thrasybule délivre Athènes de la tyrannie. Acte d'amnistié après la mort des tyrans. Socrate, le plus respectable des philosophes. Il se livre au goût de l'étude et à l'amour de la vérité. Les sophistes et les hypocrites conjurent sa perte. Aristophane le joue sur le théâtre. Mélitus l'accuse. Il subit le jugement avec courage. On le condamne à la mort. Il refuse de s'échapper de prison, et meurt en sage. Repentir des Athéniens. Absurdité de leur conduite. La morale est bien plus intéressante dans l'histoire, que les

détails d'expéditions. Le jeune Cyrus veut détrôner son frère Artaxerxès Mnémon. Les Spartiates se joignent à lui. Cyrus est tué dans le combat. Retraite des Dix-mille. Xénophon, trop prévenu en faveur du jeune Cyrus. Il envoie une lettre aux Spartiates, pour leur demander du secours. Ctésias, médecin de Cyrus.

*Fin de la Tab'le des Matières
du premier Volume.*

MUSEO NACIONAL
DEL **PRADO**

**Elémens d'histoire
générale :**

Mad/586



1073280

